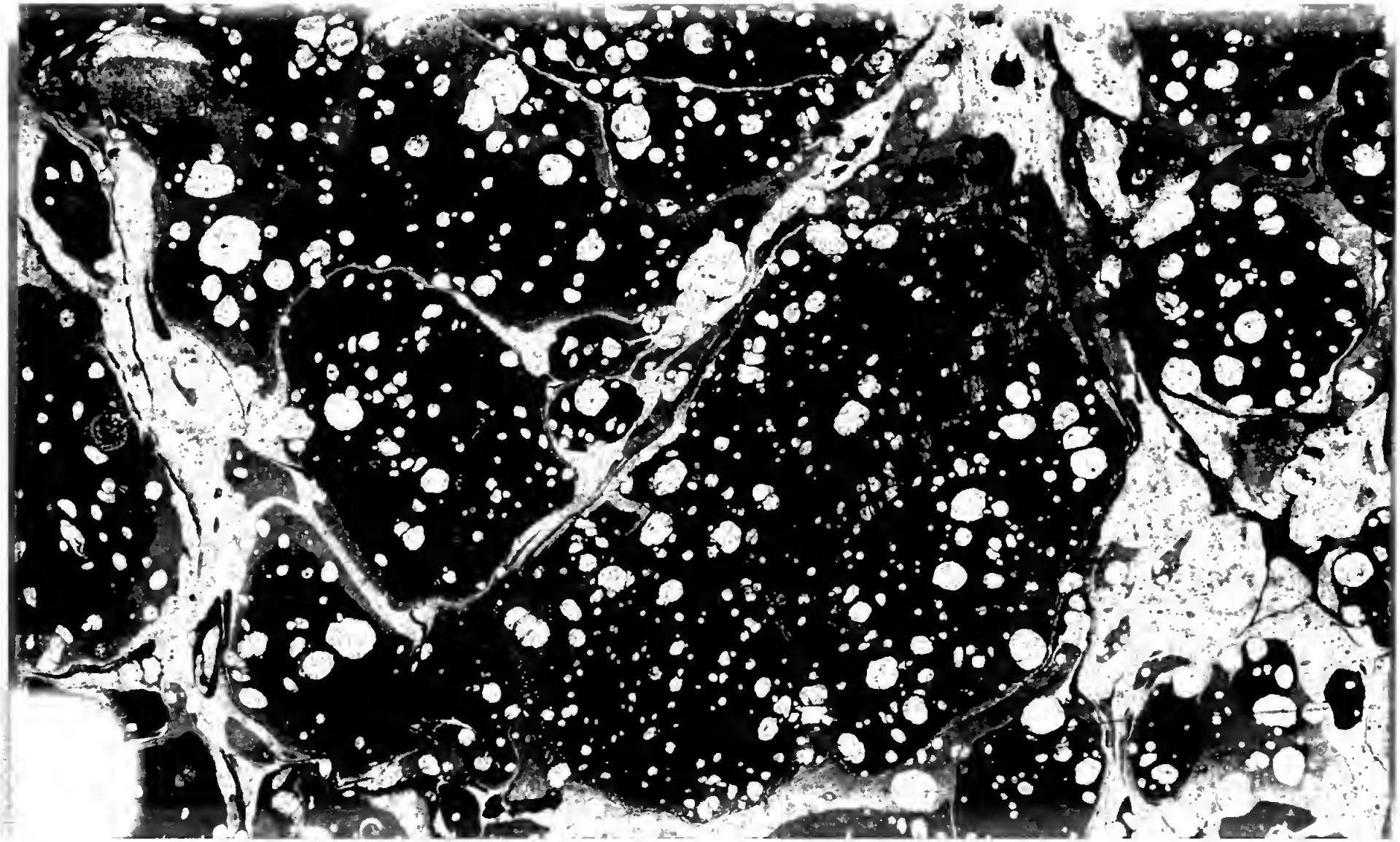
Digitized by Google



10219

Palat. LVI. 41 (6

SHAKESPEARE.

TOME SIXIÈME.

SHAKESPEARE

TRADUIT

DE L'ANGLOIS,

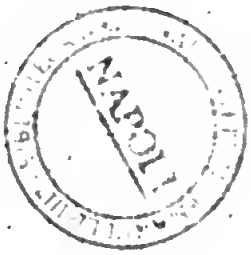
PAR M. LE TOURNEUR.

DÉDIÉ

AU ROI.

Homo sum : humani nihil à me alienum puto. Tér.

TOME SIXIÈME.



A PARIS,

Chez { L'AUTEUR, rue de Tournon, hôtel de Valois.
MÉRIGOT Jeune, Libraire, quai des Augustins, au coin de la rue Pavée, maison neuve.
VALADE, Imprimeur-Libraire, rue des Noyers.

M. DCC. LXXIX.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

ACTE PREMIER.

La Scène repréſente le Palais d'Alexandrie en Egypte, DÉMÉTRIUS & PHILON *entrent continuant un entretien.*

SCÈNE PREMIÈRE.

PHILON.

NON. Ce fol amour de notre Général paſſe toutes les bornes; & ſes yeux, qu'on voyoit au milieu de ſes légions rangées en bataille, étinceller de feux, comme l'œil de Mars quand il s'eſt couvert de ſon armure divine, maintenant eſclaves d'un front baſanné, tiennent ſans ceſſe attachés ſur cette Idole leurs languiſſans & ſerviles regards. Ce cœur né pour

la guerre, ce cœur qui plus d'une fois dans la chaleur des grands combats, briſa dans ſes élans les boucles de ſon armure ſur ſon ſein, s'amollit & perd ſa trempe belliqueuſe! Ainſi Antoine épuiſe ſa force & ſon courage, à exciter, à calmer les laſcives ardeurs d'une (†) Égyptienne!... Vois: les voilà qui viennent enſemble.

SCÈNE II.

On entend des fanfares.

Les mêmes, ANTOINE & CLÉOPATRE *qui s'avance ſuivie de ſes femmes, & précédée d'Eunuques agitant des éventails devant elle.*

DÉMÉTRIUS *continue.*

OBSERVE-LE; & tu verras Antoine, la (§) troiſième colonne de l'Univers, transformé en fol eſclave abandonné d'une coquette.

(†) *Gypſy* eſt ici employé dans ſes deux ſens, d'Égyptienne & de Bohémienne, femme de mauvaiſe mœurs.

(§) Alluſion au Triumvirat.

CLÉOPATRE *à Antoine.*

Si c'eſt de l'amour, dis-moi, quel degré d'amour ?

ANTOINE.

Qui peut déterminer la meſure de ſon amour, n'a qu'un amour foible & vulgaire.

CLÉOPATRE.

Je veux poſer la dernière borne de l'amour, & ſavoir juſqu'à quel point je peux être aimée.

ANTOINE *avec tranſport.*

Découvre donc un nouveau ciel, une terre nouvelle, & recule les bornes de cet Univers.

Entre un Courier.

LE COURIER.

Des nouvelles, mon Général, des nouvelles de Rome !

ANTOINE.

Ta préſence m'importune : achève; en peu de mots.

CLÉOPATRE *d'un ton d'ironie.*

Hé bien, Antoine, allez donner audience aux Députés. Fulvie peut-être eſt courroucée. Ou qui ſait ſi le jeune Céſar ne vous envoie pas ſes ordres

ſuprêmes: *ſongez à m'obéir en tel & tel point ; emparez-vous de ce royaume : affranchiſſez cet autre Roi : obéiſſez, ou vous encourez ma diſgrace.*

ANTOINE.

Que dis-tu, mon amour?

CLÉOPATRE.

Peut-être, & cette conjecture, je le penſe, eſt très-vraiſemblable, peut-être que vous ne devez pas vous arrêter plus long-tems ici ; & que l'ordre de partir vous eſt envoyé par Céſar ; ainſi, écoutez ces nouvelles, Antoine. Sachez, quelles plaintes Fulvie a portées devant le Sénat... Céſar, voulois-je dire.... Hé, tous deux. — Allons, faites entrer les Députés. — Comme il eſt vrai que je ſuis Reine d'Égypte, tu rougis, Antoine ; ce ſang qui te colore, rend hommage à Céſar ; ou bien ce ſont les feux que la honte allume ſur tes joues, quand la voix glapiſſante de Fulvie en courroux te querelle.

ANTOINE *tranſporté par ſa paſſion.*

Que Rome s'enſeveliſſe ſous les eaux du Tybre ; & que tout l'Empire s'écroule ſur ſes colonnes renverſées! C'eſt ici qu'eſt mon univers. Que ſont les royaumes, qu'un vaſte amas d'argile? Notre globe

fangeux nourrit indifféremment la brute & l'homme. S'aimer ainſi (*il embraſſe Cléopâtre*) s'aimer comme nous, couple d'amans inſéparables, voilà le plus noble, le ſeul emploi de la vie! Et je m'engage, ſous peine de punition, à prouver à l'Univers, que nous formons un couple d'amans qui n'a jamais eu ſon égal.

CLÉOPATRE, *à part.*

O rare impoſture! Pourquoi a-t-il épouſé Fulvie & ne l'a-t-il pas aimée? Je veux bien paroître dupe; mais je ne le ſuis pas. (*à Antoine*) Antoine ſera toujours lui-même.

ANTOINE.

Toujours gouverné par Cléopâtre. Mais pour l'amour de l'Amour, au nom de ſes douces heures, ne perdons pas follement le tems en propos fâcheux. Nous ne devrions pas laiſſer écouler une ſeule minute de notre vie, ſans la marquer par quelque plaiſir.... Allons, quel amuſement nous donnerons-nous ce ſoir?

CLÉOPATRE.

Donnez audience aux Députés.

ANTOINE.

Ceſſez donc, Reine querelleuſe; à qui tout ſied;

gronder, rire, pleurer : chaque paſſion brigue à l'envi l'honneur de ſe peindre dans les traits de votre beau viſage. Point de Députés que de ta part, chère Amante ! Et ce ſoir, tous deux ſeuls, nous nous promenerons dans les rues d'Alexandrie, & nous nous amuſerons à obſerver le peuple & ſon caractère... Venez, ma Reine : c'eſt un plaiſir que vous deſiriez hier au ſoir. (*Au Meſſager*). Ne me parle pas.

(*Ils ſortent avec leur cour*).

DÉMÉTRIUS.

Antoine fait-il donc ſi peu de cas de Céſar ?

PHILON.

Oui, quelquefois, quand il n'eſt plus lui-même, il deſcend trop bas de cette grandeur qui devroit toujours accompagner Antoine.

DÉMÉTRIUS.

Je ſuis vraiment affligé de le voir changer en vérités tous les récits de la populace ; voilà en effet le portrait qu'elle fait de lui dans Rome : mais j'eſpère demain de plus nobles procédés de ſa part... Adieu, ſoyez heureux.

SCÈNE III (*).

Une autre partie du Palais d'Alexandrie.

CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, ENOBARBUS, *qui s'amuſoient à ſe faire dire leur bonne aventure par un Devin* CLÉOPATRE.

ENOBARBUS.

SILENCE : je crois entendre Antoine.

CHARMIANE.

Ce n'eſt pas lui ; c'eſt la Reine.

CLÉOPATRE *à Enobarbus.*

Avez-vous vu mon Roi ?

ENOBARBUS.

Non, Madame.

CLÉOPATRE.

Eſt-ce qu'il n'étoit pas ici ? (†)

CHARMIANE.

Non, Madame.

(†) Il s'eſt paſſé l'intervalle d'une Scène, qu'on trouvera à la fin.

CLÉOPATRE.

Il étoit d'une humeur gaie !... Mais tout-à-coup un ſouvenir de Rome a ſaiſi ſon ame. — Enobarbus ?

ENOBARBUS.

Madame.

CLÉOPATRE.

Cherchez-le, & l'amenez ici..... — Où eſt Alexas ?

ALEXAS.

Me voici, tout prêt à vous obéir. — Mais mon maître s'avance.

Antoine entre avec un Courier & ſa ſuite.

CLÉOPATRE *ſe retirant.*

Je veux paroître ne l'avoir pas vu : (*à ſes femmes*) ſuivez-moi.

(*Tous ſortent.*)

SCÈNE IV.

ANTOINE, LE COURIER.

LE COURIER.

FULVIE, votre épouſe, s'eſt avancée la première dans la plaine....

ANTOINE.

Contre mon frère Lucius?

LE COURIER.

Oui : mais cette guerre a bientôt été terminée. Les circonſtances préſentes les ont auſſi-tôt réconciliés, & ils ont réuni leurs forces contre Céſar. Mais dès le premier choc, la fortune de Céſar dans la guerre les a chaſſés tous deux de l'Italie.

ANTOINE.

Fort bien : qu'as-tu de plus funeſte encore à m'apprendre ?

LE COURIER.

Le Meſſager des mauvaiſes nouvelles en eſt la victime.

ANTOINE.

Oui, quand elles s'adreſſent à un inſenſé, à un

lâche; pourſuis. — Avec moi, ce qui eſt paſſé, eſt paſſé, voilà mon principe. Quiconque m'apprend une vérité, dût la mort être au bout de ſon récit, je l'écoute auſſi volontiers que s'il me flattoit.

LE COURIER.

Labienus, & c'eſt une ſiniſtre nouvelle, avec ſon armée de Parthes, a envahi l'Aſie mineure, & porté l'étendard de ſes conquêtes, depuis l'Euphrate & la Syrie, juſqu'à la Lidye & l'Ionie; tandis qu'ici...;

ANTOINE.

Tandis qu'Antoine, voulois-tu dire...;

LE COURIER.

Oh! mon Maître!

ANTOINE.

Parle-moi ſans détour: n'adoucis rien: rends-moi les bruits populaires dans toute leur vérité: nomme Cléopâtre du nom dont on l'appelle dans Rome; prends le ton d'ironie dont Fulvie parle de moi; reproche-moi mes fautes avec toute l'amertume & la licence, que déploie la vérité dans la bouche de la malignité. — Oh! l'homme végète & languit ſans rien produire, quand le ſouffle violent de la cenſure ne l'agite pas de ſes ſecouſſes. Le récit du mal qu'on

dit de nous, fait ſur l'ame, ce que le ſoc fait ſur la terre; il la déchire & la féconde. — Laiſſe-moi un moment.

LE COURIER.

Je ſuis à vos ordres, Seigneur.

ANTOINE *à un autre Courier.*

De Sicyone, quelles nouvelles? Appelle le Courier.

LE PREMIER COURIER *s'en va & appelle.*

Le Courier de Sicyone? — Y a-t-il un Courier arrivé de Sicyone? (*il ſort*).

LES GENS *de la ſuite d'Antoine.*

Seigneur, il attend vos ordres.

ANTOINE.

Qu'il vienne. — Il faut que je briſe enfin ces entraves Égyptiennes qui me tiennent ſi fort enchaîné; ou que je m'abîme tout-à-fait dans ma folle paſſion. (*Entre un ſecond Courier avec une lettre*). Que m'annonces-tu, toi?

LE SECOND COURIER.

Votre épouſe, Fulvie, eſt morte.

ANTOINE.

Où eſt-elle morte?

LE COURIER.

Dans Sicyone : la longueur de ſa maladie, & d'autres circonſtances plus graves encore, qu'il vous importe de connoître, ſont détaillées dans cette lettre.

(*Il lui donne la lettre.*)

ANTOINE.

Laiſſez-moi ſeul. (*Le Courier ſort*). Voilà une grande ame diſparue du monde ! — L'événement que j'ai deſiré, le voilà arrivé ! — Ainſi l'objet que nous pouſſions avec dédain, dès que nous l'avons perdu, nous voudrions le poſſéder encore ! Ainſi le plaiſir qui nous flatte, lorſqu'il vient à s'évanouir, change, en finiſſant, de nature, & devient une peine. — Elle devient à mes yeux un bien, un tréſor pour moi, à préſent qu'elle n'eſt plus ! La main qui la rejettait loin de moi, voudroit maintenant la retenir ! — Il faut abſolument que je m'affranchiſſe du joug où me captive cette Reine enchantereſſe. Mille maux plus grands que ceux que je connois déjà, ſont prêts d'éclore de ma honteuſe indolence. — Où es-tu, Enobarbus ? (*Enobarbus entre.*)

ENOBARBUS.

Que voulez-vous, Seigneur ?

ANTOINE.

Il faut qu'Antoine parte ſans délai de ces lieux.

ENOBARBUS.

En ce cas, nous aſſaſſinons toutes nos femmes. Vous ſavez, par expérience, combien une marque d'indifférence, un défaut d'égard leur eſt mortel. S'il leur faut ſubir notre ſéparation, la mort eſt dans nos adieux.

ANTOINE.

Il faut que je parte.

ENOBARBUS.

Dans une occaſion preſſante, qui nous commandera, donnons le coup de la mort à ces femmes, ſoit: mais ce ſeroit pitié de les immoler ſans néceſſité. Toutes les fois qu'il s'agit de choiſir entr'elles & un grand intérêt, il eſt permis alors de les compter pour rien. — Au moindre vent, au moindre bruit de ce deſſein, Cléopâtre meurt; c'eſt fait d'elle. Ne l'ai-je pas vue à l'agonie vingt fois pour des ſujets bien plus légers, pour des bagatelles?... A la voir ſi prompte à s'évanouir, à mourir, je ſuis tenté de croire qu'il eſt pour elle, juſque dans la mort même, d'amoureuſes jouiſſances.

ANTOINE.

Elle eſt ruſée à un point que l'homme ne peut imaginer.

ENOBARBUS.

Hélas, non, Seigneur! Ses paſſions ne ſont formées que des plus purs élémens de l'amour. Les vents & les flots ſont des images trop foibles pour peindre la violence de ſes ſoupirs & ſes torrens de larmes; il n'eſt point dans la nature d'orages auſſi fougueux que ſes tranſports, & ils ne peuvent être en elle l'effet de l'artifice & de la ruſe.

ANTOINE.

Que je voudrois ne l'avoir jamais vue!

ENOBARBUS.

Ah, Seigneur, vous auriez été privé de voir la merveille du monde; & ſi vous n'aviez pas joui de ſes céleſtes faveurs, vos voyages auroient perdu la moitié de leur gloire & de leur prix.

ANTOINE.

Fulvie eſt morte.

ENOBARBUS.

Seigneur!

ANTOINE.

Fulvie eſt morte.

ENOBARBUS.

Fulvie ?

ANTOINE.

Elle eſt morte !

ENOBARBUS.

Hé bien, Seigneur, vous devez aux Dieux un ſacrifice d'actions de graces. Quand il plaît à leur volonté ſuprême, d'enlever à un homme ſon épouſe, ils lui montrent ſur la terre des exemples & des motifs de conſolation. Si notre vieux manteau eſt uſé, nos membres ne nous reſtent-ils pas, tout prêts à revêrir une robe nouvelle ? Si après Fulvie il ne reſtoit plus de femmes ſur la terre, alors, je l'avoue, vous auriez reçu une plaie profonde, ... & vous auriez ſujet de vous abandonner à la douleur : mais ce chagrin vous laiſſe une conſolation ſouveraine ; c'eſt que des cendres de ce vieil attachement, vont renaître de jeunes amours : & en vérité, pour pleurer cette perte, il faut avoir dans les yeux une ſurabondance de larmes, qui veulent couler ſans que le cœur s'y intéreſſe.

ANTOINE.

La trame quelle a ourdie dans l'État, ne peut ſouffrir plus long-tems mon abſence.

ENOBARBUS.

Et celle que vous avez filée en ces lieux, ne peut ſe paſſer de votre préſence : ſur-tout Cléopâtre, dont le ſort dépend abſolument de votre ſéjour en Égypte....

ANTOINE.

Plus de frivoles réponſes. — Que nos Officiers ſoient inſtruits de ma réſolution. Je déclare ſans détour à la Reine la cauſe de notre départ, & je prends congé d'elle. Car ce n'eſt pas ſeulement la mort de Fulvie, & d'autres motifs plus prèſſans encore, qui parlent fortement à mon cœur : des lettres auſſi de pluſieurs de nos amis qui forment des projets dans Rome, preſſent mon retour dans ma patrie. Sextus-Pompée a envoyé un défi à Céſar, & il tient l'empire de la mer. Notre peuple inconſtant, dont l'amour ne s'attache jamais à l'homme de mérite, qu'après que ſon mérite a diſparu, commence à faire paſſer toutes les dignités & la gloire du grand Pompée ſur la perſonne de ſon fils. Son fils, puiſſant par ſa renommée & par ſes forces, plus redoutable encore par ſa jeuneſſe & ſon bouillant courage, s'élève & paſſe déjà pour un grand guerrier ; & ſi ſes avantages vont en croiſſant, l'Univers pourroit être en danger.

danger. Plus d'un germe malfaiſant, s'il n'a pas encore le venin du ſerpent, s'anime pourtant & commence déjà à prendre vie (†). Fais paſſer mes intentions à ceux que leur place oblige de me ſuivre.

ENOBARBUS.

Je vais exécuter vos ordres.

(*Ils ſortent*)

SCÈNE V.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, ALEXAS, IRAS.

CLÉOPATRE.

Où eſt-il?

CHARMIANE.

Je ne l'ai pas vu depuis.

CLÉOPATRE.

Voyez où il peut être; qui eſt avec lui, & ce qu'il

(†) *Comme la crinière du courſier dans l'eau trouble*; alluſion à une vieille opinion populaire, que la crinière d'un cheval tombée dans de l'eau corrompue, ſe changeoit en animaux vivans.

fait. N'ayez pas l'air d'être envoyée par moi. — Si vous le trouvez triſte, dites-lui que je ſuis joyeuſe & occupée à danſer; s'il eſt gai, annoncez-lui que je viens de me trouver mal. Volez, & revenez.

CHARMIANE.

Madame, il me ſemble que ſi vous l'avez tendrement aimé, vous ne prenez pas les moyens de l'engager à vous rendre le même amour.

CLÉOPATRE.

Que devois-je faire,... que je n'aie fait ?

CHARMIANE.

Laiſſez-le ſuivre en tout ſa volonté; ne le contredisez en rien.

CLÉOPATRE.

Tu es une inſenſée, tu m'enſeignes là le moyen de le perdre.

CHARMIANE.

Ne le tentez pas à ce point : vous allez trop loin: je ſouhaite que vous ne ſuiviez pas votre idée : nous finiſſons par haïr celui qui nous force à le craindre (*Antoine entre*) Mais j'apperçois Antoine.

SCÈNE VI.

Les mêmes : ANTOINE *s'avançant d'un côté du Théâtre.*

CLÉOPATRE *d'un autre côté du théâtre.*

Je ſuis malade & triſte.

ANTOINE.

Je ſens de la répugnance à lui déclarer mon deſſein.

CLÉOPATRE.

Viens à mon ſecours ; aide-moi, chère Charmiane, à ſortir de ce lieu. Je ſens que je vais m'évanouir. Je ne puis aller bien loin : la nature ſera forcée de ſuccomber. (*Elle feint de s'évanouir.*)

ANTOINE *courant à elle.*

Hé bien, chère Reine.

CLÉOPATRE *d'une voix languiſſante.*

Je vous prie, éloignez-vous de moi.

ANTOINE.

Et quel eſt donc le ſujet ?

CLÉOPATRE.

Je lis dans vos yeux, que vous avez reçu de bonnes nouvelles. Que vous dit votre épouſe ? — Vous pouvez partir. Oh ! je voudrois qu'elle ne vous eût jamais laiſſé la liberté de venir en Égypte ! — Qu'elle ne

diſe pas ſur-tout que c'eſt moi qui vous retient: moi, je n'ai aucun pouvoir ſur vous. Vous êtes tout à elle.

ANTOINE.

Les Dieux ſavent bien...

CLÉOPATRE.

Nón, jamais Reine ne fut ſi indignement trahie... Mais n'étois-je pas aſſez avertie par ſes premières perfidies?

ANTOINE.

Cléopâtre!

CLÉOPATRE.

Quand tu ébranlerois de tes ſermens le trône même des Dieux, comment pourrois-je croire que ton cœur eſt à moi, que tu es ſincère, toi, qui as trahi Fulvie? O démence de ma folle paſſion, de me laiſſer ſéduire par des vœux parjures, par des ſermens violés auſſi-tôt que prononcés.

ANTOINE.

Ma tendre Reine....

CLÉOPATRE.

Ah! de grace, ne cherche point de prétexte pour me quitter: fais-moi tes adieux & pars. Lorſque tu me ſuppliais à genoux pour reſter, c'étoit alors le tems des paroles: tu ne parlois pas alors de me

quitter. — L'éternité étoit dans nos regards & ſur nos lèvres. Le bonheur étoit peint ſur notre front radieux ; pas un de nos ſens, pas une de nos facultés, qui ne goûtât une (†) félicité céleſte. Ah ! ces tranſports, cette félicité ſont encore les mêmes ; ou toi, le plus grand guerrier de l'univers, tu en es devenu auſſi le plus grand impoſteur.

ANTOINE.

Que dites-vous, Madame ?

CLÉOPATRE.

Que je voudrois avoir ta ſtature & ta force ! Tu connoîtrois, ſi la Reine d'Égypte avoit un courage...

ANTOINE.

Belle Reine, daignez m'écouter. L'impérieuſe néceſſité des circonſtances m'entraîne & demande pour un tems ma préſence dans les camps. Mais mon cœur tout entier reſte avec vous & ſous vos loix. Par-tout, notre Italie reluit des feux de la guerre civile. Sextus-Pompée s'avance juſqu'aux portes de Rome. L'égalité de deux pouvoirs domeſtiques, éveille & nourrit les factions inquiètes. Le parti haï, devenu

(†) *A race of heav'n*, un goût du ciel. Le *Race* du vin eſt ce que nous appellons *un goût de terroir.*

puiſſant, redevient le parti chéri. Pompée proſcrit, mais riche de la gloire de ſon père, s'inſinue inſenſiblement dans les cœurs des mécontens, qui n'ont point gagné au gouvernement actuel : leur nombre s'accroît & devient redoutable, & les eſprits fatigués d'un repos qui les tourmente, aſpirent à en ſortir par quelque réſolution déſeſpérée. — Un motif plus perſonnel pour moi, & qui doit le plus vous raſſurer ſur mon départ, c'eſt la mort de Fulvie.

CLÉOPATRE.

Si l'âge n'a pu affranchir mon cœur de la folie de l'amour, du moins il a guéri ma raiſon de l'aveugle crédulité de l'enfance ! — Eh ! Fulvie peut-elle mourir ?

ANTOINE. (*Il lui préſente des lettres.*)

Elle eſt morte, chère Reine. Jettez ici les yeux & liſez à votre loiſir toutes les affaires, tous les troubles qu'elle m'a ſuſcités. La dernière nouvelle eſt la meilleure ; voyez en quel lieu, en quel tems elle eſt morte.

CLÉOPATRE.

O le plus faux des amans ! Où ſont (†) les phioles

(†) Alluſion aux phioles de larmes que les Romains enfermoient quelquefois dans l'urne d'un ami mort.

ſacrées que tu as dû remplir des larmes de ta douleur? Ah! je vois maintenant, je vois dans la mort de Fulvie, comment la mienne ſera reçue.

ANTOINE.

Ceſſez vos reproches, & préparez-vous à entendre les projets que je porte en mon ſein. Ils vont, ou s'accomplir ou s'évanouir, ſelon les conſeils que j'attends de vous. Je jure par les feux de l'aſtre, qui anime & féconde le limon du Nil, que je pars de ces lieux votre guerrier, votre eſclave, faiſant la paix ou la guerre au gré de vos deſirs.

CLÉOPATRE *prête à ſe pâmer.*

Coupe mes nœuds, Charmiane, viens; mais non, — laiſſe-moi: je me ſens mal, & puis mieux dans un inſtant: c'eſt l'image de l'amour d'Antoine!

ANTOINE.

Divine Cléopâtre, épargnez-moi: rendez juſtice à l'amour d'Antoine, que l'honneur met à une rude épreuve.

CLÉOPATRE.

Fulvie doit me l'avoir appris. (*avec ironie.*) Ah, de grace, détournes les yeux, & verſe des pleurs pour elle:

& alors fais-moi tes adieux, & me dis que ces pleurs coulent pour Cléopâtre. Tendre amant, joue devant moi une ſcène d'une diſſimulation profonde & qui imite au naturel l'expreſſion de la fidélité la plus parfaite....

ANTOINE.

Madame, vous m'expoſez à des tranſports... Ceſſez.

CLÉOPATRE.

Tu pourrois mieux jouer encore; mais cet emportement eſt placé à propos.

ANTOINE.

Je jure par mon épée!... (†).

CLÉOPATRE.

Jure auſſi par ton bouclier... Il ſe corrige, ſon jeu ſe forme; mais il n'eſt pas encore au comble de la perfection. — Vois, Charmiane, vois, je te prie, comme cet emportement ſied bien à mon Hercule Romain?

ANTOINE *avec impatience.*

Madame, je vais vous quitter.

(†) Les Scythes juroient ordinairement par leur épée & par le vent.

CLÉOPATRE *contrefaiſant la tendreſſe.*

Galant héros, un mot.... *Seigneur, il faut donc nous ſéparer...* Mais ce n'eſt pas cela, *Seigneur, nous nous ſommes tendrement aimés.* (Ce n'eſt pas cela; tu le ſais bien!....) C'eſt quelque choſe que je voudrois dire... Oh! ma mémoire reſſemble à Antoine; j'ai tout oublié!

ANTOINE.

Si je ne voyois pas en moi, le plus nonchalant, le plus inſenſé des hommes, enchaîné par le deſporiſme de vos charmes, je vous prendrois pour la folie en perſonne.

CLÉOPATRE *pleurant, & par un retour ſincère à la tendreſſe.*

C'eſt un pénible travail, que de porter cette folie auſſi près du cœur que je la porte! Mais, Seigneur, pardonnez, puiſqu'enfin les bienſéances de mon ſexe me deviennent odieuſes & mortelles, dès qu'elles ont le malheur de vous déplaire. L'honneur vous appelle: ſoyez ſourd à mes regrets, & voyez ſans pitié ma folle paſſion: partez, & que tous les Dieux accompagnent vos pas. Que le laurier de la victoire repoſe ſur votre épée, & que les trophées ſoient ſemés ſur votre route.

ANTOINE.

Sortons, Madame, venez. Malgré notre ſépara-

tion nous demeurerons unis. Vous, en reſtant en Égypte, vous me ſuivez en Italie ; & moi, en fuyant de ces lieux, j'y reſte avec vous : allons. (*Ils ſortent*)

SCÈNE VII.

Le Théâtre repréſente le Palais de Céſar-Octave à Rome.

OCTAVE, LÉPIDE, SUITE.

OCTAVE *liſant une lettre.*

Vous voyez, Lépide, & la ſuite vous en convaincra, qu'il n'eſt pas dans le caractère de Céſar de haïr le mérite dans ſon collègue. Céſar eſt exempt de ce vice. — Lis, ce qu'on m'écrit d'Alexandrie. Il pêche, il boit, & paſſe les nuits, tant qu'elles durent, dans la débauche. Non, il n'eſt pas plus homme que Cléopâtre, & la veuve de Ptolémée, eſt moins efféminée que lui. Il a eu bien de la peine à donner audience à mes Députés, & à daigner croire qu'il eût des collègues. Vous reconnoîtrez dans Antoine l'abrégé de toutes les faibleſſes dont l'humanité eſt capable.

LÉPIDE.

Je ne puis croire que le nombre de ſes vices ſoit aſſez grand pour effacer l'éclat de toutes ſes vertus. Ses défauts ſont en lui des ombres que le contraſte éclatant de la lumière fait paroître plus noires qu'elles ne ſont en effet (†). Il les tient de la nature, bien plus que de ſa volonté : ils ne ſont point de ſon choix, & il ne dépend guères de lui de s'en corriger.

OCTAVE.

Vous êtes trop indulgent. J'accorderai, ſi l'on veut, que ce n'eſt pas un crime de s'abandonner aux voluptés ſur la couche de Ptolemée, de donner un royaume pour payer un ſourire, de s'aſſeoir pour s'enivrer avec des eſclaves, de ſe donner en ſpectacle en plein midi dans les rues d'Alexandrie, & de ſe confondre avec une vile populace, en butte à ſes ſarcaſmes groſſiers & brutaux ; dites, ſi cela vous plaît, que cette conduite ſied bien à Antoine ; & il faut que ce ſoit un homme d'une trempe bien extraordinaire, pour que ces excès ne ſoient pas des taches dans ſon caractère... Mais du moins Antoine n'excuſera jamais ſa lâche indo-

(†) *Comme les étoiles du firmament qui ne brillent que par la noirceur de la nuit.*

lence, qui rejette ſur nous tout le fardeau des affaires. Encore s'il ne conſumoit dans l'ivreſſe des voluptés, qu'un tems d'inaction & de loiſir, je laiſſerois au dégoût & au délabrement de ſa ſanté, le ſoin de l'en punir; mais perdre dans cette vie honteuſe un tems précieux & d'un ſi grand intérêt pour ſa fortune & pour la nôtre, lorſque le bruit des inſtrumens guerriers devroit le réveiller & l'arracher du ſein de la molleſſe, c'eſt mériter d'être grondé comme ces jeunes gens, qui déjà dans l'âge de connoître leurs devoirs, immolent leur expérience au plaiſir préſent, & ſe révoltent contre les leçons de la raiſon. (*Entre un Courier*).

Voici encore des nouvelles.

LE COURIER *à Octave.*

Seigneur, vos ordres ſont exécutés, & Céſar ſera inſtruit d'heure en heure de ce qui ſe paſſe hors d'Italie. Pompée eſt puiſſant ſur mer, & il paroît aimé de tous ceux que la crainte ſeule attachoit à Céſar. Les mécontens ſe rendent de toutes parts dans nos ports, & ſi l'on en croit les bruits, ils inſultent à ſa mémoire.

OCTAVE.

Je ne m'attendois pas à moins. L'Hiſtoire, depuis l'origine de l'Empire, nous apprend que l'homme

parvenu au commandement ſuprême, a été déſiré du peuple, juſqu'au moment où il l'a obtenu; & que l'homme tombé dans la diſgrace, qui n'avoit jamais été aimé du peuple qu'au moment où il ne mérite plus ſon amour, lui devient cher dès qu'il l'a perdu. Cette multitude reſſemble au pavillon flottant ſur les ondes qui avance ou recule, & ſuit ſervilement l'inconſtance du flot, & s'uſe & ſe détruit dans l'agitation de ſon mouvement continuel.

LE MESSAGER.

Céſar, je t'annonce que Ménecrate & Menas, deux fameux pyrates, exercent leur empire ſur les mers, qu'ils fatiguent des ſillons d'une flotte formidable. Ils font de fréquentes & vives incurſions ſur les côtes d'Italie. Les peuples qui habitent les rivages, pâliſſent à leur nom ſeul, & la robuſte jeuneſſe ſe révolte. Nul vaiſſeau ne peut ſe montrer hors du port, qu'il ne ſoit pris auſſi-tôt qu'apperçu. Le nom ſeul de Pompée inſpire plus de terreur que n'en imprimeroit la préſence même de toute ſon armée.

OCTAVE.

Quitte, ô Antoine, quitte tes coupes enivrantes & tes molles voluptés. Souviens-toi du tems où

repouſſé de Mutine, après avoir tué les deux Conſuls Hirtius & Panſa, pourſuivi par la famine, tu la combattis avec courage, & malgré ta molle éducation, tu ſupportas ſes horreurs avec plus de patience que les Sauvages les plus endurcis. Tu bus l'urine de tes chevaux & des eaux fangeuſes que les animaux mêmes auroient rejettées avec averſion. Ton palais ſi délicat ne dédaigna pas alors les fruits les plus ſauvages des buiſſons épineux. Tel que le cerf affamé, lorſque la neige couvre les pâturages, tu dévorais l'écorce des arbres. On dit que ſur les Alpes, (c'eſt un affront pour toi de me forcer à rappeller ces faits!) tu te repus d'une chair étrange; tes ſoldats périſſoient d'horreur & d'effroi à la ſeule vue de cet aliment, & toi tu ſupportas ces affreuſes extrémités en guerrier intrépide, ſans même que ton viſage en parût ému, ni tes traits altérés.

LÉPIDE.

Sa foibleſſe eſt déplorable.

OCTAVE.

Que le ſentiment de la honte le ramène promptement à Rome. Il eſt tems que nous nous montrions tous deux unis dans la plaine. Aſſemblons, ſans tarder, notre conſeil, pour concerter nos projets. Pompée proſpère par notre indolence.

LÉPIDE.

Demain, Céſar, je ſerai en état de vous inſtruire, avec exactitude, de ce que je puis exécuter ſur mer & ſur terre, pour faire face aux circonſtances préſentes.

OCTAVE.

C'eſt auſſi le ſoin qui m'occupera juſqu'à demain.

LÉPIDE.

Adieu, Seigneur. Tout ce que vous apprendrez des mouvemens qui ſe paſſent au dehors, je vous en conjure, faites-m'en part auſſi.

OCTAVE.

Comptez-y avec aſſurance; je connois mes engagemens avec vous.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE VIII.

Le Théâtre repréſente le Palais de Cléopâtre.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, L'EUNUQUE MARDIAN.

CLÉOPATRE.

CHARMIANE.

CHARMIANE.

Madame?

CLÉOPATRE.

Ah! donne, donne-moi une potion de mandragore (†).

CHARMIANE.

Pourquoi donc, Madame?

CLÉOPATRE.

Afin que je puiſſe dormir pendant tout ce long eſpace de tems que mon Antoine ſera abſent de moi.

CHARMIANE.

Vous ſongez trop à lui.

(†) Plante très-narcotique.

CLÉOPATRE,

CLÉOPATRE.

Oh ! c'eſt une trahiſon....

CHARMIANE.

Madame, je n'ai pas autant de confiance que vous...

CLÉOPATRE.

Toi, Mardian, réponds moi...

MARDIAN.

Que déſire votre Majeſté ?

CLÉOPATRE.

Je ne veux plus à préſent entendre tes chants. Je ne prens aucun plaiſir à tes inutiles talens. — Que tu es heureux par ton impuiſſance ! Tes folles penſées ne vont point errer hors des frontières de l'Égypte. Dis moi ; ſens-tu l'amour ?

L'EUNUQUE.

Oui, Madame.

CLÉOPATRE.

En vérité ?

MARDIAN.

Chaſte par néceſſité, je n'en reſſens pas moins toute la violence des paſſions ; & l'image de Vénus

dans les bras de Mars, tourmente mon imagination.

CLÉOPATRE.

O Charmiane, où penſes-tu qu'il ſoit à préſent ? Eſt-il debout ou aſſis ? Se promène-t-il à pied, ou eſt-il monté ſur ſon courſier fougueux ? Heureux courſier, qui portes le fardeau chéri de mon Antoine ; ſonge à te bien conduire ſous lui : car ſais-tu bien qui tu portes ? L'Atlas, qui ſoutient la moitié de ce globe, le bras & l'égide de l'eſpèce humaine. — Peut-être qu'en ce moment, il dit ou murmure tout bas : où eſt mon *ſerpent* du vieux Nil ? car c'eſt le nom qu'il me donne. — Oh ! maintenant je me nourris avec volupté d'un poiſon plein de douceur & de délices. — Souviens-toi, cher Antoine, de ta Cléopâtre, quoique ternie aujourd'hui par les brûlans baiſers du ſoleil, quoique le tems ait déjà ſillonné ſon beau viſage de rides profondes. — O toi, Céſar au large front, dans le tems que tu étois ici au-deſſus de la terre, j'étois alors un tréſor fait pour un Monarque. Et le grand Pompée, arrêté par l'admiration, ne pouvoit détacher ſes yeux de mes attraits : il eût voulu y repoſer pour toujours ſes regards, & mourir en contemplant l'objet où il puiſoit la vie.

ALEXAS *entre.*

Hommage à la ſouveraine d'Égypte.

CLÉOPATRE.

Que tu es loin de reſſembler à Marc-Antoine! Et cependant, venant de ſa part, il me ſemble qu'un charme émané de lui t'environne & embellit tes traits à mes yeux. Comment ſe porte mon brave Antoine?

ALEXAS *lui préſentant une perle.*

Chère Reine, la dernière de ſes actions, c'eſt le dernier baiſer qu'il a donné, après cent autres baiſers, à cette perle Orientale. — Ses paroles ſont encore gravées dans mon cœur.

CLÉOPATRE.

Mon oreille eſt impatiente de les faire paſſer dans le mien.

ALEXAS.

« Ami, m'a-t-il dit, va: dis, que le fidèle Romain » envoie à la Reine d'Égypte le tréſor arraché du ſein » de l'huître, & que pour rehauſſer la mince valeur du » préſent, il ira bientôt à ſes pieds décorer de royau- » mes ſon trône ſuperbe. Dis lui, que bientôt tout » l'Orient la nommera ſa Souveraine ». A ces mots il

me congédie d'un ſigne de tête, & monte d'un air grave ſur ſon courſier leſte & maigri par la courſe, qui alors a pouſſé de ſi grands henniſſemens, que quand j'aurois voulu parler, il m'eût réduit au ſilence.

CLÉOPATRE.

Dis-moi; étoit-il triſte ou gai?

ALEXAS.

Ni triſte ni gai; entre les deux, comme la ſaiſon de l'année, qui eſt placée entre les extrêmes de la chaleur & du froid.

CLÉOPATRE.

O juſte & ſage température! Chère Charmiane, obſerve bien, voilà Antoine: obſerve bien; il n'étoit pas triſte, parce qu'il vouloit montrer un front ſerein à ſes officiers qui compoſent leur viſage ſur le ſien; il n'étoit pas gai, comme pour leur annoncer par-là qu'il avoit laiſſé en Égypte ſon cœur & ſa joie; mais il gardoit un juſte milieu. O céleſte mélange! Cher Antoine, ſoit que tu ſois triſte ou gai, les tranſports de la triſteſſe & de la joie te ſiént également, plus qu'à aucun autre mortel. (*A Alexas*). As-tu rencontré mes Couriers?

ALEXAS.

Oui, Madame, au moins vingt. Pourquoi les dépêchez-vous ſi près l'un de l'autre?

CLÉOPATRE.

Il périra malheureux, l'enfant qui naîtra le jour où j'oublierai d'envoyer vers Antoine. — Vîte, Charmiane, de l'encre & du papier. — Sois le bien venu, cher Alexas. — Charmiane, jamais Céſar fut-il autant aimé de moi?

CHARMIANE.

O ce brave Céſar!

CLÉOPATRE.

Que ton exclamation te ſuffoque: dis, le brave Antoine.

CHARMIANE.

Ce vaillant Céſar!

CLÉOPATRE.

Par Iſis, ma main enſanglantera ta joue, ſi tu oſes encore comparer Céſar avec le Roi des humains.

CHARMIANE.

Sous votre humble pardon, je ne fais que répéter ce que vous diſiez vous-même.

CLÉOPATRE.

C'étoient mes jours de glace ; mon jugement dans l'enfance n'étoit pas mûri, & mon ſang n'avoit pas encore reſſenti toutes les ardeurs de l'amour. Inſenſée ! de me repéter aujourd'hui ce que je diſois alors. — Mais vole & me rapporte de l'encre & du papier. Chaque jour il aura de moi vingt Couriers & vingt gracieux meſſages ; duſſai-je dépeupler l'Égypte.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

La Scène eſt en Sicile.

SEXTUS, POMPÉE, MENECRATE, MENAS.

POMPÉE.

Si les Dieux ſont juſtes, ils ſeconderont les exploits du parti le plus juſte.

MENECRATE.

Vaillant Pompée, ſongez que les Dieux ne refuſent pas toujours ce qu'ils diffèrent d'accorder.

POMPÉE.

Tandis qu'au pied de leur trône, nous les implorons, la cauſe que nous les ſupplions de protéger, dépérit par les délais.

MENECRATE.

Mortels ignorans & aveugles ſur nous-mêmes,

c'eſt notre perte ſouvent que nous leur demandons, leur ſageſſe nous refuſe par bonté, & nous gagnons à perdre nos prières.

POMPÉE.

Je proſpérerai : le peuple m'aime, & la mer eſt à moi ; ma puiſſance croît tous les jours, le preſſentiment de mon eſpérance m'annonce un plein ſuccès. Marc-Antoine tient table dans l'Égypte ; il n'en ſortira jamais pour faire la guerre. Céſar en amaſſant de l'argent, perd les cœurs ; Lépide les flatte tous deux, & tous deux flattent Lépide : mais Céſar n'aime ni l'un ni l'autre, & ni l'un ni l'autre ne s'intéreſſe à Céſar.

MENECRATE.

Cependant Céſar & Lépide ſont déjà en campagne ; traînant après eux des armées nombreuſes.

POMPÉE.

D'où tenez-vous cette nouvelle ? Elle eſt fauſſe.

MENECRATE.

De Silvius, Seigneur.

POMPÉE.

Silvius l'a rêvé ; je ſais, moi, qu'ils ſont encore

tous deux à Rome, où ils attendent Antoine. — O laſcive Cléopâtre, puiſſent tous les feux de l'amour enflammer les baiſers de tes lèvres! Joins au pouvoir de la beauté, les artifices de la ruſe, & le charme des voluptés. Enchaîne dans un cercle de plaiſirs & de fêtes, l'inſatiable Antoine; échauffe ſon cerveau des vapeurs d'une ivreſſe continuelle. Que l'art d'Épicure, par ſes reſſources variées, irrite ſans ceſſe ſes paſſions, & réveille leur langueur; que l'honneur & l'amour de la gloire dorment enſevelis dans un ſommeil d'épuiſement, auſſi profond que l'oubli du Léthé..... Mais que veut Varrius?..

(*Varrius paroît*).

VARRIUS.

Comptez ſur la vérité de la nouvelle que je vous annonce. Marc-Antoine eſt d'heure en heure attendu dans Rome: depuis le tems qu'il eſt parti d'Égypte, il devroit déjà être arrivé!

POMPÉE.

J'aurois écouté plus volontiers une nouvelle moins ſérieuſe... Menas, je n'aurois jamais penſé que ce voluptueux Antoine eût repris ſon caſque pour une guerre auſſi légère. C'eſt un guerrier qui vaut ſeul, plus que les deux autres enſemble.... Mais

concevons de nous-mêmes une plus haute opinion, puiſque le bruit de notre marche peut arracher Antoine des bras de la Reine d'Égypte, & ſuſpendre ſon inſatiable paſſion pour les plaiſirs.

MENAS.

Je ne puis croire, que jamais Céſar & Antoine puiſſent s'accorder enſemble. Sa femme, qui vient de mourir, a offenſé Céſar; ſon frère a levé contre Céſar l'étendard de la guerre; quoiqu'il l'ait fait, à ce que j'imagine, de ſon propre mouvement, & ſans y être excité par Antoine.

POMPÉE.

Je ne conçois pas, Menas, comment de légères animoſités peuvent ſuſpendre de grandes inimitiés. S'ils ne nous voyoient pas armés contr'eux tous, ils ne tarderoient pas peut-être à rompre enſemble: car ils ont aſſez de ſujets de s'armer les uns contre les autres: mais comment il ſe fait que la crainte que nous leur inſpirons, concilie leurs diviſions & enchaîne leurs diſcordes mutuelles, c'eſt ce que j'ignore encore. Au reſte, qu'il en arrive ce qu'il plaira aux Dieux: déployons toutes nos forces; il y va de nos têtes. Suis-moi, Menas. (*Ils ſortent*).

SCÈNE II.

La Scène eſt à Rome.

LÉPIDE, ENOBARBUS.

LÉPIDE.

CHER Enobarbus, tu feras une action louable & digne de toi, en diſpoſant ton Général à s'expliquer avec douceur & ſans emportement.

ENOBARBUS.

Je l'engagerai à répondre, comme doit répondre Antoine. Si Céſar l'irrite, laiſſons Antoine s'élever de toute ſa grandeur, au-deſſus de la tête de Céſar, & lui parler du ton du Dieu Mars. Par Jupiter, ſi je portois la barbe d'Antoine, je ne la couperois pas aujourd'hui (†), pour faire ma cour à Octave.

LÉPIDE.

Ce n'eſt pas ici le tems de ſe livrer à ſes reſſentimens particuliers.

ENOBARBUS.

Tout tems eſt bon pour vuider les affaires qu'il fait naître.

(†) J'irois devant lui ſans parure & ſans aucune marque de reſpect. *Johnſon.*

LÉPIDE.

Les moins importantes doivent céder aux plus graves.

ÉNOBARBUS.

Non, ſi les moins importantes viennent les premières.

LÉPIDE.

Tu parles dans la paſſion: mais de grace ne réveille pas les feux aſſoupis. — J'apperçois le noble Antoine qui s'avance.

ENOBARBUS.

Et moi, Céſar qui le ſuit.

SCÈNE III.

Les mêmes : ANTOINE, VENTIDIUS, *s'avancent d'un côté du Théâtre ;* OCTAVE, AGRIPPA & MECENE, *de l'autre.*

ANTOINE.

Si nous pouvons nous concilier, marchons contre les Parthes. — Ventidius, écoute. (*Il parle bas*).

OCTAVE *à Mecène.*

Je ne le ſai pas ; Mecène, demande à Agrippa.

LÉPIDE.

Nobles amis, il n'eſt point d'objet plus grand que celui qui nous raſſemble, & des cauſes légères ne doivent pas rompre notre union. Les reproches du paſſé doivent être expoſés avec modération. Si nous mêlons l'aigreur à la diſcuſſion de nos légers différens, nous déchirons nos bleſſures en voulant les fermer ; ainſi, illuſtres Collègues, je vous en conjure avec inſtance, traitez dans les termes les plus doux, vos plaintes les plus amères, & n'aggravez pas, par des paroles offenſantes, le ſujet de vos querelles.

ANTOINE.

Lépide a raiſon ; & nos armées fuſſent-elles en préſence & prêtes à ſe combattre, je parlerois comme lui.

OCTAVE.

Soyez le bien venu dans Rome.

ANTOINE.

Je vous rends grace.

OCTAVE.

Prenez un ſiége.

ANTOINE.

Et vous ?.... (†) (*Ils prennent des ſiéges*).

OCTAVE.

Hé bien, Antoine ?

ANTOINE.

J'apprends que vous prenez en mauvaiſe part des choſes qui ne doivent pas être malignement interprêtées, ou qui, après tout, quelles qu'elles ſoient, ne vous regardent pas.

OCTAVE.

Je ſerois ridicule, ſi je me prétendois offenſé ſans

(†) Steevens explique ainſi cette phraſe interrompue. *Si tel eſt le début, ſi nous conteſtons déjà, notre accommodement n'aura ſurement pas lieu.*

ſujet, & pour des bagatelles, & ſur-tout par vous: je ſerois plus ridicule encore, ſi votre nom ſortoit de ma bouche avec le reproche, dans une affaire où je n'aurais aucun intérêt.

ANTOINE.

Que vous importoit, Céſar, mon ſéjour en Égypte?

OCTAVE.

En rien: pas plus que mon ſéjour à moi dans Rome ne devoit vous inquiéter en Égypte: cependant ſi du ſein de l'Égypte vous ſémiez des troubles dans mes domaines, alors votre ſéjour en Égypte pourroit intéreſſer mon attention.

ANTOINE.

Qu'entendez-vous par ſémer des troubles?

OCTAVE.

Ce que j'entends? Vous pourriez aiſément le deviner, par ce qui eſt arrivé; votre femme & votre frère ont pris les armes contre moi, & vous étiez le prétexte de leur guerre; ils ſe ſont ſervis de votre nom pour la faire.

ANTOINE.

Vous vous méprenez dans ce reproche. Jamais mon

frère n'a employé mon nom dans cette guerre. Je m'en ſuis inſtruit, & ma certitude eſt fondée ſur les récits de ceux mêmes qui combattoient pour vous ! N'attaquoit-il pas également mon autorité comme la vôtre ? N'étoit-il pas viſible, que la guerre qu'il vous déclaroit, m'offenſoit, moi, dont la cauſe eſt la vôtre ? L'impuiſſance de trouver des raiſons, vous fait chercher de vains prétextes de querelle ; ce n'eſt pas à celui-là qu'il falloit recourir.

OCTAVE.

Vous faites-là votre éloge, en m'accuſant de défaut de jugement : mais vous palliez mal vos torts.

ANTOINE.

Non, non, Céſar. Il eſt impoſſible, je le ſais à n'en pas douter, que vous n'ayez pas ſenti, que moi, votre Collègue, lié à vos intérêts dans la cauſe contre laquelle s'armoit mon frère, je ne pouvois voir d'un œil reconnoiſſant & ſatisfait, une guerre qui tendoit à troubler ma propre paix. Quant à mon épouſe, je vous ſouhaiterois de retrouver ſon ame dans une autre femme qui lui reſſemble. Le tiers de l'Univers eſt ſous vos loix, Céſar ; vous pouvez, avec le plus foible frein, le gouverner à votre gré, mais non pas une Fulvie.

ENOBARBUS.

ENOBARBUS.

Plût au Ciel que nous euſſions tous de pareilles épouſes ; les hommes pourroient mener leurs femmes à la guerre !

ANTOINE.

Les embarras & les troubles qu'a ſuſcités ſon caractère fougueux & intraitable, qui ne manquoit pas non plus des ruſes de la politique, vous ont trop inquiété, Céſar; je le vois avec douleur, & vous êtes forcé d'avouer tout haut, qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de l'empêcher.

OCTAVE.

Je vous écris de Rome : vous, plongé dans les voluptés au milieu d'Alexandrie, vous mettez mes lettres dans votre poche ſans les ouvrir ; vous inſultez avec mépris mon Député, & vous le renvoyez ſans lui donner audience.

ANTOINE.

Céſar, il eſt entré bruſquement, avant qu'il fût admis. Je venois de fêter trois Rois, & je n'étois plus tout-à-fait l'homme du matin : mais le lendemain, j'en ai fait l'aveu moi-même à votre Député ; c'étoit lui en demander pardon. Je vous prie que

cet homme n'entre pour rien dans notre différend : s'il faut que nous conteſtions enſemble, ne faites plus mention de lui.

OCTAVE.

Vous avez violé un article de vos ſermens ; reproche, que vous n'aurez jamais le droit de me faire.

LÉPIDE.

Doucement, Céſar.

ANTOINE.

Non, Lépide, laiſſez-le parler, c'eſt de l'honneur qu'il eſt queſtion. Ce point eſt ſacré, & mérite d'être approfondi, ſuppoſé que j'y aie manqué ; voyons, Céſar : l'article de mon ſerment....

OCTAVE.

C'étoit de me prêter vos armes & votre ſecours à ma première requiſition ; vous m'avez refuſé l'un & l'autre.

ANTOINE.

Dites plutôt, négligé, & j'étois dans ces heures d'yvreſſe où un charme malfaiſant m'avoit ôté la connoiſſance de moi-même. J'en fais l'aveu devant vous, & je répare la faute, autant que je le puis, par

mon repentir ſincère : ma loyale franchiſe n'avilit point ma grandeur, & jamais je ne ſéparerai ma puiſſance de l'honneur. C'eſt une vérité, que Fulvie, pour m'attirer hors de l'Égypte, vous a fait la guerre ici. Et moi qui étois, ſans le ſavoir, le motif de cette guerre, je vous en fais toutes les excuſes où mon honneur peut deſcendre.

LÉPIDE.

C'eſt parler avec nobleſſe.

MECENE *à tous deux.*

S'il vous plaiſoit de ne pas pouſſer plus loin cette explication ſur vos griefs réciproques. Oubliez-les tout-à-fait, pour vous ſouvenir, que la néceſſité des circonſtances préſentes vous crie de vous pardonner tous deux.

LÉPIDE.

C'eſt parler en ſage, Mecène.

ENOBARBUS.

Où bien, empruntez vous l'un à l'autre, pour le tems préſent, votre affection mutuelle; & quand vous n'entendrez plus parler de Pompée, alors vous pourrez reprendre votre explication : vous aurez tout le

loiſir de conteſter enſemble, quand il ne vous reſtera plus rien à faire.

ANTOINE.

Tu n'es qu'un Soldat: tais toi.

ENOBARBUS.

J'avois preſqu'oublié, que la vérité devoit ſe taire.

ANTOINE.

Tu manques de reſpect à cette aſſemblée: reprime ta langue.

ENOBARBUS.

Allons, pourſuivez. Je ne ſuis plus qu'une ſtatue inanimée....

OCTAVE.

Je ne déſapprouve point le fonds de ſa réflexion; ſeulement je n'aime pas la forme qu'il ſe permet. — Il n'eſt pas poſſible que nous reſtions amis, étant ſi peu d'accord ſur les conditions & les moyens d'éteindre tous nos griefs. Cependant ſi je connoiſſois un lien aſſez fort pour nous tenir étroitement unis, je parcourerois l'univers pour le trouver.

AGRIPPA.

Souffrez que je parle, Céſar.

OCTAVE.

Parle, Agrippa.

AGRIPPA.

Vous avez du côté maternel une ſœur, la belle Octavie. Antoine eſt veuf maintenant.

OCTAVE.

Ne touche point à cet article, Agrippa: ſi Cléopâtre t'entendoit, elle te reprocheroit, avec raiſon, ta témérité....

ANTOINE.

Je ne ſuis pas marié, Céſar: laiſſez-moi entendre Agrippa.

AGRIPPA.

Pour entretenir entre vous une éternelle amitié, pour faire de vous deux frères, & unir vos cœurs par un nœud indiſſoluble, il faut qu'Antoine épouſe Octavie: ſa beauté mérite le plus illuſtre des Mortels; ſes vertus & ſes grâces en tout genre, ſont au-deſſus de toute expreſſion. Cet hymen diſſipera toutes ces petites défiances, qui maintenant vous paroiſſent ſi importantes; toutes ces craintes qui vous alarment & vous offrent des dangers ſérieux, s'évanouiront. A préſent, les moindres vraiſemblances

vous paroiſſent des vérités inconteſtables ; & alors les vérités mêmes ne ſeroient plus à vos yeux que des fables. Sa tendreſſe pour tous les deux vous enchaîneroit l'un à l'autre, & lui gagneroit tous les cœurs qui vous aiment. Pardonnez à la propoſition que je viens d'ouvrir : ce n'eſt point l'idée du moment, mais le fruit de la réflexion, & mon zèle pour vous me l'a fait méditer depuis long-tems.

ANTOINE.

Céſar veut-il s'expliquer ?

OCTAVE.

Non, que je ne ſache comment Antoine reçoit cette propoſition.

ANTOINE.

Quels pouvoirs auroit Agrippa, pour accomplir ce qu'il propoſe, ſi je diſois, *j'accepte.*

OCTAVE.

Le pouvoir de Céſar, & celui qu'a Céſar ſur Octavie.

ANTOINE.

Loin de moi la penſée de ſonger à rejetter une offre auſſi brillante, & faite de ſi bonne grace. (*à Octave*). Donnez-moi votre main, recevez

mes remercimens, & comptez que de ce moment un cœur fraternel inſpire notre tendreſſe mutuelle, & préſide à nos grands deſſeins.

OCTAVE.

Voilà ma main. Je vous cède une ſœur aimée, comme jamais ſœur ne fut aimée de ſon frère. Qu'elle vive pour unir nos empires & nos cœurs, & que jamais rien n'interrompe le cours de notre amitié!

LÉPIDE.

Heureuſe union! Que les Dieux la béniſſent.

ANTOINE.

Je ne ſongeois guères à tirer l'épée contre Pompée: il m'a tout récemment comblé d'égards: il faut qu'au moins je lui en exprime ma reconnoiſſance, pour me dérober au reproche d'ingratitude: ce procédé ſatisfait, je lui envoie un défi.

LÉPIDE.

Le tems preſſe: il nous faut chercher Pompée, ou il va nous prévenir.

ANTOINE.

Où eſt-il?

OCTAVE.

Vers le mont Miſène.

ANTOINE.

Quelles ſont ſes forces ſur terre?

OCTAVE.

Elles ſont nombreuſes, & elles augmentent tous les jours : pour la mer, il en eſt le maître abſolu.

ANTOINE.

Ce ſont les bruits qui me ſont parvenus. Je voudrois avoir eu une conférence avec lui : hâtons-nous de nous la procurer : mais avant de nous mettre en campagne, formons l'alliance dont nous ſommes convenus.

OCTAVE.

Avec la plus grande joie, & je vous invite à venir voir ma ſœur : je veux moi-même vous préſenter à elle.

ANTOINE.

Lépide, ne nous quittez pas.

LÉPIDE.

Noble Antoine, les infirmités mêmes ne m'empêcheroient point de vous ſuivre.

(*Fanfare, ils ſortent.*)

SCÈNE IV.

ENOBARBUS, AGRIPPA, MECENE.

MECENE.

SALUT, Enobarbus ; te voilà de retour de l'Égypte ?

ENOBARBUS.

Salut, Mecène, digne ami, digne confident de Céſar ! Et à toi auſſi, Agrippa, mon honorable ami.

AGRIPPA.

Sois le bien venu, cher Enobarbus.

MECENE.

Nous devons être joyeux, en voyant tout pacifié... — Tu as fait un heureux ſéjour en Egypte ?

ENOBARBUS.

Oui, Mecène. Nous dormions le jour tant qu'il duroit, & nous paſſions les nuits à boire juſqu'au retour de l'aurore.

MECENE.

(†) Huit ſangliers rôtis pour un déjeûner ! &

(†) Philotas, Médecin, étudiant alors à Alexandrie, entrant

vous n'étiez que douze convives ? Le fait eſt-il vrai ?

ENOBARBUS.

Bon : ce n'eſt-là qu'un moucheron pour un aigle : nous avions dans nos feſtins bien d'autres monſtres, en vérité bien faits pour étonner.

MECENE.

C'eſt une Reine bien magnifique & bien faſtueuſe, ſi l'on en croit la renommée !

ENOBARBUS.

Dès ſa première entrevue avec Marc-Antoine ſur le fleuve Cydnus, elle a pris ſon cœur dans ſes filets.

AGRIPPA.

En effet, c'eſt ſur ce fleuve qu'elle s'eſt offerte à ſes yeux, ſi mon garant n'a pas travaillé d'imagination pour la peindre.

---

un jour dans la cuiſine d'Antoine, s'émerveilla de voir douze ſangliers à la broche ; le Cuiſinier rit de ſa ſimplicité, & lui dit : ils ne ſont que douze à ſouper, mais nous ne ſavons jamais l'heure d'Antoine ; & il faut mettre à la broche pluſieurs bêtes à différens quarts-d'heure, afin qu'il y en ait une qui rencontre ſa minute, & ſe trouve rôtie à point. *Plutarque.*

ENOBARBUS.

Je veux vous raconter cette entrevue.

La galère où elle étoit aſſiſe, ainſi qu'un trône éclatant de lumière & de feux, ſembloit brûler ſur les eaux. La poupe étoit d'or maſſif, les voiles de pourpre, & ſi parfumées, que les vents amoureux ſembloient ſe plaire à les enflet. Des rames d'argent, au bruit des flûtes, frappoient l'onde en meſure, & les flots étonnés, ſembloient ſe preſſer pour s'offrir ſous leurs coups, & ſuivre à l'envi le vaiſſeau. Pour Cléopâtre, il n'eſt point d'expreſſion qui puiſſe peindre toutes ſes grâces & ſa majeſté. Couchée dans ſa tente, ſur un lit d'or & du plus riche tiſſu, elle effaçoit (†) cette Vénus fameuſe où nous voyons que l'imagination de l'homme a ſurpaſſé la Nature; à ſes côtés étoient aſſis de jeunes & beaux enfans, comme un groupe de rians Amours, qui agitoient des éventails de couleurs variées, dont les molles ondulations, en rafraîchiſſant ſes joues délicates, ſembloient animer encore plus leur vif incarnat.

(†) Alluſion à la fameuſe Vénus de Protogène, dont parle Pline. *Johnſon.*

M. *Eschenburg* penſe, qu'Enobarbus parle plutôt de quelque chef-d'œuvre qui ſe trouvoit dans le lieu de leur entretien.

AGRIPPA.

O ſpectacle nouveau pour les yeux d'Antoine!

ENOBARBUS.

Ses femmes, comme autant de Néréïdes & de Syrennes, compoſoient leurs mouvemens ſur celui de ſes yeux, & s'inclinoient en adoration devant la Déeſſe. Une d'elles, telle qu'une vraie Naïade, aſſiſe au gouvernail, dirige le vaiſſeau: les cordages de ſoie obéiſſent ſous ſa main douce & fleurie, qui manœuvre avec grace & légèreté. Du ſein du vaiſſeau s'exhaloit une vapeur d'inviſibles parfums qui embaumoient les ſens. En un moment, toute la ville eſt déſerte, & tout ſon peuple eſt au port: Antoine, élevé ſur un trône au milieu de la place publique où il parloit, eſt reſté ſeul, haranguant l'air (*).

AGRIPPA.

O merveille de l'Égypte!

ENOBARBUS.

Au moment où elle eſt rentrée dans le port, Antoine envoie vers elle, & l'invite à un feſtin. Elle lui répond qu'il convenoit mieux qu'il fût ſon hôte: & ſa requête fut écoutée. Notre galant Antoine, dont jamais femme n'eſſuya un refus, raſé dix fois,

court à la fête, & ſuivant ſa coutume, paie de ſon cœur le prix d'un feſtin, où ſes yeux ſeuls ſe ſont régalés.

AGRIPPA.

O Reine enchantereſſe! Ce fut ainſi qu'elle fit poſer à Céſar ſon épée ſur ſa couche: il fut heureux, & leurs amours ne furent point ſtériles.

ENOBARBUS.

Je l'ai vue une fois marcher quarante pas dans les rues d'Alexandrie, & bientôt perdant haleine, elle a voulu parler, & elle s'eſt pâmée avec tant de grace, qu'évanouie, elle étoit plus belle encore, & que de ſa bouche ſans haleine, il s'exhaloit un charme inconcevable & céleſte, qui raviſſoit & pénétroit tous les ſens.

MECENE

A préſent, voilà Antoine obligé de la quitter pour toujours.

ENOBARBUS.

Non, jamais il ne la quittera. L'âge ne peut la vieillir, ni l'habitude de la jouiſſance épuiſer l'infinie variété de ſes appas. Les autres femmes raſſaſient bientôt les déſirs qu'elles ſatisfont; mais elle, plus elle donne, plus elle affame les déſirs. Juſqu'au vice, devient en elle

grace & beauté, au point que les Prêtres ſacrés eux-mêmes, la béniſſent au milieu de ſes laſcives débauches.

MECENE.

Si la beauté unie à la ſageſſe & à la modeſtie, peuvent fixer le cœur d'Antoine, Octavie eſt une heureuſe conquête pour lui.

AGRIPPA.

Allons-nous-en; cher Enobarbus, tu logeras chez moi, pendant ton ſéjour à Rome.

ENOBARBUS.

Volontiers, & je vous en rends graces.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE V.

OCTAVE, ANTOINE, *s'avancent, tenant chacun une main d'Octavie.*

ANTOINE.

L'INTÉRÊT de l'Univers, & les devoirs importans de ma dignité, m'arracheront pour quelque tems de vos bras.

OCTAVIE.

Tout le tems de votre abſence ſera employé à prier les Dieux pour vos ſuccès.

ANTOINE.

(*A Octave.*) (*A Octavie.*)

Nuit heureuſe, Seigneur.... Ne jugez point Antoine ſur les récits de la renommée. J'ai quelquefois paſſé les bornes, je l'avoue: mais à l'avenir, ma conduite ne s'écartera plus de la règle. Adieu, chère Octavie.

OCTAVIE.

Je vous ſalue, Seigneur.

OCTAVE.

Adieu, Antoine. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VI.

ANTOINE, LE DEVIN.

ANTOINE.

Hé bien, mon ami, regrettes-tu l'Égypte?

LE DEVIN.

Plût aux Dieux que je n'en fuſſe jamais ſorti, ou que vous n'y fuſſiez jamais entré!

ANTOINE.

La raiſon, ſi tu peux la dire?

LE DEVIN.

Je la devine par mon art: mais ma langue ne peut l'exprimer: retournez au plutôt en Égypte.

ANTOINE.

Dis-moi, qui d'Octave ou de moi, pouſſera plus loin ſa fortune.

LE DEVIN.

Octave. — Antoine, ne teſte point à ſes côtés. Le génie qui veille ſur tes jours & ſur tes deſtins eſt noble, courageux, fier & ſans égal: celui de

Céſar

Céſar n'a rien de ces qualités : mais près de lui (†), ton Génie devient timide, comme s'il étoit ſon eſclave ſoumis : ainſi ſonge à mettre toujours, entre lui & toi, une vaſte diſtance.

ANTOINE.

Ne me parle plus de cela.

L'E DEVIN.

Je ne le dis qu'à toi : hors de-là, je n'en parle jamais. — Si tu joues avec lui à quelque jeu que ce ſoit, tu es ſûr de perdre. Il a tant de bonheur, qu'il te battra malgré tous tes avantages. Dès qu'il s'approche de toi, ton éclat s'éclipſe. Je te le répète encore. Ton Génie étonné ſe trouble & ne te gouverne qu'avec terreur, quand il te voit près de lui. Loin d'Octave, il reprend toute ſa grandeur.

ANTOINE.

Va t'en & dis à Ventidius que je veux lui parler. — Il marchera contre les Parthes... (*Le Devin ſort.*) Soit ſcience ou haſard, cet homme a dit la vérité. Juſ-

(†) *Thy Angel becomes a fear. Ton ange devient une peur.* La Peur étoit un perſonnage de théâtre dans un des anciens Spectacles Anglois, appellés *Moralities*. M. Eschenburg.

qu'aux dez obéïſſent à Octave ; & dans nos jeux, toujours ma plus grande adreſſe échoue contre ſon bonheur. Si nous tirons au ſort, le plus riche lot eſt pour lui, & toujours dans les jeux publics (†), ſes cailles mettent les miennes à mort, en dépit de toutes les précautions pour maintenir l'égalité des deux partis. — Je veux retourner en Égypte. Si j'accepte cet hymen, c'eſt pour aſſurer ma paix ; mais tous mes plaiſirs ſont dans l'Orient. (*Ventidius paroît*). Oh, viens, Ventidius, il faut marcher contre les Parthes : ta commiſſion eſt expédiée, ſuis-moi & viens la recevoir.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE VII.

LÉPIDE, MECENE, AGRIPPA.

LÉPIDE.

Qu'aucun ſoin ne vous retienne plus long-tems ; preſſez vos Généraux de vous ſuivre.

(†) Les Anciens faiſoient battre les cailles, comme les Anglois les coqs. Voyez *Lucien*.

AGRIPPA.

Marc-Antoine ne demande que le tems d'embraſſer Octavie, & nous partons avec lui.

LÉPIDE.

Juſqu'à ce que je vous voie revêtus de votre armure guerrière, qui vous ſied ſi bien à tous deux, je ne vous dis plus rien, qu'adieu.

MECENE.

Nous allons partir; & ſi je connois bien le chemin, nous arriverons encore avant vous, Lépide, au promontoire.

LÉPIDE.

Votre route eſt la plus courte: mes deſſeins m'obligent de prendre des détours, & vous gagnerez deux journées ſur moi.

AGRIPPA & MECENE.

Heureux ſuccès.

LÉPIDE.

Adieu.

SCÈNE VIII.

La Scène eſt à Alexandrie.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS.

CLÉOPATRE.

QU'ON me joue quelques airs de muſique. La muſique eſt l'aliment des ames, qui comme la mienne, ne vivent que pour aimer.

Tous appellent.

Hola, les Muſiciens?

L'Eunuque Mardian entre.

CLÉOPATRE, *changeant d'avis.*

Non, point de muſique: allons plutôt jouer au billard. Viens, Charmiane.

CHARMIANE.

Mon bras me fait mal: vous ferez mieux de jouer avec Mardian.

CLÉOPATRE.

Autant jouer avec une femme. Allons, Mardian, veux-tu faire ma partie?

MARDIAN.

Je jouerai de mon mieux, Madame.

CLÉOPATRE.

Dès que l'acteur montre de la bonne volonté, quand il ne réuſſiroit pas, il a droit à notre indulgence : —Mais non, je ne ſuis pas d'humeur de jouer à préſent. — donnez-moi mes lignes ; nous irons au fleuve, & là, tandis que les Muſiciens nous donneront quelques ſymphonies dans l'éloignement, je m'amuſerai à tendre des piéges aux poiſſons dorés : mon hameçon courbé percera leurs molles nâgeoires. . . . & à chaque poiſſon que je tirerai hors de l'eau, m'imaginant prendre un Antoine, je m'écrierai : *ha, vous voilà pris.*

CHARMIANE.

C'étoit un tour bien plaiſant, lorſque vous fîtes une gageure avec Antoine ſur votre pêche, & qu'il élança hors de l'eau avec tranſport un poiſſon ſalé, que votre plongeur avoit attaché à ſa ligne (†).

CLÉOPATRE.

Quel tems tu me rappelles ! O tems heureux ! Je

(†) Nelly Gwin amuſa Charles II par un tour ſemblable.

le plaiſantois tout le jour juſqu'à lui faire perdre patience; la nuit ſuivante il ſouffrit mes plaiſanteries avec plus de patience; & le lendemain, avant la neuvième heure du matin, je l'enivrai au point qu'il alla ſe mettre au lit; je le couvris de mes robes & de mes manteaux, & tandis qu'il dormoit, je ceignis ſon épée (†) Philippine.....—(*Elle apperçoit un Meſſager*). Oh! des nouvelles d'Italie! (*Elle court au devant du Meſſager*). Verſe tes nouvelles fortunées dans mon oreille affamée par un long ſilence.

LE MESSAGER, *d'un air ſérieux.*

Madame, Madame!

CLÉOPATRE *effrayée.*

Quoi! Antoine eſt-il mort? Miſérable, ſi tu as le malheur de prononcer ce mot, tu aſſaſſines ta maîtreſſe. Mais s'il eſt libre & content, ſi c'eſt-là ce que tu

(†) Antoine n'avoit point d'épée de ce nom: l'Hiſtoire n'en fait aucune mention. La mort de Caſſius étoit l'exploit le plus fameux d'Antoine. *Shakeſpear* appelle ſon épée du nom de cette bataille célèbre, à l'exemple de nos Héros de la Chevalerie, qui donnoient à leurs épées des noms pompeux.

viens m'annoncer de lui, tiens, prens cette bourſe, & baiſe les veines azurées de cette main, de cette main que des Rois ont preſſée de leurs lèvres, & n'ont baiſée qu'en tremblant de reſpect.

LE MESSAGER.

D'abord, Madame, Antoine eſt bien.

CLÉOPATRE.

Tiens, prends encore cette bourſe: mais prends garde. Nous diſons ordinairement, que les morts ſont bien. Si c'eſt-là ce que tu veux dire, cet or, que je te donne, je le ferai fondre & le verſerai tout brûlant dans ton goſier ſiniſtre.

LE MESSAGER.

Grande Reine, daignez m'écouter.

CLÉOPATRE.

Allons, j'y conſens, pourſuis, — mais l'air de ton viſage ne me préſage rien d'heureux. Si Antoine eſt libre, s'il eſt plein de ſanté, pourquoi cette phiſionomie ſi ſombre, pour annoncer des nouvelles heureuſes? Si elles ſont fâcheuſes, tu devrois te préſenter devant moi comme une furie couronnée de ſerpents, & non pas avec cet air calme & tranquile.

LE MESSAGER.

Mais Madame, voulez-vous m'entendre?

CLÉOPATRE.

Je ſuis tentée de te maltraiter avant que tu parles. Cependant ſi tu me dis qu'Antoine ſe porte bien, ce ſera une agréable nouvelle; ſi tu m'apprens qu'il eſt ami de Céſar, & non pas ſon eſclave, je verſerai ſur ta tête une pluie d'or & de perles (†).

LE MESSAGER.

Madame, il ſe porte bien.

CLÉOPATRE.

A merveille.

LE MESSAGER.

Et il eſt ami de Céſar.

CLÉOPATRE.

Tu es un brave homme.

(†) Dans l'Orient, au couronnement des Rois, c'étoit une coutume de répandre ſur la tête du Prince couronné, une pluie d'or & de perles. Cette coutume ſubſiſte encore aujourd'hui, non-ſeulement au couronnement des Princes, mais encore au mariage des Particuliers. Voyez *la Vie de Tamerlan*.

LE MESSAGER.

Céſar & lui ſont plus amis que jamais.

CLÉOPATRE.

C'eſt moi qui fais ta fortune.

LE MESSAGER.

Mais, Madame. . . .

CLÉOPATRE.

Je n'aime point ce *mais :* il gâte ce que tu viens de dire d'heureux ; j'abhorre ce *mais.* — C'eſt un prélude qui m'annonce quelque affreux déſaſtre (†). De grace, ami, verſe tout ce que tu portes dans mon oreille, le bien & le mal à la fois. . . Il eſt ami de Céſar, il eſt en pleine ſanté, dis-tu, & il eſt libre, dis-tu encore?

LE MESSAGER.

Libre, Madame? Je ne vous ai rien dit de ſemblable. Il eſt lié à Octavie.

CLÉOPATRE *étonnée & furieuſe.*

(*) De quel lien parles-tu?

(†) *C'eſt un Géolier qui va ouvrir la porte à quelque monſtrueux malfaiteur.*

LE MESSAGER.

Du lien conjugal.

CLÉOPATRE.

Mon ſang ſe glace, Charmiane.

LE MESSAGER.

Oui, Madame, il eſt marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

Que la peſte te dévore. (*Elle le maltraite dans ſa fureur.*)

LE MESSAGER.

Madame, calmez-vous.

CLÉOPATRE.

Qu'oſes-tu dire? Loin de moi, monſtre: oui, mes mains enſanglanteront ton viſage. Tu vas être fuſtigé avec des verges de fer; je veux te faire périr lentement dans les plus cruelles douleurs.

LE MESSAGER.

Auguſte Reine, c'eſt moi qui vous apporte ces nouvelles; mais ce n'eſt pas moi qui les ai faites.

CLÉOPATRE.

Retracte-toi, & je te donnerai une Province, &

tu monteras à la fortune la plus brillante. Le coup que tu as reçu, ſera pour expier ta faute de m'avoir miſe en fureur ; mais je t'en dédommagerai par tous les dons qu'il eſt poſſible de deſirer.

LE MESSAGER.

Il eſt marié, Madame.

CLÉOPATRE, *tirant un poignard.*

Scélérat, tu as trop vécu.

LE MESSAGER.

Eh! Madame, vous me forcerez à fuir. Madame, que prétendez-vous? Je ne ſuis coupable d'aucune faute.

CHARMIANE.

Ma chère Maîtreſſe, modérez-vous, & rappellez votre raiſon. Cet homme eſt innocent.

CLÉOPATRE.

Eh! il eſt tant d'innocens qui n'échappent pas à la foudre!.. Que l'Égypte s'enſeveliſſe ſous le Nil, & que toutes les créatures bienfaiſantes ſe transforment en ſerpens! . . . (*Elle ſe calme.*) Rappellez cet eſclave: malgré ma fureur, je ne lui ferai pas de mal. Rappelez-le.

CHARMIANE.

Vous l'avez effrayé : il n'oſe revenir.

CLÉOPATRE.

Je ne le maltraiterai point : ces mains s'aviliſſent en frappant un malheureux ſi au-deſſous de moi, ſans autre ſujet que celui que je me ſuis forgé moi-même. (*Au Meſſager.*) Reviens, approche, mon ami. (*Le Meſſager revient.*) Il n'y a pas de crime ; mais il y a toujours du danger à être porteur de mauvaiſes nouvelles. Emprunte cent voix pour un meſſage gracieux : mais laiſſe toujours les nouvelles fâcheuſes s'annoncer elles-mêmes par des ſignes qui les faſſe deviner.

LE MESSAGER.

J'ai rempli mon devoir.

CLÉOPATRE.

Il eſt marié ? Il ne m'eſt pas poſſible de te haïr plus que je ne te haïrai, ſi tu dis encore *oui*.

LE MESSAGER.

Il eſt marié, Madame.

CLÉOPATRE.

Que les Dieux te confondent : tu oſes donc perſiſter ?

LE MESSAGER.

Dois-je mentir, Madame?

CLÉOPATRE.

Oh! je le voudrois, que tu m'euſſes dit un menſonge; dût la moitié de mon Égypte être ſubmergée & changée en citerne pour les ſerpens écailleux! Fuis, ſors de ma préſence. Euſſes-tu les traits & la beauté de Narciſſe, tu me paroîtrois toujours un monſtre. . . . Il eſt marié? . . .

LE MESSAGER.

Je demande pardon à Votre Majeſté, Madame.

CLÉOPATRE.

Il eſt marié?

LE MESSAGER.

Ne ſoyez point offenſée; je n'avois pas l'intention de vous déplaire. Me punir, pour obéir à vos ordres, ne me paroît pas raiſonnable. Rien n'eſt ſi vrai; il eſt marié à Octavie.

CLÉOPATRE.

O plût au Ciel, que l'influence de ſon crime eût auſſi fait de toi un fourbe. — Tu n'es pas auſſi ſûr que tu le prétens, de ce que tu dis. . . . Fuis loin de

moi. Remporte ton meſſage de Rome, va, puiſſe-t-il cauſer ta ruine.

(*Le Meſſager ſort.*)

CHARMIANE.

De grace, auguſte Reine, modérez-vous.

CLÉOPATRE.

Eh! je déprimois Céſar, pour vanter Antoine! . . ;

CHARMIANE.

C'eſt ce qui vous eſt arrivé bien des fois, Madame.

CLÉOPATRE.

M'en voilà bien punie aujourd'hui. Qu'on m'emmène de ce lieu. Je ſuccombe. Oh! Iras, Charmiane. — N'importe. — Cher Alexas, va retrouver cet homme, dis lui de te rendre compte des traits d'Octavie, de ſon âge, de ſes inclinations; qu'il n'oublie pas de s'informer de la couleur de ſes cheveux. Reviens promptement m'en inſtruire. — Oublions-le pour jamais, qu'il devienne ce qu'il voudra. — Ah! non, — Charmiane. — Quoique ſous une face il m'offre les traits de la Gorgone, ſous une autre il me paroît un Dieu Mars. — Recommande à Alexas de me rapporter, quelle eſt ſa taille. — Aie

pitié de moi, Charmiane; mais ne me replique pas, conduis-moi à ma chambre.

(*Elles ſortent*).

SCÈNE IX.

Le Théâtre repréſente les côtes d'Italie, près de Miſène.

POMPÉE & MENAS *entrent d'un côté au ſon des inſtrumens de guerre; de l'autre;* OCTAVE, ANTOINE, LÉPIDE, ENOBARBUS, MECENE & AGRIPPA *paroiſſent, ſuivis de leurs armées.*

POMPÉE.

J'AI reçu vos ôtages: vous avez les miens, & nous aurons un pourparler avant de combattre.

OCTAVE.

Il convient que nous commencions par conférer enſemble, & c'eſt dans cette vue que nous vous avons envoyé nos propoſitions par écrit. Vous les avez ſans doute examinées. Faites-nous ſavoir à préſent,

ſi vous en êtes ſatisfait, ſi elles enchaîneront votre épée mécontente, & renverront en Sicile une foule de belle jeuneſſe, qui autrement doit périr dans cette plaine.

POMPÉE.

C'eſt à vous trois que je parle, vous les ſeuls Sénateurs de ce vaſte Univers, & les illuſtres agens des décrets des Dieux. — Je ne vois pas pourquoi mon père manqueroit de vengeurs, puiſqu'il laiſſe un fils & des amis; tandis que Jules-Céſar, dont le fantôme effraya le vertueux Brutus à Philippes, vous a vu travailler dans cette plaine à ſa vengeance. Quel motif engagea le pâle Caſſius à ſe mêler dans une conſpiration? Et toi, Romain vénéré de tous les hommes, vertueux Brutus, quel motif te porta avec le reſte des Conjurés armés, fiers amans de la belle liberté, à enſanglanter le Capitole? Ils ne voulurent voir qu'un homme dans un homme, & rien de plus. C'eſt le même motif qui m'a porté à équiper ma flotte, dont le poids fait écumer l'Océan indigné; avec elle je veux châtier l'ingratitude, dont l'injuſte Rome a payé les ſervices de mon illuſtre père.

OCTAVE *à Antoine.*

Choiſiſſez le parti qui vous plaît davantage.

ANTOINE

ANTOINE.

Pompée, tu ne peux nous intimider avec tes vaiſſeaux. Nous verrons à te répondre ſur mer. Mais ſur terre, tu connois la ſupériorité de nos forces.

POMPÉE.

Sur terre, je l'avoue, vous m'avez tout enlevé, juſqu'à la maiſon de mon père. Puiſque l'oiſeau bâtit ſouvent ſon nid pour un autre, reſtez-y auſſi longtems que vous le pourrez.

LÉPIDE.

Voudriez-vous bien nous faire connoître, (car c'eſt-là l'objet de notre préſente entrevue,) ce que vous décidez ſur les offres que nous vous avons envoyées par écrit?

OCTAVE.

Oui, voilà le point —

ANTOINE.

— qu'on ne te prie pas de conſentir. C'eſt à toi de péſer les choſes, & de voir quel parti tu dois embraſſer.

OCTAVE.

Et à quelles ſuites pourroit vous expoſer l'envie de tenter une plus grande fortune.

POMPÉE.

Vous m'offrez la Sicile & la Sardaigne, ſous la condition que je purgerai la mer des Pirates, & que j'enverrai du froment à Rome; & ces offres une fois acceptées, il eſt convenu de nous ſéparer nos épées ſans bréches, & remportant ſur nos épaules nos boucliers entiers & ſans marques de combat?

TOUS TROIS.

Voilà nos offres.

POMPÉE.

Sachez donc que je me ſuis rendu ici devant vous, en homme diſpoſé à les accepter. Mais Marc-Antoine m'inſpire quelque reſſentiment. Quand je devrois perdre le prix du bienfait, en le reprochant, vous devez vous ſouvenir, Antoine, que lorſque Céſar & votre frère étoient en guerre, votre mère ſe réfugia en Sicile, & qu'elle y trouva l'accueil généreux de l'amitié.

ANTOINE.

J'en ſuis inſtruit, Pompée, & je me préparois à vous exprimer toute la reconnoiſſance que je vous dois.

POMPÉE.

Donnez-moi votre main, — Je ne m'attendois pas, Antoine, à vous rencontrer en ces lieux.

ANTOINE.

Les lits d'Orient ſont bien doux! & je vous dois des remercimens: car c'eſt vous qui m'avez fait revenir ici plutôt que je ne comptois: & j'y ai beaucoup gagné.

OCTAVE.

Vous me paroiſſez changé depuis la dernière fois que je vous ai vu.

POMPÉE.

Soit: je ne ſai pas, comment la fortune marque mon âge & mes années ſur mon viſage; mais dans mon ſein, jamais elle n'y pénétrera, jamais elle ne rendra mon cœur eſclave.

LÉPIDE.

Je ſuis bien ſatisfait de vous voir ici.

POMPÉE.

Je m'en flatte, Lépide. — Ainſi nous voilà d'accord. Je deſire que notre traité ſoit mis par écrit, & ſcellé de nous.

OCTAVE.

C'eſt le premier ſoin que nous devons prendre.

POMPÉE.

Il faut nous fêter mutuellement avant de nous ſéparer. Tirons au ſort à qui commencera.

ANTOINE.

Moi, Pompée.

POMPÉE.

Non, Antoine : il faut que le ſort en décide. Mais, ſoit qu'il vous nomme le premier ou le dernier, votre cuiſine (†) égyptienne aura toujours la ſupériorité. J'ai oui dire que Jule-Céſar rapporta des banquets d'Égypte un riche embonpoint & une ſanté fleurie.

ANTOINE *ému.*

Vous avez oui dire bien des choſes.

POMPÉE.

Mon intention, Antoine, eſt innocente.

(†) Antoine étoit un épicurien ſi effréné, qu'il donna un jour la maiſon d'un citoyen à ſon Cuiſinier, parce qu'il lui avoit fait un excellent ſouper.

ANTOINE.

Et vos paroles auſſi.

POMPÉE.

Voilà ce que j'ai oui dire; & auſſi, qu'Appollodore conduiſit. . .

ENOBARBUS.

N'en parlons plus. Le fait eſt vrai.

POMPÉE.

Quoi, s'il vous plaît? Achevez.

ENOBARBUS.

. . . Une certaine Reine à Céſar. . .

POMPÉE *à Enobarbus.*

Ha, je te reconnois à préſent! Comment te portes-tu, brave Soldat?

ENOBARBUS.

Fort bien, & il y a apparence que je continuerai; car, je vois que nous allons avoir quatre feſtins de ſuite.

POMPÉE.

Donne-moi ta main; je ne t'ai jamais haï: & quand je t'ai vu combattre, tu m'as rendu jaloux de ta valeur.

ENOBARBUS.

Moi, Seigneur, je ne vous ai jamais beaucoup aimé : mais j'ai fait votre éloge, & vous méritiez dix fois plus de louanges, que je ne vous en ai donné.

POMPÉE.

Conserve ta franchise ; elle te sied à merveille. — Je vous invite tous à bord de ma galère ; voulez-vous me précéder, Seigneur ?

TOUS.

Montrez-nous le chemin.

POMPÉE.

Allons, venez.

(*Ils sortent : Enobarbus & Menas demeurent.*)

SCÈNE X.

ENOBARBUS, MENAS.

MENAS *à part.*

O Pompée, ton père n'eût jamais fait ce traité! (*à Enobarbus*). Nous nous ſommes connus?

ENOBARBUS.

Sur mer, je crois.

MENAS.

Oui.

ENOBARBUS.

Vous avez fait des proueſſes ſur mer.

MENAS.

Et vous ſur terre.

ENOBARBUS.

Je louerai toujours qui me louera : mais on ne peut nier vos exploits ſur mer.

MENAS.

Ni mes exploits de terre non plus, je penſe?

ENOBARBUS.

Non. Il y en a cependant quelques-uns que vous

pourriez ne pas avouer, pour votre ſureté : car vous avez été un grand brigand ſur mer.

MENAS.

Et vous ſur terre.

ENOBARBUS.

Auſſi je n'avoue pas mes exploits ſur terre. Mais donnez-moi la main, Menas. (*Ils s'embraſſent.*) Nos yeux voient ici deux inſignes brigands qui s'embraſſent.

MENAS.

La phyſionomie des hommes a toujours l'air loyal & ſincère, quoique faſſent leurs mains.

ENOBARBUS.

Il n'en eſt pas de même des femmes. Il n'y a pas de belle, dont le viſage ne ſoit perfide.

MENAS.

Ce n'eſt pas une calomnie : elles volent les cœurs!

ENOBARBUS.

Nous ſommes venus ici pour vous combattre.

MENAS.

Quant à moi, je ſuis fâché que cela finiſſe par une partie de boire. Pompée, en ce jour, ſe joue de ſa fortune, & la fait fuir ſans retour.

ENOBARBUS.

Si vous devinez juſte, il eſt ſûr que ſes regrets ne la rappelleront pas.

MENAS.

Vous l'avez dit. — Nous ne nous attendions pas à trouver Marc-Antoine ici. Dites-moi, je vous prie, eſt-il marié à Cléopâtre ?

ENOBARBUS.

Vous ſavez que la ſœur de Céſar ſe nomme Octavie.

MENAS.

Oui ; elle étoit femme de Caïus-Marcellus.

ENOBARBUS.

Hé bien, aujourd'hui, elle eſt la femme de Marc-Antoine.

MENAS.

Que dites-vous ?

ENOBARBUS.

Rien n'eſt plus vrai.

MENAS.

Les voilà donc, Céſar & lui, liés enſemble pour jamais.

ENOBARBUS.

Si j'étois obligé de deviner le ſort de cette union, je ne prédirois pas ſon éternité.

MENAS.

Je préſume que la politique a eu plus de part que l'amour à cette alliance.

ENOBARBUS.

Je le crois comme vous. Vous verrez, que le nœud qui ſemble aujourd'hui ſerrer leur amitié pour jamais, l'étranglera. Octavie eſt chaſte, d'un caractère froid & tranquille.

MENAS.

Et quel eſt l'homme qui ne ſouhaiteroit pas avoir une épouſe de ce caractère?

ENOBARBUS.

Celui, qui lui-même n'a rien de ces qualités; & cet homme, c'eſt Marc-Antoine. Il retournera à ſa belle Égyptienne. Alors les ſoupirs d'Octavie enflammeront la colère de Céſar, & comme je viens de le dire, ce qui paroît faire la force de leur amitié, ſera préciſément la cauſe de leur rupture. Antoine laiſſera toujours ſon cœur où il l'a placé; il n'a épouſé ici que les circonſtances.

MENAS.

Cela pourroit bien être. Allons, ami, voulez-vous venir à bord? J'ai un flacon à vuider à votre ſanté.

ENOBARBUS.

Je l'accepterai. Nous nous ſommes formés en Égypte, & nous ſavons boire.

MENAS.

Allons, venez.... (*Ils ſortent.*)

SCÈNE XI.

La Scène eſt à bord de la galère de Pompée: on entend une ſimphonie. Des Eſclaves paroiſſent portant les plats d'un feſtin.

PREMIER ESCLAVE.

Ils ſe placeront ici. J'en ai déjà vu plus d'un mal aſſuré ſur ſes (†) pieds. Le moindre coup de vent les renverſeroit par terre.

(†) *Sur les plantes.* Jeu de mots ſur *plants*, qui ſignifie une *plante* & la *plante des pieds.*

SECOND ESCLAVE.

Lépide eſt haut en couleur.

PREMIER ESCLAVE.

Ils l'ont fait boire (†) à leur décharge.

SECOND ESCLAVE.

Lorſque chacun d'eux ſe dit ſes vérités, il leur crie, *allons*, *laiſſez cela;* & il les reconcilie, & il boit d'autant.

PREMIER ESCLAVE.

Mais s'il met la paix entr'eux, il élève une guerre violente entre lui & ſa tempérance.

SECOND ESCLAVE.

Et voilà ce que c'eſt, de ne mêler que ſon nom dans la ſociété d'hommes ſupérieurs... J'aimerois autant avoir dans mes mains un foible & inutile roſeau, qu'une lance ſi péſante, que je ne la pourrois ſoulever.

(†) *Ils lui ont fait boire la boiſſon d'aumône. Alms-drink.* Terme uſité parmi les bons buveurs, pour ſignifier la portion du verre que boit un convive, pour ſoulager ſon compagnon. Alluſion ſatyrique à Céſar & Antoine, qui n'ont aſſocié Lépide au Triumvirat, que pour ſe décharger ſur lui de l'odieux de leur gouvernement.

PREMIER ESCLAVE.

Être élevé dans une ſphère pour y paroître ſans action ni mouvement, c'eſt embarraſſer au lieu de ſervir. Les grandes dignités, ſont comme la cavité où doivent être les yeux : dès que les yeux n'y ſont plus, tout le viſage n'eſt qu'un objet difforme.

SCÈNE XII.

Au ſon des trompettes arrivent OCTAVE, ANTOINE, POMPÉE, LÉPIDE, AGRIPPA, MECENE, ENOBARBUS, MENAS *& autres Capitaines.*

ANTOINE *continuant de parler.*

Oui, voilà comme ils ſont en Égypte : ils meſurent (†) la crue du Nil par certains degrés marqués ſur les pyramides : ils connoiſſent par la hauteur plus

(†) Les Juifs & les Arabes attribuent à Joſeph, l'invention du nilomêtre. Le Nil ne s'élève jamais moins de 12 coudées, & jamais plus de 20. *In duodecim cubiter famem ſentit, in 13 etiamnum eſurit ; 14 cubitis hilaritatem ; 15 ſecuritatem ; 16 delicias.* Plin. le Nat.

ou moins grande des eaux, s'ils auront une récolte abondante, ou s'ils ſont menacés d'une diſette. A meſure que le Nil ſe retire, le laboureur ſéme ſon grain ſur le limon & les joncs, & bientôt les champs ſont couverts d'épis.

LÉPIDE.

Vous avez-là de prodigieux ſerpens!

ANTOINE.

Oui, Lépide.

LÉPIDE.

Vos ſerpens d'Égypte ſe nourriſſent du limon par l'opération de votre ſoleil: il en eſt de même de vos crocodiles?

ANTOINE.

Oui, tout comme vous le dites.

POMPÉE.

Aſſéyons-nous, & qu'on apporte du vin (*ils recommencent à boire*) une ſanté à Lépide.

LÉPIDE.

Je ne me ſens pas bien; mais jamais je ne renoncerai.

ENOBARBUS *à part.*

Non, tu ne ſeras bien, qu'après avoir dormi.

LÉPIDE.

Oui, j'ai oui dire, que les pyramides de Ptolémée étoient bien étonnantes: en vérité, je l'ai oui dire.

MENAS, *qui eſt derrière Pompée, s'approche.*

Pompée, un mot.

POMPÉE.

Parle-moi à l'oreille: que veux-tu?

MÉNAS.

Levez-vous, mon Général, je vous en conjure, & daignez m'entendre; je ne veux vous dire qu'un mot.

POMPÉE *à baſſe voix.*

Laiſſe-moi; eſt-ce là le moment?... — Cette coupe pour Lépide.

LÉPIDE.

Quel animal eſt-ce que votre crocodile?

ANTOINE *d'un ton railleur.*

Il a la forme d'un crocodile: il eſt large de toute ſa largeur, & haut de toute ſa hauteur. Il ſe meut avec ſes propres organes: il vit de ce qui le nourrit, & quand ſes élémens ſe décompoſent, il jouit du privilége de la métempſycoſe, & paſſe dans un autre corps.

LÉPIDE.

De quelle couleur eſt-il ?

ANTOINE.

De ſa couleur naturelle.

LÉPIDE.

C'eſt un étrange ſerpent !

ANTOINE.

Oh oui : & les pleurs qu'il verſe, ſont humides.

OCTAVE *bas à Antoine.*

Sera-t-il ſatisfait de cette deſcription ?

ANTOINE.

Sans doute, moyennant la raſade que Pompée lui préſente ; autrement, c'eſt un Épicure inſatiable.

POMPÉE *à Ménas qui l'importune.*

Allons, importun, laiſſe-moi. Tu viens me parler de cela ? Va-t-en : obéis. — Où eſt la coupe que j'ai demandée ?

MENAS.

Si, au nom de mes ſervices, vous daignez m'entendre, levez-vous de votre ſiége.

POMPÉE

POMPÉE, *avec impatience, ſe lève enfin & s'écarte avec lui.*

Je crois que tu es fou: le ſujet?

MENAS.

Pompée, j'ai toujours attaché mes deſtins à ta fortune.

POMPÉE.

Tu m'as ſervi avec une grande fidélité. As-tu autre choſe à me dire? (*en s'éloignant.*) Allons, livrez-vous à la joie, Seigneurs.

ANTOINE.

Je crois, Lépide, que nous ſommes ici ſur des ſables mouvans, qui ſe dérobent ſous nos pieds; car je te vois t'abîmer.

MENAS *à Pompée.*

Veux-tu être le ſeul Empereur de l'Univers?

POMPÉE.

Que veux-tu dire?

MENAS.

Encore une fois, veux-tu être le ſeul maître de l'Univers entier?

POMPÉE.

Quel eſt ton moyen?

MENAS.

Consens-y seulement, & tout foible que tu puisses me croire, je suis un homme qui te fera don de l'Univers.

POMPÉE.

Ami, tu as bien bu, je pense?

MENAS.

Non, Pompée. Je me suis abstenu de boire. — Tu es de ce moment, si tu oses l'être, le Jupiter de la terre: tout ce que l'Océan embrasse, tout ce que la voûte du Ciel enferme, est à toi, si tu veux le saisir.

POMPÉE.

Montre moi par quel moyen?

MENAS.

Ces trois co-héritiers du monde, ces trois compétiteurs rivaux sont dans ton vaisseau: laisse moi couper le cable, & quand nous serons en mer, abandonne-moi leurs têtes, & tout est à toi.

POMPÉE.

Il falloit le faire, & non pas me le dire. Ce seroit en moi une lâcheté odieuse; de ta part, c'étoit service. Tu dois savoir, que ce n'est pas mon intérêt

qui conduit mon honneur : c'eſt mon honneur qui gouverne mon intérêt. Repens-toi, de ce que ta langue ait oſé déclarer d'avance ton projet. Si tu l'avois exécuté à mon inſçu : j'aurois approuvé l'action ; mais à préſent je ſuis forcé de la condamner : renonce à cette idée, malheureux, & va boire.

(*Pompée le quitte & rejoint les convives.*)

MENAS.

Hé bien, moi, je ne veux plus ſuivre ta fortune ſur ſon déclin. Quiconque la cherche & ne la ſaiſit pas, lorſqu'une fois elle vient s'offrir à lui, ne la retrouvera jamais.

POMPÉE.

A la ſanté de Lépide, cette raſade.

ANTOINE.

Qu'on le porte ſur le rivage ; j'y ferai raiſon pour lui, Pompée.

ENOBARBUS *tenant une coupe.*

A toi, Menas

MENAS.

Je l'accepte de bon cœur.

POMPÉE *à l'Eſclave.*

Remplis, juſqu'à noyer les bords.

ENOBARBUS *montrant Lépide enivré.*

Voilà un vaillant collègue.

MENAS.

Pourquoi?

ENOBARBUS.

Il porte le tiers du poids de l'Univers : quel homme ! Ne vois-tu pas?

MENAS.

En ce cas, voilà le tiers de l'Univers enivré : je voudrois qu'il le fût tout entier ; il pourroit tourner & rouler alors.

ENOBARBUS.

Allons, bois, & augmente le branle.

MENAS.

Allons.

POMPÉE *à Antoine.*

Ce n'eſt pas encore là une fête d'Alexandrie,

ANTOINE.

Elle en approche bien. — Eſclaves, ſondez les vaſes. — Cette coupe, à la ſanté d'Octave.

OCTAVE.

Je voudrois bien refuſer. C'eſt un terrible travail

pour moi, quand je lave mon cerveau ; qui n'en devient que plus trouble.

ANTOINE.

Allons (†), prêtez-vous à la circonſtance.

OCTAVE.

Allons, ſoit, buvez-la, je vous répondrai : mais j'aimerois mieux jeûner de tout pendant quatre jours, que de tant boire en un ſeul.

ENOBARBUS.

Hé bien, mon brave Empereur, danſerons-nous à préſent les Bachanales Égyptiennes, & célébrerons-nous notre orgie ?

POMPÉE.

Volontiers, brave Soldat.

ANTOINE.

Allons, entrelaçons nos mains, juſqu'à ce que le vin victorieux ſubjugue tous nos ſens, & nous endorme dans le doux & voluptueux oubli du Léthé.

ENOBARBUS.

Prenons-nous tous par la main. Faites réſonner à nos oreilles les plus bruyans accens de la muſique. Moi,

(†) *Be child of the time.* Soyez l'enfant du tems.

je vais vous placer : ce jeune homme va chanter, & chacun pouſſera ſa voix de tout l'effort de ſes flancs & de ſes poumons.

AIR.

Viens, Monarque du vin :
Joufflu Bacchus à l'œil enflammé :
Noyons nos chagrins dans tes coupes,
Couronnons nos cheveux de tes grappes.

Verſe nous, juſqu'à ce que le monde tourne autour de nous.
Verſe, juſqu'à ce que le monde tourne autour de nous.

OCTAVE.

Seigneurs, que voulez-vous de plus? Nuit paiſible, Pompée. Digne frère, allons, cédez à mes inſtances. Nos affaires ſérieuſes s'indignent de notre légèreté. Chers Seigneurs, ſéparons-nous. Vous voyez comme nos joues ſont enflammées. Le vin a triomphé du robuſte Enobarbus : & ma langue entrecoupe & bégaie mes paroles. Cette exceſſive débauche nous a tous défigurés & contrefaits. Qu'eſt-il beſoin de plus de paroles. Nuit paiſible. Cher Antoine, ta main.

POMPÉE.

Je ſuis curieux de vous voir ſur le rivage.

ANTOINE.

Vous nous y verrez. — Seigneur, votre main.

POMPÉE.

Oh! Antoine; tu (†) poſsèdes la maiſon de mon père! — Mais, n'importe: nous ſommes amis. Deſcends dans la chaloupe.

ENOBARBUS *à Menas.*

Prends garde de tomber.

MENAS.

Moi, je ne deſcendrai point ſur le rivage. — Non: je vais droit à ma *cabine.* — Que veulent dire ces inſtrumens? Des trompettes, des fluttes, ha!... Neptune, prête l'oreille: nous diſons ici un ſolemnel adieu à ces fiers rivaux.... Allons, ſonnez... Et allez aux enfers.

(*On entend les trompettes, tandis qu'Antoine, Lépide & Octave s'embarquent.*)

(†) Le ſouvenir de ſon reſſentiment contre Antoine, lui revient dans le vin. *Cum Pompeio quoque circa Miſenum pax inita: quî haud abſurdè, cum in navi Cæſarem & Antonium cænâ exciperet, dixit,* in carinis ſuis *ſe cænam dare, referens hoc dictum ad loci nomen, in quo paterna domus ab Antonio poſſidebatur.* Vell. Pater.

ENOBARBUS.

Ho ! allons, allons, voici mon caſque.

MENAS.

Hola, — mon noble Capitaine, venez.

(*Ils ſortent.*)

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente un camp dans une contrée de la Syrie.

VENTIDIUS *arrive en triomphe. On porte devant lui le corps de Pacorus, fils d'Orodes, Roi des Parthes.*

VENTIDIUS, SILIUS.

VENTIDIUS.

Enfin, Parthes, redoutables par vos dards, vous voilà frappés ; & c'eſt moi que la fortune a voulu choiſir pour le vengeur de Craſſus. — Qu'on porte devant l'armée le corps du jeune Prince. Ton fils, Orodes, eſt la victime qui appaiſe les mânes de Marcus-Craſſus !

SILIUS.

Noble Ventidius, tandis que ton épée fume encore du ſang des Parthes, pourſuis leurs troupes fugiti-

ves: pénètre dans la Médie, la Méſopotamie, dans tous les aſyles où fuient leurs pelotons en déroute. Alors ton Général te fera monter ſur le char de triomphe; il poſera ſur ta tête les guirlandes de la victoire.

VENTIDIUS.

Oh, Silius, Silius, j'en ai fait aſſez. Souviens-toi bien qu'un ſubalterne quelquefois peut faire une action trop éclatante (†). Retiens, Silius, qu'il vaut mieux laiſſer de la gloire à moiſſonner, que de s'expoſer par ſes ſuccès au danger d'une renommée trop brillante, lorſque le chef ſous lequel nous ſervons eſt abſent. Céſar & Antoine doivent plus de gloire aux ſervices de leurs Officiers, qu'ils n'en ont acquis par eux-mêmes. — Rappelle-toi Soſſius: ce guerrier qui, dans la Syrie, occupoit un poſte ſemblable au mien, ce brave lieutenant d'Antoine, pour avoir accumulé trop de victoires, & étonné par la rapidité de ſes conquêtes, perdit la faveur d'Antoine. Quiconque fait dans la guerre plus que ſon Général ne peut faire lui-même, s'élève au-deſſus de lui, &

(†) Silius répond en vieux guerrier qui a vécu à la cour auſſi bien que dans les camps.

devient plus grand que ſon chef; & l'ambition, cette jalouſe vertu des guerriers, leur fait préférer une défaite à une victoire qui ternit leur renommée. Je pourrois pouſſer plus loin mes conquêtes, & mériter davantage d'Antoine; mais tant d'exploits l'offenſeroient; il ne me pardonneroit pas le crime de l'avoir trop bien ſervi.

SILIUS.

Ventidius, tu poſſèdes des qualités, ſans leſquelles il n'y a preſque point de différence entre un guerrier & ſon aveugle épée. Sans doute, tu annonceras toi-même ton ſuccès à Antoine.

VENTIDIUS.

Oui, je vais lui mander en termes humbles & modeſtes, tout ce que nous avons exécuté en ſon nom, *au nom du Général*, mot magique & ſacré dans la guerre. Je lui dirai comment, avec ſes étendards & ſes troupes bien payées, nous avons chaſſé de la plaine, & mis en fuite la cavalerie Parthe, juſqu'alors invaincue.

SILIUS.

Où eſt-il maintenant?

VENTIDIUS.

Il doit ſe rendre à Athènes. C'eſt-là que nous allons

nous hâter de le rejoindre, autant que le permettront le bagage & les dépouilles que nous traînons après nous. Allons, marchons... Que l'armée défile.

(*Toute ſon armée paſſe dans le fond du Théâtre.*)

SCÈNE II.

La Scène eſt à Rome.

AGRIPPA *arrive d'un côté :* ENOBARBUS *de l'autre.*

AGRIPPA.

Quoi ! nos trois frères ſe ſont-ils déjà ſéparés ?

ENOBARBUS.

Oui : ils ont terminé avec Pompée, qui vient de partir ; & actuellement, ils ſont tous les trois au Conſeil à ſceller le traité. Octavie pleure & regrette Rome. Octave eſt triſte ; & Lépide, depuis le feſtin de Pompée, à ce que dit Menas, porte ſur ſon tein la couleur du chagrin.

AGRIPPA.

C'eſt un digne homme que Lépide !

ENOBARBUS.

Un excellent homme : à quel point il aime Octave !

AGRIPPA.

Oui, & avec quelle tendreſſe il chérit Antoine !

ENOBARBUS.

Octave ? C'eſt pour lui un Jupiter parmi les hommes.

AGRIPPA.

Et Antoine ſera donc à ſes yeux le Dieu de ce Jupiter ?

ENOBARBUS *contrefaiſant Lépide.*

Vous parlez d'Octave ? Il n'a point ſon égal.

AGRIPPA.

Et votre Antoine eſt un phénix.

ENOBARBUS *continuant.*

Voulez-vous vanter Octave ? dites : *Octave ;* — & reſtez-en là.

AGRIPPA.

Il leur a prodigué à tous deux d'excellentes louanges.

ENOBARBUS.

Mais c'eſt Octave qu'il aime le mieux : — & il n'aime pas moins Antoine. Oh ! le cœur, la langue, rien ne peut ſentir, rien ne peut exprimer à quel

degré il aime Antoine. Mais pour Céſar; à genoux, à genoux, & adorez le Dieu.

AGRIPPA.

Il les aime tous deux.

ENOBARBUS.

Ils ſont le flambeau radieux, & lui l'inſecte de nuit, qui ſans ceſſe voltige & bourdonne autour. Oui. — Mais, voilà le ſignal; à cheval. — Adieu, noble Agrippa. (*On entend les trompettes.*)

AGRIPPA.

Bonne fortune, brave ſoldat; adieu.

SCÈNE III.

ANTOINE, OCTAVE, LÉPIDE, OCTAVIE.

ANTOINE.

SEIGNEUR, n'allez pas plus loin.

OCTAVE.

Vous m'enlevez la plus chère portion de moi-même. Songez à me bien traiter dans ſa perſonne. — Ma ſœur, ſoyez une épouſe telle que ma penſée vous

peint à mes yeux, & que votre conduite juſtifie tout ce que je garantirois de vous. — Noble Antoine, que ce tréſor de vertu, que je place entre vous & moi, comme le ciment durable & ſolide de notre amitié, ne devienne jamais l'inſtrument ennemi qui mine & détruiſe notre union. Car il auroit mieux valu nous aimer ſans ce nouveau lien, ſi nous ne travaillons pas tous deux à l'entretenir avec ſoin.

ANTOINE.

Ne m'offenſez point par votre défiance.

OCTAVE.

Je ne dis plus rien.

ANTOINE.

Malgré la délicateſſe de votre ſenſibilité en ce point, je ne donnerai jamais le moindre ſujet aux craintes qui paroiſſent vous alarmer. Que les Dieux vous ſecondent & faſſent obéïr le cœur des Romains à vos deſſeins; nous allons nous ſéparer ici.

OCTAVE.

Adieu ma ſœur: ſoyez heureuſe. Que tous les élémens vous ſoient propices & entretiennent toujours la ſanté & la joie dans votre ame! Adieu.

OCTAVIE.

O mon noble & tendre frère! (*Elle pleure.*)

ANTOINE.

Le ſourire ſe mêle à ſes pleurs. C'eſt un printems d'amour, & ſes larmes ſont la douce roſée qui le fait naître & fleurir. — Conſolez-vous, Octavie.

OCTAVIE *à ſon frère.*

Seigneur, je vous recommande la maiſon de mon époux, &. . . .

OCTAVE.

Quoi, ma ſœur?

OCTAVIE.

Je vais vous le dire à l'oreille.

ANTOINE, *conſidérant les tendres adieux d'Octavie à ſon frère.*

Sa langue ſe refuſe aux mouvemens de ſon cœur, & ſon cœur ne peut trouver de voix pour exprimer ſes tranſports : ſon ame flotte ſuſpendue entre deux tendres penchans ; ainſi le tendre duvet du cigne s'enfle & ſe ſoutient au-deſſus des ondes, ſans incliner ni d'un côté ni de l'autre.

ENOBARBUS.

ENOBARBUS.

Octave pleurera-t-il ?

AGRIPPA.

Un ſombre nuage obſcurcit ſon front.

ENOBARBUS.

Fût-il mon cheval de bataille (†), je l'en eſtimerois moins : à plus forte raiſon, étant un homme.

AGRIPPA.

Pourquoi, Enobarbus ? Antoine rugit de douleur, lorſqu'il vit Jule-Céſar mort (§), & à Philippes, il pleura ſur le corps de Brutus.

ENOBARBUS.

Il faut que cette année-là, il eût une ſurabondance d'humeurs dans le cerveau : il pleuroit l'homme qu'il auroit de bon cœur détruit lui-même. Crois à ſes larmes, quand tu m'auras vu pleurer auſſi.

(†) Lorſqu'un cheval a les yeux troubles & pleins de larmes, on conjecture qu'il deviendra bientôt aveugle.

(§) Pompée cherchant un aſyle chez Ptolemée, fut maſſacré par Achillas & Septimus. Ils envoyèrent ſa tête à Céſar, qui verſa quelques larmes à cette vue.

OCTAVE.

Non, tendre Octavie. Vous recevrez toujours des nouvelles de votre frere; jamais le tems ni l'abſence ne vous feront oublier de moi.

ANTOINE.

Allons, venez Octavie. (*à Octave.*) Je diſputerai avec vous de tendreſſe pour elle (*il embraſſe Octave.*) Je vous embraſſe ici, & je vous quitte en vous recommandant aux Dieux.

OCTAVE.

Adieu, ſoyez heureux.

LÉPIDE.

Que tous les aſtres du firmament illuminent votre route.

OCTAVE *embraſſe ſa ſœur.*

Adieu, adieu, ma ſœur.

ANTOINE.

Adieu.

(*Ils partent au ſon des trompettes.*)

SCÈNE IV.

La Scène eſt à Alexandrie.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, LE MESSAGER.

CLÉOPATRE.

Où eſt ce Meſſager?

ALEXAS.

Il tremble de reparoître devant vous.

CLÉOPATRE.

Qu'il vienne, qu'il vienne... (*Le Meſſager paroît.*) Approche, mon ami.

LE MESSAGER, *d'un air craintif.*

Grande Reine, Hérode, le Monarque de Judée n'oſe lever les yeux ſur votre Majeſté, que lorſque votre front eſt ſerein. . . .

CLÉOPATRE.

Je veux un jour avoir la tête de cet Hérode; mais quoi, depuis qu'Antoine eſt parti, qui pourrois-je charger de me l'apporter? — Approche-toi.

LE MESSAGER.

Auguſte Reine.

CLÉOPATRE.

As-tu vu Octavie?

LE MESSAGER.

Oui, redoutable Reine.

CLÉOPATRE.

En quel lieu?

LE MESSAGER.

A Rome, Madame: je l'ai enviſagée en face, & conſidérée à loiſir, lorſqu'elle marchoit entre Octave & Antoine.

CLÉOPATRE.

Eſt-elle auſſi grande que moi?

LE MESSAGER.

Non, Madame.

CLÉOPATRE.

L'as-tu entendu parler? A-t-elle la voix claire ou rauque?

LE MESSAGER.

Oui, Madame, je l'ai entendu parler; le ſon de ſa voix eſt ſourd.

CLÉOPATRE.

Ce ſon de voix n'eſt pas ſi gracieux. Oh ! Il ne peut l'aimer longtems.

CHARMIANE.

L'aimer ? Oh par Iſis, cela eſt impoſſible.

CLÉOPATRE.

Je le crois comme toi, Charmiane. Une langue épaiſſe & une taille de nain. — Quelle nobleſſe a-t-elle dans ſa démarche ? Rappelle-toi : as-tu remarqué de la majeſté dans ſon port ?

LE MESSAGER.

Elle ſe meut ſans graces : ſoit qu'elle marche ou qu'elle ſe repoſe, c'eſt la même choſe ; nulle dignité ; elle offre un beau corps, mais ſans ame & ſans vie ; une ſtatue inanimée, plutôt qu'une créature qui reſpire.

CLÉOPATRE.

En es-tu bien ſûr ?

LE MESSAGER.

Oui, ou je ne m'y connois pas.

CHARMIANE.

Il n'y a pas trois hommes en Égypte plus en état que lui d'en juger.

CLÉOPATRE.

Il eſt plein d'intelligence, je le ſens bien. — Je ne vois encore en elle rien de bien redoutable. — Cet homme a du jugement.

CHARMIANE.

Un jugement exquis.

CLÉOPATRE.

Ta conjecture ſur ſon âge, je te prie?

LE MESSAGER.

Madame, elle étoit veuve.

CLÉOPATRE *ſouriant.*

Veuve? Tu l'entens Charmiane.

LE MESSAGER.

Et je penſe, qu'elle a bien trente ans.

CLÉOPATRE.

As-tu ſes traits dans ta mémoire? A-t-elle le (†) viſage long ou rond?

(†) *Jacques Mévil* rapporte que la Reine Elizabeth lui fit les mêmes queſtions ſur la perſonne de ſa rivale la Reine d'Écoſſe. Cette reſſemblance n'eſt pas accidentelle. *Voyez la Note de la fin.*

LE MESSAGER.

Rond à l'excès.

CLÉOPATRE.

Des femmes qui ont ce viſage, la plupart n'ont aucun eſprit. — Et ſes cheveux, quelle eſt leur couleur?

LE MESSAGER.

Bruns, Madame; & ſon front eſt auſſi bas qu'il eſt poſſible de l'avoir.

CLÉOPATRE.

Tiens, prends cet or. Il ne faut pas t'offenſer de mes premières vivacités. Je veux t'employer; je te trouve très-propre aux affaires; va te préparer à partir: mes lettres ſont toutes prêtes.

CHARMIANE.

Un homme de ſens!

CLÉOPATRE.

Oui, en vérité; je me repens bien de l'avoir ainſi maltraité. — Hé bien, il me ſemble d'après ce qu'il en dit, que cette créature n'eſt pas fort à craindre.

CHARMIANE.

Pas du tout, Madame.

CLÉOPATRE.

Cet homme a vu quelques femmes d'une taille & d'un port majeſtueux, & il ſauroit diſtinguer...

CHARMIANE.

S'il en a vu? Bonne Iſis! Lui qui a été ſi long-tems à votre ſervice?

CLÉOPATRE.

J'aurois encore une queſtion à lui faire, chère Charmiane: mais ce n'eſt pas à préſent: tu me le ramèneras, lorſque je ferai ma lettre. Je crois que tout ira bien.

CHARMIANE.

J'en réponds, Madame.

SCÈNE V.

La Scène eſt à Athènes.

ANTOINE, OCTAVIE.

ANTOINE.

NON, non, Octavie, ce n'eſt pas ſeulement ce tort: je l'excuſerois, & mille autres de ce genre. Mais il a rallumé la guerre contre Pompée: il a fait ſon teſtament, & l'a rendu public. Il a parlé de moi avec dédain; & lors même qu'il ne pouvoit s'empêcher de me rendre un rémoignage honorable, il le faiſoir avec une froideur & un dégoût marqués: il eſt fort avare pour moi, il ne m'accorde qu'à regret un foible mérite. Toutes les fois qu'on a ouvert ſur mon compre une opinion favorable, il a fait la ſourde oreille, ou ne s'eſt expliqué qu'à demi-voix, entre ſes dents.

OCTAVIE.

Ah! mon cher époux, gardez-vous de tout croire; ou ſi vous croyez tout, ne vous offenſez pas de tout. S'il faut que cette rupture arrive, jamais il n'y eut de femme plus malheureuſe que moi, qui, dans ma poſition, ſuis obligée de faire des vœux pour

les deux partis. Les Dieux ſe moqueront déſormais de mes prières, lorſque je leur dirai, *ah! protégez mon époux*, & que démentant auſſitôt ce vœu, je leur crierai de la même voix, *ah! ſauvez mon frere.* La victoire pour mon époux, la victoire pour mon frère! Mes vœux ſe contrediront. Point de milieu, pour moi, entre ces deux affreuſes extrêmités.

ANTOINE.

Senſible Octavie, ſuivez votre inclination, & voyez celui dont vous préférez le ſalut. Mais moi, ſi je perds mon honneur, je perds tout. Il vaudroit mieux que je ne fuſſe pas à vous, que d'être un époux ſans honneur. Au reſte, je conſens à ce que vous m'avez demandé: vous pouvez être médiatrice entre nous deux. Pendant ce tems, je vais faire des préparatifs de guerre, capables de contenir votre frère. Faites toute la diligence qui vous paroîtra convenable: vous le voyez, je me rends à vos déſirs.

OCTAVIE.

J'en rends grace à mon époux: que le tout puiſſant Jupiter faſſe de moi, de moi, foible inſtrument, votre heureuſe reconciliatrice! La guerre entre vous deux; c'eſt comme ſi le globe s'entr'ouvroit, & qu'il fallût combler le gouffre avec des monceaux d'hommes morts.

ANTOINE.

Dès que vous reconnoîtrez le premier auteur de ces maux, tournez de ce côté votre haine. Car ſûrement nos fautes ne peuvent jamais être ſi égales en tout, que votre amour reſte toujours en ſuſpens, & ne puiſſe ſe déterminer pour l'un, en ſe retirant de l'autre. Diſpoſez tout pour votre départ : nommez ceux qui doivent vous accompagner, & n'épargnez point mes tréſors, pour vous ſatisfaire.

(*Ils ſe ſéparent.*)

SCÈNE VI.

ENOBARBUS, EROS.

ENOBARBUS.

Hé bien, ami Éros?

EROS.

Il y a d'étranges nouvelles : écoute, ami.

ENOBARBUS.

Quoi, donc?

EROS.

Octave & Lépide ont fait la guerre à Pompée.

ENOBARBUS.

C'eſt une vieille nouvelle: quelle en a été l'iſſue?

EROS.

Céſar, après avoir profité des ſervices de Lépide, lui a refuſé enſuite l'égalité du rang, n'a pas vouſu qu'il partageât la gloire du combat; & non content de cet affront, il l'accuſe d'avoir entretenu auparavant une correſpondance par lettres avec Pompée. Et ſans autre forme que ſa propre accuſation, il a fait arrêter Lépide. Ainſi, voilà le pauvre Triumvir déshérité du monde, juſqu'à ce que la mort élargiſſe ſa priſon.

ENOBARBUS.

Ainſi, ô Univers, de trois loups dévorans, tu n'en as plus que deux; jette au milieu d'eux tous les biens que tu poſsèdes, & il ſe dévoreront encore l'un l'autre. — Où eſt Antoine?

EROS.

Il ſe promène dans les jardins, & ſon pied foule avec colère ce qu'il rencontre devant lui: de tems en tems, il s'écrie: ô *imbécile Lépide!* Et il menace la tête de l'Officier, qui a aſſaſſiné Pompée.

ENOBARBUS.

Notre belle flotte eſt équipée.

EROS.

Elle eſt deſtinée pour l'Italie contre Céſar : d'autres nouvelles, Domitius... Mais Antoine t'attend. J'aurois dû t'en avertir d'abord, & remettre mes nouvelles à un autre moment.

ENOBARBUS.

Ce ſera quelque bagatelle. Mais n'importe. Conduis-moi vers lui.

EROS.

Allons, ſuis-moi.

SCÈNE VII.

La Scène eſt à Rome.

OCTAVE, AGRIPPA, MECENE.

OCTAVE.

Au mépris de Rome, voilà ce qu'Antoine a fait dans Alexandrie. Il a fait plus encore, écoute. Dans

la place publique ſur une tribune d'argent, Cléopâtre & lui, aſſis ſur des trones d'or, ſe ſont montrés à tous les regards. A leurs pieds étoit aſſis le jeune Céſarion; un enfant qu'ils appellent le fils de mon pere: & de ſuite, après lui rangée, toute la race illégitime, iſſue depuis de leurs débauches. Lui, il a fait don de l'Égypte à ſa Cléopâtre, il l'a proclamée Reine abſolue de la baſſe Syrie, de l'île de Chypre & de la Lybie.

MECENE.

Quoi, aux yeux du public?

OCTAVE.

Au milieu même de la grande place, où le peuple fait tous ſes exercices. C'eſt-là qu'il a proclamé ſes enfans Rois des Rois; la vaſte Médie, le pays des Parthes & l'Arménie, il les a donnés à Alexandre; à Ptolemée, il lui a aſſigné la Syrie, la Cilicie & la Phénicie. Elle, ce jour-là, parut en public, vêtue & parée comme la Déeſſe Iſis; & ſouvent auparavant, elle avoit, dit-on, donné ſes audiences ſous ce faſtueux appareil.

MECENE.

Il faut que Rome ſoit inſtruite de ces excès

AGRIPPA.

Rome, déjà laſſée de ſon inſolence, lui retirera la bonne opinion qu'elle avoit conçue de lui.

OCTAVE.

Le peuple en eſt inſtruit, & cependant il vient d'admettre les plaintes d'Antoine !

AGRIPPA.

Qui donc accuſe-t-il ?

OCTAVE.

Céſar. Il ſe plaint de ce qu'ayant dépouillé Pompée de la Sicile, je l'ai fruſtré de ſa part dans cette conquête ; il s'autoriſe de ce qu'il m'avoit prêté quelques vaiſſeaux délabrés. Enfin il ſe montre indigné de la dépoſition de Lépide, & de ce que j'arrête ici tous ſes revenus.

AGRIPPA.

Seigneur, il faut lui répondre.

OCTAVE.

Je l'ai déjà fait, & ſon Meſſager eſt reparti. Je lui mande que Lépide étoit devenu cruel, qu'il abuſoit de ſon autorité, & qu'il a mérité d'être dépoſé. Quant à mes conquêtes, je lui en accorde une portion ; mais en retour, je lui demande ma

part dans l'Arménie & les autres Royaumes qu'il a conquis.

MECENE.

Jamais il ne vous la cédera.

OCTAVE.

Alors je ne dois pas lui céder, moi, celle qu'il demande.

(*Ils sortent.*)

SCÈNE VIII.

Les mêmes : OCTAVIE *& sa suite.*

OCTAVIE.

Salut, mon frère & l'arbitre de mon sort : salut, généreux César.

OCTAVE.

Qui ? Moi ? Devois-je m'attendre à nommer ma sœur femme répudiée ?

OCTAVIE.

Vous ne m'avez point donné ce nom, & vous n'en avez pas sujet.

OCTAVE.

OCTAVE.

Pourquoi donc venez-vous ainſi me ſurprendre par ce retour imprévu ? Vous ne revenez point dans l'état qui convient à la ſœur de Céſar : l'épouſe d'Antoine devoit être précédée d'une armée, ſon retour devoit être annoncé par les henniſſemens des chevaux, long-tems avant qu'elle parût ; les arbres plantés le long de la route, auroient dû être chargés de peuple, impatient & fatigué d'attendre votre paſſage deſiré ; il falloit que la pouſſière élevée ſous les pas de votre nombreux cortège, montât comme un nuage vers la voûte des cieux. Mais vous rentrez dans Rome comme une ſimple Plébéïenne, & vous avez prévenu les honneurs que vous eût rendu par-tout ma tendreſſe. A force de négliger les marques de l'amitié, on en perd le ſentiment. Nous euſſions volé à votre rencontre ſur mer & ſur terre, & vous euſſiez vu notre joie faire croître à chaque pas l'éclat de votre marche.

OCTAVIE.

Mon généreux frère, rien ne me forçoit à ce retour obſcur & modeſte : je n'ai fait que ſuivre mon libre penchant. Seigneur, Marc-Antoine, ayant appris que vous vous prépariez à la guerre, a affligé mon oreille de cette fâcheuſe nouvelle ; & moi auſſitôt

je l'ai prié de m'accorder la liberté de revenir vers vous.

OCTAVE.

Et je crois qu'il vous l'a accordée ſans peine : vous étiez un obſtacle incommode à ſes débauches.

OCTAVIE.

N'en jugez pas ainſi, Seigneur.

OCTAVE.

J'ai les yeux ſur lui, & les vents m'apportent des nouvelles de toutes ſes démarches. — Savez-vous où il eſt maintenant ?

OCTAVIE.

A Athènes, Seigneur.

OCTAVE.

Non, ma ſœur ; non, épouſe trop crédule & trop indignement outragée. Cléopâtre d'un coup d'œil l'a rappellé à ſes pieds. Il a abandonné ſon empire à une proſtituée, & maintenant ils s'occupent tous deux à ſoulever contre moi tous les Rois de la terre. Il a raſſemblé Bocchus, Roi de la Lybie ; Archelaus, Roi de la Cappadoce ; Philadelphe, Roi de Paphlagonie ;

le Roi de Thrace, Adullas; Malchus, Roi d'Arabie; celui de Pont; Hérode de Judée; Mithridate, Roi de Comagène; Polémon & Amintas, Rois des Médes & de Lycaonie; & une foule d'autres ſceptres que je paſſe ſous ſilence.

OCTAVIE.

Hélas! que je ſuis malheureuſe d'être forcée de déchirer mon cœur pour le partager entre deux hommes que j'aime, & qui ſe haïſſent tous deux.

OCTAVE.

Soyez ici la bienvenue. Vos lettres ont retardé longtems notre rupture: à la fin je me ſuis apperçu à quel point vous étiez inſultée, & combien une plus longue négligence devenoit dangereuſe pour moi. Conſolez-vous; ſoumettez-vous ſans trouble à la néceſſité de ces tems orageux, qui amènent ſur votre bonheur ces fâcheux nuages, & laiſſez les invariables décrets du deſtin ſuivre leur cours, ſans vous répandre en gémiſſemens inutiles, qui ne les changeroient pas. Rome vous reçoit avec joie: rien ne m'eſt plus cher au monde que vous, ma ſœur... Vous avez été indignement trompée, au de-là de tout ce qu'on peut imaginer, & les puiſſans Dieux, pour vous faire juſtice, ont choiſi

pour miniſtres de leur vengeance, votre frère & ceux qui vous aiment. Conſolez-vous; votre retour me comble de joie.

AGRIPPA.

J'en reſſens beaucoup à vous revoir, Madame.

MECENE.

Je la partage auſſi, vertueuſe Octavie. Il n'eſt point de cœur dans Rome qui ne vous aime & ne vous plaigne. L'adultère Antoine, ſans frein dans ſes déſordres, eſt le ſeul qui vous retire ſon amour, pour livrer ſa puiſſance aux mains d'une (†) miſérable qui l'arme contre nous.

OCTAVIE.

Eſt-il bien vrai?

OCTAVE.

Rien n'eſt plus certain: mais vous êtes la bienvenue, ma ſœur; je vous prie, chère Octavie, ne vous laſſez jamais de la patience.

(*Ils ſortent.*)

(†) *Trull.* Mot qui n'emportoit que du mépris du tems de *Shakeſpear*: il ne ſignifioit que ce que ſignifie aujourd'hui *wench*, *une fille de néant*: aujourd'hui il emporte infamie.

SCÈNE IX.

La Scène repréſente le Promontoire d'Actium.

CLÉOPATRE, ENOBARBUS.

CLÉOPATRE.

Tu me trouveras toujours dans ton chemin, n'en doute pas.

ENOBARBUS.

Mais pourquoi, Madame? Quelle raiſon.

CLÉOPATRE.

Tu m'as contredite dans mon deſſein d'aller à cette guerre, & tu as dit que ma préſence y feroit déplacée.

ENOBARBUS.

Hé bien, ai-je tort, ai-je tort?

CLÉOPATRE.

N'eſt-ce pas contre moi que cette guerre eſt déclarée? Pourquoi donc n'y ſerois-je pas en perſonne?

ENOBARBUS (*à part.*)

Je ſai bien ce que je pourrois répondre (*).

CLÉOPATRE.

Que murmures-tu là ?

ENOBARBUS.

Je disois que votre présence doit nécessairement embarrasser Antoine. Elle lui ôtera de son courage, de sa tête, de son tems, toutes choses dont il n'a rien à perdre en cette circonstance. On le raille déjà sur sa foiblesse, & l'on dit dans Rome que c'est l'eunuque Photin & vos femmes qui gouvernent cette guerre.

CLÉOPATRE.

Que Rome s'abîme, & périssent toutes les langues qui nous calomnient ! Je porte ma part du fardeau dans cette guerre, & en qualité de Souveraine de mes états, je dois y remplir le rôle d'un Roi... Ne me replique pas, je ne resterai point ici dans l'inaction.

ENOBARBUS.

Je me tais, Madame. — Voici l'Empereur.

SCÈNE X.

Les mêmes : ANTOINE, CANIDIUS ; *Suite.*

ANTOINE.

Ne te paroît-il pas étrange, Canidius, qu'Octave ait pu, de Tarente & de Brinde traverſer ſi rapidement la mer d'Ionie, & emporter Toryne ? Vous ſavez cette nouvelle, belle Reine ?

CLÉOPATRE.

La diligence n'eſt jamais plus admirée que par les pareſſeux.

ANTOINE.

Bonne ſatyre de notre indolence, & qui feroit honneur au plus brave Guerrier. — Canidius, nous combattrons ſur mer.

CLÉOPATRE.

Oui, ſur mer.

CANIDIUS.

Pourquoi mon Général a-t-il ce projet ?

ANTOINE.

Parce qu'Octave oſe nous y provoquer.

ENOBARBUS.

Et ne l'avez-vous pas auſſi défié à un combat ſingulier?

CANIDIUS.

Oui, & vous lui avez encore offert le combat à Pharſale, où Céſar vainquit Pompée: mais toutes les propoſitions qui ne ſervent pas à ſon avantage, il les rejette ſans ſcrupule. Vous devriez l'imiter.

ENOBARBUS.

Vos vaiſſeaux ſont mal équipés, vos matelots ne ſont que des muletiers, des moiſſonneurs, une troupe d'hommes ſans expérience, levée à la hâte & par contrainte. La flotte de Céſar eſt montée par des marins qui ont combattu Pompée: leurs vaiſſeaux ſont légers, les vôtres ſont lourds; il n'y a pour vous aucun deshonneur à refuſer le combat ſur mer, dès que vous êtes prêt à l'attaquer ſur terre.

ANTOINE.

Sur mer, ſur mer.

ENOBARBUS.

Mon brave Général, vous perdez par-là tout le fruit de la ſuprême expérience que vous avez ſur terre: vous démembrez votre armée, qui, en grande

partie, eſt compoſée d'une infanterie aguerrie; vous laiſſez ſans emploi votre habileté ſi juſtement renommée, & abandonnant le parti qui vous promet un ſuccès aſſuré, vous vous expoſez ſans néceſſité au caprice du haſard.

ANTOINE.

Je veux combattre ſur mer.

CLÉOPATRE.

J'ai ſoixante vaiſſeaux : Céſar n'en a pas de meilleurs.

ANTOINE.

Nous brûlerons le ſurplus de ma flotte, & avec les autres vaiſſeaux renforcés en équipage, nous battrons Octave, s'il oſe s'avancer vers le Promontoire d'Actium. Si la fortune nous trahit, nous pourrons alors prendre notre revanche ſur terre. (*à un Meſſager qui arrive.*) Ton meſſage?

LE MESSAGER.

La nouvelle eſt certaine, Seigneur: Octave a pris Toryne.

ANTOINE.

Eſt-ce qu'il a pu s'y trouver en perſonne? Cela eſt impoſſible. Il eſt même étrange que ſon armée

y ſoit arrivée. Canidius, tu commanderas ſur terre nos dix-neuf légions, & nos douze mille chevaux; nous, nous allons à notre flotte: allons, partons, ma Thétis.

(*Un ſoldat paroît.*)

Que veux-tu, brave ſoldat?

LE SOLDAT.

O mon Général, ne combattez point ſur mer; ne confiez point votre fortune à des planches pourries. Eſt-ce que vous vous défiez de cette épée? (*montrant ſon épée & ſon corps*). Et de ces bleſſures qui me couvrent? Laiſſez aux Égyptiens & aux Phéniciens, l'art de nâger comme des oiſons: nous, Romains, nous ſommes faits pour combattre de pied ferme, pour vaincre ſur terre.

ANTOINE.

Allons, allons, partons.

(*Antoine, Cléopâtre, Enobarbus, ſortent.*)

SCÈNE XI.

CANIDIUS, LE SOLDAT.

LE SOLDAT.

PAR Hercule, j'ai raiſon, je penſe.

CANIDIUS.

Oui, ſoldat; mais maintenant la raiſon n'a plus aucun empire ſur notre Général : notre chef ſe laiſſe conduire en enfant, ce ſont des femmes qui nous commandent.

LE SOLDAT.

Vous êtes ſur terre à la tête des légions & de la cavalerie, n'eſt-ce pas ?

CANIDIUS.

Marcus-Octavius, Marcus-Juſteius, Publicola & Cælius ſont pour la mer. Nous, nous reſtons ſur terre. — Cette diligence de Céſar eſt étonnante !

LE SOLDAT.

Bien avant ſon départ de Rome, ſon armée marchoit par légers détachemens, qui ont ainſi trompé nos eſpions.

CANIDIUS.

Quel eſt ſon Lieutenant, le ſais-tu?

LE SOLDAT.

On l'appelle Taurus.

CANIDIUS.

Oh! Je le connois.

(*Un Meſſager arrive*).

LE MESSAGER.

L'Empereur demande Canidius.

CANIDIUS.

Le tems eſt gros d'événemens, & en enfante à chaque minute.

(*Ils ſortent*).

SCÈNE XII.

OCTAVE *paroît à la téte de ſon armée avec* TAURUS.

OCTAVE.

TAURUS?

TAURUS.

Seigneur.

OCTAVE.

N'agis point ſur terre. Reſte tranquille, & ne provoque pas le combat, que l'affaire ne ſoit décidée ſur mer. Ne paſſe pas ces ordres: notre fortune en dépend.

SCÈNE XIII.

ANTOINE, ENOBARBUS.

ANTOINE.

PLAÇONS nos eſcadrons de ce côté de la montagne, en face de l'armée de Céſar. De ce poſte nous pourrons découvrir le nombre de ſes vaiſſeaux, & agir en conſéquence.

SCÈNE XIV.

CANIDIUS *traverſe le Théâtre d'un côté avec ſes légions de terre, &* TAURUS, *Lieutenant de Céſar, de l'autre côté avec les ſiennes; dès qu'ils ſont paſſés, on entend le bruit d'un combat naval.*

ENOBARBUS *paroît.*

Tout eſt perdu, tout eſt perdu. Je n'en puis voir davantage. L'Antonias (†), le vaiſſeau amiral de la flotte Égyptienne tourne ſes voiles, & fuit avec leurs ſoixante vaiſſeaux. L'horreur de cette vue a foudroyé mes yeux.

SCARUS *entre.*

Dieux & Déeſſes, & tout ce qu'il y a de puiſſances dans l'Olympe!

ENOBARBUS.

Quel eſt le ſujet de ce tranſport?

SCARUS.

Le plus beau tiers de l'Univers eſt perdu par la

(†) Nom du vaiſſeau de Cléopâtre.

plus déplorable ignorance : nous pouvons dire adieu aux Royaumes & aux Provinces.

ENOBARBUS.

Quelle eſt la ſituation actuelle du combat ?

SCARUS.

De notre côté, c'eſt un vrai champ de peſte, où la mort eſt inévitable. Cette infâme proſtituée d'Égypte, que la lépre (†) ſaiſiſſe ! au fort de l'action, lorſque l'avantage flottoit entre les deux partis, ou plutôt penchoit déjà du nôtre, je ne ſais quelle terreur panique vient à la piquer, comme le taon (§) fait la géniſſe dans les ardeurs du ſolſtice : elle fait hauſſer les voiles & fuit.

ENOBARBUS.

J'en ai été témoin, & mes yeux flétris par ce ſpectacle, n'ont pu en ſoutenir plus long-tems la vue.

SCARUS.

A peine a-t-elle cinglé, fuyant, qu'Antoine, victime trop illuſtre du charme qui l'enchaîne à cette en-

(†) La lépre étoit une maladie commune en Égypte.

(§) Taon, mouche qui fait affoler les bœufs en été par la violence de ſa piquûre.

chantereſſe, déploie les aîles de ſon vaiſſeau, & comme un inſenſé, il abandonne le combat au fort de la mêlée, & fuit ſur ſa trace. Je n'ai jamais vu faute ſi honteuſe. Jamais l'expérience, la bravoure & l'honneur ne ſe ſont auſſi indignement trahis.

ENOBARBUS.

O malheur, malheur!

CANIDIUS *arrive.*

Notre fortune ſur mer eſt aux abois, & s'abîme de la manière la plus lamentable. Si notre Général s'étoit ſouvenu de ce qu'il fut jadis, tout alloit à merveille. Oh, l'inſenſé, il nous a donné lâchement l'exemple de la fuite!

ENOBARBUS.

Oui, les choſes en ſont à ce point? En ce cas, bonſoir, adieu.

CANIDIUS.

Ils fuient vers le Péloponnèſe.

SCARUS.

Ils le peuvent aiſément, & j'irai auſſi attendre là l'événement.

CANIDIUS.

Je vais me rendre à Céſar avec mes légions & ma cavalerie,

cavalerie, déjà ſix Rois m'ont montré l'exemple de la ſoumiſſion.

ENOBARBUS.

Moi, je veux ſuivre encore la fortune chancelante d'Antoine, quoique la prudence me conſeille le contraire.

(*Ils ſortent par différens côtés.*)

SCÈNE XV.

ANTOINE, EROS, *Suite à l'écart.*

ANTOINE.

Écoute, Eros. La terre ne veut plus être foulée ſous mes pas. Elle a honte de me porter. Approchez, mes amis. Je me ſuis trop *atardé* (†) dans cet univers, & j'ai perdu ma roure pour jamais. — Il me reſte un vaiſſeau chargé d'or. Je vous en fais don; partagez-le entre vous. Fuyez, & allez faire votre paix avec Céſar.

TOUS.

Fuir? Non pas nous.

(†) *Benighted.* Voyageur ſurpris par la nuit.- J'ai riſqué le mot *atardé*, vieux mot Gaulois, qui rend bien le mot Anglois.

ANTOINE.

Eh ! j'ai fui moi-même, & les lâches ont appris de moi à montrer leurs dos à l'ennemi. Amis, quittez-moi. Je me ſuis déterminé à ſuivre un parti, où je n'ai plus beſoin de vous. Allez. Mon tréſor eſt à l'entrée du port ; prenez-le. — Oh, j'ai fui ſur les traces d'un objet, que je rougis maintenant d'enviſager ! Tous mes cheveux ſe hériſſent d'horreur & de honte : mes cheveux gris, ſymptômes de l'âge & de la raiſon, me reprochent ma témérité, & mes cheveux bruns, reſtes de ma jeuneſſe, me reprochent ma peur & ma lâcheté. — Mes amis, quittez-moi ; je vous donnerai des lettres de recommandation, & des amis qui vous faciliteront l'accès auprès de Céſar. Je vous en conjure, ne vous affligez point : ne me parlez pas de reſter auprès de moi. Saiſiſſez le parti que mon déſeſpoir vous crie d'embraſſer. Abandonnez, ſans répugnance, ceux qui s'abandonnent eux-mêmes. Allons, deſcendez au rivage. Je vais dans un inſtant vous mettre en poſſeſſion de mon tréſor & de mon vaiſſeau. — Laiſſez-moi, je vous prie, un moment ; — Je vous en conjure, laiſſez-moi ; allons, partez, je vous en prie, car j'ai perdu le droit de vous commander ; cédez donc à ma prière. — Je vous rejoins dans un moment. (*Il s'aſſied.*)

SCÈNE XVI.

ANTOINE, EROS, CLÉOPATRE *de l'autre côté s'avançant lentement, ſoutenue par* CHARMIANE *&* IRAS.

EROS.

MADAME, daignez approcher : venez le conſoler.

IRAS.

Conſolez-le, chère Reine.

CHARMIANE.

Hé bien, après? Quoi?

CLÉOPATRE *ſuccombant.*

Laiſſez-moi m'aſſeoir. O Junon!

ANTOINE *à Eros, qui le preſſe d'aller à la Reine.*

Non, non, non, non.

EROS.

Seigneur, voyez-la près de vous.

ANTOINE *détournant les yeux.*

Oh! loin, loin, loin.

CHARMIANE.

Madame.

IRAS.

Madame, chère Souveraine.

EROS.

Mon Général, mon Souverain.

ANTOINE.

Oh oui, mon Souverain, oui vraiment. — Il tenoit à Philippes ſon épée la pointe en l'air (†), comme un danſeur, tandis que je frappois le brave & ridé Caſſius, & ce fut moi qui donnai la mort au frénétique (§) Brutus. Lui, il ne s'adreſſoit qu'aux Lieutenans, & n'avoit aucune expérience des grands exploits de la guerre; & aujourd'hui... — N'importe. (*Antoine paroît plongé dans le plus profond déſeſpoir.*)

CLÉOPATRE.

Ah! ne le quittez pas?

(†) Dans les anciennes danſes, du tems du Poëte, il eſt probable que les danſeurs tenoient leurs épées dans les mains la pointe en l'air. *Johnſon.*

(§) C'eſt ainſi que le débauché Antoine traitoit le ſublime patriotiſme de Brutus! *Warburton.*

EROS *à Antoine.*

La Reine, Seigneur, la Reine.

IRAS.

Avancez vers lui, Madame. Parlez-lui. Il eſt hors de lui; il eſt accablé de ſa honte.

CLÉOPATRE.

Allons, ſoutenez-moi donc. — Oh!

EROS.

Noble Antoine, levez-vous: la Reine vient à vous: ſa tête eſt penchée, & la mort va la ſaiſir, ſi un mot de votre bouche ne la conſole & ne la rappelle à la vie.

ANTOINE.

J'ai porté un coup mortel à ma réputation, ô le coup le plus lâche. . .

EROS.

Seigneur, la Reine. . .

ANTOINE *regardant Cléopâtre.*

O Égyptienne, où m'as-tu réduit? Vois, je cherche à dérober mon ignominie même à tes regards, en voyant tout ce que j'avois amaſſé de gloire,

tout ce que j'ai laiſſé derrière moi de Soldats & de vaiſſeaux, honteuſement perdu & détruit!

CLÉOPATRE.

Ah! Seigneur, Seigneur: pardonnez à mes timides vaiſſeaux; j'étois loin de prévoir que vous alliez me ſuivre.

ANTOINE.

O fatale Égyptienne, tu ſavois trop bien que mon cœur étoit inſéparablement attaché à ton vaiſſeau, & qu'en fuyant, tu m'entraînois avec toi. Tu connoiſſois ton empire abſolu ſur mon ame, & tu ſavois qu'un ſignal de tes yeux m'eût fait déſobéir aux Dieux mêmes.

CLÉOPATRE.

Pardon, pardon, cher Antoine.

ANTOINE.

Me voilà réduit maintenant à envoyer d'humbles propoſitions à ce jeune apprentif. Il faut que je ſupplie, que je rampe dans tous les détours de la baſſeſſe; moi qui gouvernois en me jouant la moitié de l'Univers, qui créois & anéantiſſois, à mon gré, les fortunes du genre humain! Tu ſavois trop à quel point tu avois conquis & aſſervi mon ame, & que mon

épée, lâche eſclave de ma paſſion, obéiroit en tout à ſes caprices.

CLÉOPATRE *laiſſant couler quelques larmes.*

Oh ! j'implore ton pardon.

ANTOINE.

Ah ! ne pleure pas ; une ſeule de tes larmes, vaut tout ce que j'ai jamais pu gagner ou perdre : embraſſe moi. (*Il l'embraſſe avec tranſport.*) Ah ! dans ce baiſer, tu m'as tout rendu. — J'ai envoyé Euphronius vers lui (†). — Eſt-il de retour ? — Ma bien aimée, je me ſens abattu. J'ai beſoin d'une coupe de vin ; entrons, & prenons quelques alimens. — La fortune ſait, que plus elle me menace, & plus je la brave.

(†) *Euphronius*, inſtituteur des enfans qu'Antoine avoit eus de Cléopâtre.

SCÈNE XVII.

La Scène repréſente le camp d'Octave.

OCTAVE, AGRIPPA, DOLABELLA, THYREUS; SUITE.

OCTAVE.

Qu'on faſſe entrer l'Envoyé d'Antoine. Le connoiſſez-vous?

DOLABELLA.

Céſar, c'eſt ſon maître d'école; jugez de la déplorable diſette, où il eſt réduit, puiſqu'il vous députe un ſi mince perſonnage, lui qui, il y a quelques mois, avoit tant de Rois pour Ambaſſadeurs.

(*Le Député d'Antoine paroît.*)

OCTAVE.

Approche & parle.

LE DÉPUTÉ.

Tel que je ſuis, Céſar; tu vois en moi le Député d'Antoine. Il n'y a pas long-tems que j'étois auſſi inutile à ſes deſſeins, que l'eſt au vaſte Ocean, la goutte de roſée ſuſpendue ſur la feuille du myrte.

OCTAVE.

A la bonne heure; remplis ta commiſſion.

LE DÉPUTÉ.

Il ſalue en toi le maître de ſa deſtinée, & demande qu'il lui ſoit permis de vivre en Égypte. Si tu lui refuſes cette propoſition, il borne ſa requête à te prier de le laiſſer reſpirer entre la terre & le ciel, en ſimple citoyen dans Athènes. Voilà pour ce qui le regarde. — Quant à Cléopâtre, elle rend hommage à ta grandeur : elle ſe ſoumet à ta puiſſance. Et le diadême des Ptolemées qui maintenant eſt aſſujetti à ta volonté ſuprême, elle te le demande pour ſes enfans.

OCTAVE.

Pour Antoine, jen'écoute point ſa requête.— Quant à la Reine, je ne lui refuſe point ni de l'entendre, ni de la ſatisfaire : mais c'eſt à condition qu'elle chaſſera de l'Égypte ſon amant, qui eſt perdu ſans reſſource, ou qu'elle lui ôtera la vie. Si elle m'obéït en ce point, ſa prière ne ſera point rebutée. Annonce à tous deux ma réponſe.

LE DÉPUTÉ.

Que la fortune continue de te ſuivre!

OCTAVE *à des Officiers.*

Eſcortez-le au travers de mon camp. (*Le Député ſort.*) (*à Thyreus.*) Voici le moment d'eſſayer ton éloquence ; pars, détache Cléopâtre des intérêts d'Antoine : prodigue les offres, & promets-lui en mon nom & à ton gré, tout ce qu'elle te demandera. Les femmes, au ſein même de la proſpérité, ne ſont pas difficiles à ſéduire. Mais le beſoin & l'infortune rendroient parjure la plus vierge des veſtales. Emploie toutes les reſſources de ton art, Thyreus, & ſi tu réuſſis, fixe toi-même la récompenſe. Ta volonté ſera obéïe comme une loi.

THYREUS.

Céſar, je vais exécuter vos ordres.

OCTAVE.

Obſerve, comment Antoine ſoutient ſon malheur ; étudie ſes actions, ſes mouvemens, & me rapporte tes conjectures ſur ce que tu jugeras qu'ils annoncent.

THYREUS.

Céſar, je le ferai.

SCÈNE XVIII.

La Scène eſt à Alexandrie.

CLÉOPATRE, ENOBARBUS, CHARMIANE, IRAS,

CLÉOPATRE.

Ah! cher Enobarbus, quel parti prendre?

ENOBARBUS.

Boire, & mourir (†).

CLÉOPATRE.

Eſt-ce Antoine ou moi, qu'il faut accuſer de notre défaite?

(†) Cette leçon eſt de *Hammer*. Elle paroît aſſez dans le caractère d'Enobarbus, & d'ailleurs elle peut être une alluſion à la ſociété dont parle Plutarque: après la défaite d'Actium, Antoine & Cléopâtre inſtituèrent une ſociété de convives, qui firent ſerment de mourir avec eux, ſans rien rabattre des débauches & des excès où ils avoient coutume de s'abandonner. L'ancienne leçon étoit, *think and die: réfléchis ſur ta folie & meurs:* d'autres préfèrent *wink and die*: *Ferme les yeux & meurs*.

ENOBARBUS.

Antoine ſeul; lui qui permet à ſes paſſions de maîtriſer ſa raiſon. Eh, qu'importe que vous ayez fui effrayée par l'horreur d'un combat ſanglant, où la terreur paſſoit alternativement d'une flotte à l'autre? Pourquoi vous a-t-il ſuivie? Ce n'étoit pas-là le moment de ſacrifier aux accès de ſa paſſion, les devoirs & l'honneur d'un Général, lorſqu'une moitié de l'Univers combattoit l'autre; & qu'il étoit lui, le ſujet de cette grande querelle. Ce fût une honte égale à ſa perte, d'aller ſuivre vos pavillons fuyans, & d'abandonner ſa flotte, étonnée de ſe voir ſans chef.

CLÉOPATRE *appercevant Antoine.*

Arrête, je te prie; je l'apperçois.

SCÉNE XIX.

Les mêmes : ANTOINE *& ſon* ENVOYÉ.

ANTOINE.

Et, c'eſt-là ſa réponſe?

L'ENVOYÉ.

Oui, Seigneur.

ANTOINE.

Ainſi, la Reine ſera bien accueillie, ſi elle veut me ſacrifier.

L'ENVOYÉ.

C'eſt ainſi qu'il s'eſt déclaré.

ANTOINE.

Je veux l'en inſtruire. (*à Cléopâtre montrant ſa tête.*) Madame, envoyez au jeune Céſar cette tête déjà ſemée de cheveux blancs, & il eſt prêt à combler vos déſirs, & à vous prodiguer les royaumes.

CLÉOPATRE *avec un geſte d'horreur.*

Votre tête, Seigneur!

ANTOINE *au Député.*

Retourne vers lui. Dis-lui, que les roſes de la jeuneſſe colorent ſes joues, que l'Univers attend de lui plus que des actions ordinaires; dis-lui, qu'il ſeroit poſſible que ſon or, ſes vaiſſeaux, ſes légions appartinſſent à un lâche; que des Généraux ſubalternes peuvent proſpérer ſous un enfant novice, auſſi-bien que ſous les ordres de Céſar: mais que j'oſe le défier de venir, mettant à l'écart l'inégalité de nos fortunes, ſe méſurer avec moi, qui ſuis déjà ſur le déclin de l'âge; fer contre fer, & ſeul à ſeul. Voilà ce que je vais lui écrire. (*au Député.*) Suis-moi.

(*Il ſort avec le Député.*)

ENOBARBUS.

Oui, en effet, cela eſt bien vraiſemblable, que Céſar, entouré d'une armée victorieuſe, ira, renonçant à ſes avantages & à ſon bonheur, ſe donner en ſpectacle contre un ſpadaſſin! — Je vois bien que les jugemens des hommes ſe reſſentent de leur fortune & que les événemens leur font éprouver dans leur ame, les mêmes révolutions que dans leur fortune. Que lui, qui a du ſens & de l'expérience, ſe repaiſſe du chimérique eſpoir, que Céſar, au ſein de l'abondance & de la proſpérité, viendra ſe compro-

mettre avec ſon dénuement & ſon déſeſpoir ! ô Céſar, tu as auſſi vaincu ſa raiſon !

UN ESCLAVE.

Voici un Envoyé de Céſar.

CLÉOPATRE.

Quoi, ſans autre formalité, avec auſſi peu d'égards... Vous le voyez, mes femmes, comme on dédaigne épanouie, la roſe dont le bouton ſe voyoit adorer à genoux. . . Qu'il entre.

ENOBARBUS. (*à part*).

Mes ſcrupules d'honneur & moi, nous commençons enfin à nous arranger enſemble. La loyauté outrée qui s'obſtine à ſervir un inſenſé, change à la fin la fidélité en vraie folie (†). Cependant celui, qui a la conſtance de ſuivre un maître précipité dans l'infortune, eſt le vainqueur du vainqueur de ſon maître, & s'aſſûre une place honorable dans l'Hiſtoire.

(†) Qui délibére & combat contre ſa conſcience eſt déjà vaincu.

SCÈNE XX.

Les mêmes : THYREUS.

CLÉOPATRE.

Que veut Céſar ?

THYREUS.

Voulez-vous venir à l'écart, & vous allez l'apprendre ?

CLÉOPATRE.

Tu ne vois ici que mes amis : parle hardiment.

THYREUS.

Mais, peut-être ſont-ils auſſi les amis d'Antoine.

ENOBARBUS.

Il auroit beſoin d'avoir autant d'amis qu'en a Céſar, ſans quoi nous lui ſommes fort inutiles. S'il plaiſoit à Céſar, Antoine voleroit au devant de ſon amitié : & nous, nous ſommes tous prêts à devenir les amis de ſon ami, j'entends de Céſar.

THYREUS.

Allons, je vais parler. — Illuſtre Reine, Céſar vous exhorte à ne pas tant arrêter vos penſées ſur votre

votre ſituation préſente, & à vous ſouvenir qu'il eſt Céſar.

CLÉOPATRE.

Pourſuis. — C'eſt agir royalement.

THYREUS.

Il ſait que vous reſtez attachée à Antoine, moins par amour que par crainte.

CLÉOPATRE, *à part.*

Oh ! Qu'entends-je !

THYREUS.

Auſſi ſa pitié plaint les atteintes portées à votre honneur, & il les regarde comme un malheur de la néceſſité, que vous ne méritiez pas.

CLÉOPATRE.

Céſar eſt un Dieu qui ſait démêler la vérité. Mon honneur n'a point cédé par choix, il a été conquis par la force.

ENOBARBUS, *à part.*

Pour m'aſſurer de ce fait, je le demanderai à Antoine. — O Antoine, Antoine ! Te voilà comme un vaiſſeau criblé de toutes parts, il faut t'abandonner à ton naufrage ; ta plus tendre amie te délaiſſe !

(*Enobarbus ſort.*)

THYREUS.

Me chargerez-vous de votre requête pour Céſar ? Ses vœux ſont qu'on lui demande des graces, afin qu'il ait le plaiſir de donner. Il ſeroit ſatisfait, ſi vous vous faiſiez de ſa fortune un appui pour étayer la vôtre. Mais ce qui enflammeroit encore plus ſon zèle pour vous, ce ſeroit d'apprendre de moi, que vous avez quitté Antoine, & que vous vous refugiez ſous l'abri de ſa puiſſance : il eſt maître de l'Univers.

CLÉOPATRE.

Quel eſt ton nom ?

THYREUS.

Mon nom eſt Thyreus.

CLÉOPATRE.

Gracieux Meſſager. . . Porte au grand Céſar cette réponſe : (*lui baiſant la main.*) Dis à ton Maître que je baiſe, dans la tienne, ſa main victorieuſe ; que je ſuis prête à dépoſer ma couronne à ſes pieds, & à lui rendre hommage à genoux. Dis-lui, que j'attens que ſa voix ſouveraine, à qui tout obéït, prononce ſur les deſtins de l'Égypte.

THYREUS.

Vous prenez le parti le plus honorable pour vous.

Quand la prudence & la fortune ſont aux priſes, ſi la première n'oſe que ce qu'elle peut, nul haſard ne peut la fruſtrer du ſuccès. — Accordez-moi la faveur de dépoſer mon hommage ſur votre auguſte main.

CLÉOPATRE *lui donnant ſa main à baiſer.*

Plus d'une fois le père de votre Céſar pour ſe délaſſer de ſes projets de conquêtes, preſſa de ſes lèvres cette foible main, & la couvrit d'une pluie de baiſers.

SCÈNE XXI.

Les mêmes : ANTOINE, ENOBARBUS.

ANTOINE *entre & ſurprend Thyreus baiſant la main de Cléopâtre.*

DES faveurs !... Ton tonnerre, ô Jupiter... Qui es-tu, miſérable ?

THYREUS.

Un homme qui exécute les ordres du plus puiſſant des humains & du maître le plus digne d'être obéi.

ENOBARBUS.

Tu vas être battu de verges.

ANTOINE *appellant ſes ſerviteurs.*

Hola, avancez ſur lui (*à Cléopâtre.*) Et toi, vautour inſatiable.... Dieux & furies! — L'autorité s'évanouit autour de moi. N'aguères au ſeul ſon de ma voix, les Rois ſe preſſoient l'un ſur l'autre (†), & voloient à moi en répondant: *Vos ordres, Seigneur?* Êtes-vous ſourds? Je ſuis encore Antoine... Saiſiſſez-moi cet inſolent & châtiez-le ſans pitié.

(*des Eſclaves entrent.*)

ENOBARBUS (*à part.*)

Il vaut mieux ſe jouer à un jeune lionceau, qu'à un vieux lion mourant.

ANTOINE.

Aſtres & cieux! — Qu'il ſoit fuſtigé. Fuſſent-ils vingt des plus puiſſans tributaires qui rendent hommage à Céſar, ſi je les ſurprenois ayant l'inſolence de baiſer la main de cette.... Comment la

(†) *Comme des Ecoliers dans une rixe. Muſſ.* Eſpèce de jeu. Rabelais l'a mis au nombre des exercices de Gargantua.

nommerai-je aujourd'hui? Jadis, c'étoit Cléopâtre. Eſclaves, point de relâche juſqu'à ce que vous le voyez le viſage défiguré par la douleur, vous demander à grands cris miſéricorde. Qu'on l'entraîne.

THYREUS.

Ah! Marc-Antoine. . . .

ANTOINE.

Qu'on l'entraîne d'ici, & quand il aura ſubi ſon châtiment, qu'on le ramène à mes yeux. Cet agent de Céſar lui remportera un meſſage de notre part.

(*On emmène Thyreus.*)

(*à Cléopâtre.*)

Vos charmes étoient à moitié flétris, quand je vous ai connue... Ah! faut-il que j'aie laiſſé dans Rome ma couche ſolitaire, & étouffé dans le néant une poſtérité légitime, que m'eût donnée la plus vertueuſe des épouſes, pour me voir ici indignement trompé par une Coquette, dont les regards laſcifs mandient partout la volupté!

CLÉOPATRE.

Mon cher Antoine. . .

ANTOINE.

Tu fus toujours perfide: — O malheur: quand

l'âge nous endurcit dans nos penchans dépravés, les juſtes Dieux nous ferment les yeux ſur notre opprobre & aveuglent notre raiſon; nous adorons nos erreurs; nous nous enfonçons en riant dans l'ignominie.

CLÉOPATRE.

Oh! Dieux! Antoine en vient-il à ces emportemens?

ANTOINE.

Je vous ai trouvée languiſſante & épuiſée par les ardeurs de Céſar. Cneius-Pompée avoit auſſi profané vos charmes; ſans compter toutes les heures ſouillées de vos débauches clandeſtines, & qui n'ont pas été enregiſtrées dans le Livre de la Renommée. Vous n'avez jamais connu, j'en ſuis ſûr, ce que c'eſt que la vertu; c'eſt beaucoup, ſi jamais vous avez pu, à force de conjectures, vous douter de ce qu'elle pouvoit être.

CLÉOPATRE.

Eh! pourquoi tous ces outrages?

ANTOINE.

Souffrir, qu'un Eſclave, un malheureux fait pour recevoir de vos mains un vil ſalaire & vous remercier en diſant: *Dieu vous le rende*, prenne des libertés

familieres avec cette main qui s'enchaîne à la mienne dans nos jeux, y imprime le ſceau de la foi des Rois, & le gage des grands cœurs ? — Hé bien, eſt-il puni ? (*appercevant Thyreus ramené par un Garde.*)

LE GARDE.

Sévèrement, Seigneur.

ANTOINE.

A-t-il jetté des cris ? A-t-il demandé grace ?

LE GARDE.

Oui, Seigneur.

ANTOINE *à Thyreus.*

Si ton père reſpire encore, il regrettera de n'avoir pas eu une fille au lieu de toi. Repens-toi d'avoir ſuivi Céſar dans ſes triomphes ; car c'eſt ce qui t'a valu le châtiment que tu viens de ſubir. Déſormais que la ſeule vue de la belle main d'une femme te ſaiſiſſe de frayeur : tremble d'y arrêter tes yeux. — Retourne à ton Céſar ; apprens lui ton traitement. Vois, & ne le lui diſſimule pas, à quel point il m'irrite contre lui. Il affecte l'orgueil & les dédains, & s'arrête à ce que je ſuis, ſans ſe ſouvenir de ce que je fus. Il me donne de la colère, & dans les circonſtan-

ces où je me trouve, je ſuis plus iraſcible, à préſent que mon heureuſe étoile, qui guidoit jadis mes brillantes deſtinées, s'eſt éclipſée ſans retour. Si mon langage, & ce que j'ai fait, lui déplaiſent, dis lui, qu'Hypparcus, mon affranchi, eſt en ſa puiſſance, & qu'il peut, à ſon plaiſir, le faire tourmenter ou périr, pour ſe venger de mon inſulte. Toi-même, excite-le à cette vengeance : allons, pars, & va lui montrer ſur ton corps les marques du fouet.

(*Thyreus ſort.*)

CLÉOPATRE.

Hé bien, êtes-vous raſſaſié?...

ANTOINE.

Ah ! l'aſtre de mes nuits eſt terni, & ſon éclat eſt éteint. Ce préſage ſeul annonce la chûte d'Antoine.

CLÉOPATRE.

Il faut que je diſſimule pendant ſa fureur.

ANTOINE.

Voulez-vous donc, pour faire votre cour à Céſar, careſſer d'un regard amoureux juſqu'au plus vil de ſes eſclaves.

CLÉOPATRE.

Ciel ? Que vous ne me connoiſſiez pas encore !

ANTOINE.

Je vous connois un cœur glacé pour moi!

CLÉOPATRE.

Ah! cher Antoine, ſi je ſuis de glace, que le Ciel faſſe pleuvoir ſur ma tête une grêle de carreaux homicides, & que le plus terrible de ſes foudres tranche mes jours : qu'il frappe auſſi mon jeune Céſarion (†); & que ce tendre fruit de mes entrailles, écraſé par les coups de la tempête, & avec lui tous mes braves Egyptiens, ſoient giſſans ſans tombeau ſur la terre, en proie à tous les inſectes dévorans de l'Egypte.

ANTOINE.

Je ſuis ſatisfait. Céſar compte s'établir dans Alexandrie : c'eſt-là que je l'attends, & que je veux lutter encore contre ſa fortune. Nos troupes de terre ont tenu ferme & ſe ſont comportées avec bravoure. Notre flotte diſperſée a rallié ſes vaiſſeaux, & vogue encore ſous un appareil menaçant : ô mon courage, où étois-tu? — Chère Cléopâtre, écoute : ſi je re-

(†) *Céſarion*, enfant de Cléopâtre & de Jules-Céſar, fut livré à Octave par ſon Précepteur, & mis à mort. *Tite-Live.*

viens encore une fois du champ des combats baiſer cette bouche enivrante, je reviendrai tout couvert de ſang. Mon épée & moi, nous allons fournir matiere aux récits de l'avenir : j'eſpère encore en elle.

CLÉOPATRE.

Je reconnois mon héros.

ANTOINE.

Je veux que mes muſcles, que mon cœur, que mon haleine déploient une triple force : & je combattrai à toute outrance. Quand mes heures couloient dans la proſpérité, les hommes rachetoient de moi leur vie pour des bagatelles ; mais maintenant, je ſerai comme un loup dévorant, & j'enverrai aux enfers tout ce qui s'oppoſera à mon paſſage. — Viens, ma chère : paſſons encore une nuit dans la joie. Qu'on appelle autour de moi tous mes Officiers, & qu'ils dérident leurs fronts attriſtés : qu'on rempliſſe nos coupes : paſſons encore une nuit & oublions ſes heures dans l'ivreſſe des plaiſirs.

CLÉOPATRE.

C'eſt aujourd'hui le jour de ma naiſſance. Je m'attendois à le paſſer dans la triſteſſe. Mais puiſ-

que j'ai retrouvé mon Antoine, je veux être encore ſa Cléopâtre.

ANTOINE.

Nous goûterons encore le bonheur.

CLÉOPATRE.

Qu'on appelle auprès de mon Antoine tous ſes braves Officiers.

ANTOINE.

Oui : je vais leur donner mes ordres ; & ce ſoir, je veux que le vin enlumine leurs cicatrices. — Venez, ma Reine ; il y a encore de la reſſource. Au premier combat que je vais livrer, je veux forcer la mort à me chérir : nous diſputerons, ſa faux & moi, à qui lui moiſſonnera le plus de victimes.

(*Ils ſortent tous deux*).

ENOBARBUS.

Allons ; le voilà qui veut ſurpaſſer la foudre. Etre furieux, c'eſt être tranſi de peur ; & dans cet accès, la timide colombe attaqueroit l'épervier. Je vois que mon Général ne regagne du cœur, qu'aux dépens de ſa tête. Quand le courage uſurpe ſur la raiſon

du guerrier, il émouſſe le tranchant de l'épée avec laquelle il combat. — Je vais chercher les moyens de le quitter.

Fin du troiſième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente le camp d'Octave.

OCTAVE, AGRIPPA, MECENE, *à la tête de l'armée.*

OCTAVE, *liſant une lettre d'Antoine.*

Il me traite *d'enfant.* Il me menace, comme s'il avoit le pouvoir de me chaſſer de l'Egypte! Il a fait battre de verges mon député! Il me provoque à un combat ſingulier; Céſar, contre Antoine! — Que le vieux débauché ſache, qu'il eſt pour lui bien d'autres routes à la mort: en attendant, je me ris de ſon défi.

MECENE.

Céſar doit penſer, qu'un auſſi grand perſonnage qu'Antoine, ne devient furieux que par déſeſpoir; c'eſt une proie fatiguée, & qui ſe ſent aux abois. Ne lui donnez aucun relâche; profitez de ſon dé-

ſordre ; jamais la fureur ne ſçut ſe garder & ſe défendre elle-même.

OCTAVE.

Annoncez à nos braves Officiers, que demain nous livrerons de tant de batailles la dernière. Nous avons, dans notre camp aſſez de déſerteurs de l'armée d'Antoine, pour l'envelopper & le prendre lui-même. — Songez à exécuter cet ordre, & donnez à nos ſoldats un feſtin militaire. Nous regorgeons de proviſions, & ils ont bien mérité qu'on les traite avec profuſion. — Malheureux Antoine !

SCÈNE II.

La Scène eſt à Alexandrie.

ANTOINE, CLÉOPATRE, DOMITIUS, ENOBARBUS, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, *& autres Officiers.*

ANTOINE.

Il ne veut pas ſe meſurer avec moi, Domitius?

DOMITIUS.

Non, Seigneur.

ANTOINE.

Hé! pourquoi le refuſe-t-il?

ENOBARBUS.

C'eſt qu'il penſe qu'étant vingt fois plus fortuné que vous, il riſqueroit vingt contre un.

ANTOINE.

Demain, Guerriers, nous combattrons ſur mer & ſur terre. Je ſurvivrai... Ou ſi je meurs, je laverai mon affront dans tant de ſang, que je ferai re-

vivre ma gloire. (*à Enobarbus.*) Es-tu disposé à bien faire?

ENOBARBUS.

Je frapperai, en criant (†), la victoire ou la mort.

ANTOINE.

Bien dit, — Allons : appelez mes vieux serviteurs, & n'épargnons rien pour nous bien réjouir ce soir.

Ses Serviteurs entrent : il leur prend la main l'un après l'autre d'un œil attendri.

Donne-moi ta main, tu m'as toujours fidélement servi; & toi aussi.... & toi... & toi : vous m'avez tous bien servi, & vous avez eu des Rois pour compagnons.

CLÉOPATRE.

A quel propos?....

ENOBARBUS (*à part*).

C'est une de ces saillies d'une ame chagrine qui cherche à se soulager.

(†) *Take all.* C'est-à-dire, quiconque survivra, peut tout prendre : point de quartier. *Johnson.*

ANTOINE.

ANTOINE, *toujours careſſant ſes ſerviteurs.*

Et toi auſſi, tu es un brave homme. Mon déſir ſeroit, que vous tous, enſemble incorporés, vous ne fuſſiez qu'un Antoine, & moi vous tous en un ſeul homme, pour vous ſervir à mon tour auſſi-bien que vous m'avez ſervi.

TOUS.

Aux Dieux ne plaiſe !

ANTOINE.

Allons, mes bons amis, ſuivez-moi encore ce ſoir. Ne ménagez pas le vin dans ma coupe, & traitez-moi, comme auparavant, lorſque l'Empire du monde, encore à moi, obéiſſoit, comme vous, à mes loix.

CLÉOPATRE.

Que prétend-il ?

ENOBARBUS.

Faire pleurer ſes amis.

ANTOINE.

Obéiſſez-moi encore ce ſoir. Peut-être eſt-ce le dernier jour que vous ſervez Antoine. Peut-être ne me reverrez-vous plus, ou ne reverrez-vous de moi

qu'une ombre défigurée. Il ſe pourroit, que demain vous vît ſervir un autre Maître, — Mes regards s'attachent ſur vous, comme ceux d'un homme qui vous fait ſes adieux — Mes fideles amis, ce n'eſt pas votre Maître qui vous congédie : non; inſéparablement attaché à vous, je ne vous quitterai qu'à la mort. Soyez encore à moi l'eſpace de deux heures : je ne vous en demande pas davantage, & je prie les Dieux de vous en récompenſer.

(*Ses Serviteurs pleurent*).

ENOBARBUS (*à Antoine*).

Quelle eſt donc votre idée? Pourquoi les affliger ainſi? Voyez, ils pleurent; & moi, inſenſé, mes yeux ſe rempliſſent auſſi de larmes. Au nom de l'honneur, ne nous transformez pas en femmes ſans courage.

ANTOINE.

Quoi, quoi? que l'enfer me puniſſe, ſi c'étoit mon intention. Que le bonheur croiſſe ſur le ſol qu'arroſent ces larmes! Mes dignes amis, vous prêtez à mes paroles un ſens trop ſiniſtre : je ne vous parlois ainſi que pour ranimer votre courage, & je vous prie que cette nuit brille de mille flambeaux allumés. Sachez, mes amis, que j'eſpère bien de

la journée de demain, & je veux vous conduire où j'eſpère trouver la victoire & la vie, plutôt que l'honneur & la mort. Allons nous mettre à table: venez, & noyons dans le vin toutes les réflexions.

(*Ils ſortent*).

SCÈNE III.

La Scène repréſente le Palais de Cléopâtre.

ANTOINE, CLÉOPATRE, CHARMIANE, SUITE.

ANTOINE (*étoit aſſis & aſſoupi : il ſe réveille, ſe lève & appelle*).

Eros! Eros! mon armure.

CLÉOPATRE.

Repoſez encore un moment.

ANTOINE.

Non, ma bien aimée.... Allons, Eros, apporte-moi mes armes. (*Eros paroît avec l'armure.*) Viens, mon brave ſerviteur, ajuſte-moi mon

armure. — Si la fortune ne nous favoriſe pas aujourd'hui, c'eſt qu'elle voit que je la brave. Allons, ſois prompt.

CLÉOPATRE.

Attends, Eros; je veux t'aider.

ANTOINE.

A quoi bon cette idée?.... Allons, ſoit, j'y conſens. (*tendrement.*) C'eſt toi, qui armes mon cœur.... (*à Eros*) A faux, à faux: — bon, l'y voilà, l'y voilà.

CLÉOPATRE.

Permettez; je veux vous aider: voilà comme cela doit être. (*Cléopâtre ajuſte l'armure d'Antoine.*)

ANTOINE.

Fort bien, à merveille, oh! nous ne pouvons manquer de proſpérer: (*à Enobarbus*) vois-tu, mon brave camarade? Allons, va t'armer auſſi:

ENOBARBUS.

Dans le moment, Seigneur.

CLEOPATRE.

Ces boucles ne ſont-elles pas bien attachées?

ANTOINE.

A merveille, à merveille. Celui qui voudra déranger cette armure, avant qu'il nous plaiſe de nous en dépouiller nous-mêmes pour goûter le repos, eſſuiera ſur lui une terrible tempête. —Te voilà vaincu dans ton métier, Eros; & ma Reine eſt un écuyer plus prompt & plus au fait que toi. Hâte-toi donc, ô ma bien-aimée. Que ne peux-tu me voir combattre aujourd'hui, être témoin de la manière dont cette tâche de Roi ſera remplie! Tu verrois quel ouvrier eſt Antoine!

(*Entre un Soldat tout armé, qui vient chercher ſon Général.*

Bon jour, Soldat: ſois le bien venu. Tu te préſentes en homme qui ſçait ce que c'eſt que la journée d'un Guerrier. Nous nous levons avant l'aurore, pour commencer la tâche que notre cœur aime, & nous allons à l'ouvrage avec joie.

LE SOLDAT.

Mille guerriers, avec moi, Seigneur, ont devancé le jour, & vous attendent au port, tout armés & tout prêts.

(*On entend un cri de guerre, & le ſon des trompettes. Entrent pluſieurs Capitaines, ſuivis de leurs ſoldats.*

UN CAPITAINE.

Le matin est riant : salut, Général.

TOUS.

Salut, Général.

ANTOINE, *applaudissant à la musique guerrière.*

Voilà une belle Musique. — Bon jour, amis ! Le matin de cette journée, comme le génie d'un jeune homme qui promet un avenir brillant, commence de bonne heure : oui, oui, — Allons, (*à Eros, qui acheve de l'armer*), donne-moi cela, — par ici, .. fort bien. — Adieu, Reine, & soyez heureuse, quelque soit le sort qui m'attend. (*il l'embrasse*) Voilà le baiser d'un guerrier : je mériterois vos mépris & vos reproches, si je perdois le tems à vous faire des adieux plus longs & plus étudiés : je vous quitte brusquement, comme un homme couvert d'acier. (*à ses Officiers*). Vous, qui voulez combattre, suivez-moi de près ; je vais vous conduire aux dangers. Adieu. (*Ils sortent*).

CHARMIANE *à Cléopâtre.*

Voulez-vous venir vous renfermer dans votre appartement ?

CLÉOPATRE.

Oui, conduis-moi. — Il me quitte en héros. Plût

aux Dieux qu'Octave & lui, puſſent, dans un combat ſingulier, décider cette guerre fameuſe! — Ainſi, cher Antoine..... mais hélas!.... Allons, ſortons.

(*Elles ſortent*).

SCÈNE IV.

ANTOINE, *au ſon des trompettes, traverſe le Théâtre;* EROS *l'accompagne,* un SOLDAT (†) *les rencontre.*

LE SOLDAT.

PLAISE aux Dieux que cette journée ſoit heureuſe pour Antoine!

ANTOINE.

Je voudrois à préſent en avoir cru tes conſeils & tes bleſſures, & n'avoir combattu que ſur terre.

EROS.

Si vous l'aviez fait, les Rois qui ſe ſont révoltés, & ce guerrier, qui vous a quitté ce matin, ſuivroient encore aujourd'hui vos pas.

(†) Le même qui précédemment lui avoit conſeillé de ne pas combattre ſur mer.

ANTOINE.

Que dis-tu? Quel guerrier m'a quitté ce matin?

EROS.

Un brave guerrier, qui fut votre compagnon inſéparable. Appellez maintenant Enorbabus, & vous verrez s'il répond à votre voix : ou, s'il vous entend du camp de Céſar, il vous criera : je ne ſuis plus des tiens.

ANTOINE.

Que m'apprends-tu?

LE SOLDAT.

Seigneur, il eſt paſſé dans l'armée de Céſar.

EROS.

Ses coffres, ſon argent, il a tout laiſſé, Seigneur.

ANTOINE.

Eſt-il bien ſûr qu'il ſoit parti?

LE SOLDAT.

Rien n'eſt plus certain.

ANTOINE.

Eros, va : fais partir ſon tréſor après lui (†) : fais ce que je t'ordonne : n'oublie pas une obole : je te

(†) Céſar en uſa de même envers Labienus.-- Antoine étoit d'un caractère généreux. Un jour il ordonne à ſon Tréſorier

l'enjoins expreſſément. Ecris-lui, je ſignerai la lettre, & fais-lui mes adieux dans les termes les plus honnêtes & les plus gracieux. Dis-lui, que je ſouhaite qu'il n'ait jamais de plus fortes raiſons pour changer de maître. — Oh ! ma fortune a corrompu juſqu'à mes plus fideles amis ! — Hâte-toi, cher Eros.

---

de compter vingt-cinq mille écus à un de ſes amis. Le Tréſorier, trouvant la ſomme énorme, mit tout l'argent en tas dans un lieu où Antoine devoit paſſer. Antoine en effet le voit, & demande ce que c'étoit que cet argent. « C'eſt la ſomme que vous » m'avez ordonné de compter à votre ami, lui répond le Tré» ſorier.—Bon, dit Antoine, qui pénétra ſon deſſein, je croyois en » avoir aſſigné davantage. Ce n'eſt pas aſſez : je vous prie, comp» tez-lui le double ». On raconte un trait ſemblable de Philippe Sidney, avec ſon Intendant, à l'occaſion des vers de Spenſer.

SCÈNE V.

La Scène repréſente le camp d'Octave.

OCTAVE, AGRIPPA, ENOBARBUS, DOLABELLA.

OCTAVE.

AGRIPPA, marche en avant & engage le combat. Notre intention eſt qu'Antoine ſoit pris vivant; inſtruis-en nos ſoldats.

AGRIPPA.

Seigneur, je vais répandre vos ordres.

OCTAVE.

Enfin le jour de la paix univerſelle eſt proche. Si cette journée eſt heureuſe, l'olive va croître d'elle-même dans les trois parties du globe. (*Entre un Courier*).

LE COURIER.

Marc-Antoine eſt arrivé au champ de bataille.

OCTAVE.

Vole: recommande à Agrippa, de placer au front de notre armée, les déſerteurs d'Antoine, afin que ſa première furie tombe ſur les ſiens. (*Ils ſortent*).

ENOBARBUS (*reſté ſeul.*)

Alexas eſt devenu traître : il eſt allé inſtruire la Judée de la détreſſe d'Antoine, & perſuader au puiſſant Hérode d'abandonner ſon maître, & de pencher du côté de Céſar ; & pour ſalaire... Céſar l'a fait pendre. — Canidius & les autres Officiers qui ont déſerté, ont bien obtenu de l'emploi, mais non l'honneur de la confiance. — J'ai commis une lâcheté, & je me la reproche moi-même, avec un remords ſi douloureux, qu'il n'eſt plus déſormais de joie pour moi. (*Entre un ſoldat d'Octave*).

LE SOLDAT.

Enobarbus, Antoine vient d'envoyer ſur tes pas tous tes tréſors, avec l'aſſûrance de ſes bontés & de ſon affection. Son meſſager a marché ſous mon eſcorte, & il eſt maintenant dans ta tente, où il décharge ſes mulets.

ENOBARBUS (*étonné*).

Je t'en fais don.

LE SOLDAT.

Ce n'eſt pas une plaiſanterie, Enobarbus, je te dis la vérité. Il ſeroit à propos que tu vinſſes eſcorter le Meſſager juſqu'à la ſortie du camp : moi,

je ſuis obligé de retourner à mon poſte, ſans quoi je l'aurois eſcorté moi-même.... Votre Général continue de ſe conduire en Dieu (*Il s'en va*).

ENOBARBUS.

Je ſuis le ſeul lâche de l'Univers; & je ſens toute mon ignominie. O Antoine! ame inépuiſable en généroſité, comment aurois-tu donc payé mes ſervices & ma fidélité, toi qui couronnes mon infamie & la couvres d'or! A ce trait mon cœur ſe gonfle; & ſi le remords ne le briſe pas bientôt, un moyen plus prompt étouffera mon remords... Mais le remords me tuera, je le ſens. — Moi, combattre contre toi! Non: je veux aller chercher quelque caverne où je puiſſe mourir: le plus affreux tombeau doit enſevelir la honte de mes derniers jours. (*Il ſort dans le déſeſpoir*).

SCÉNE VI.

La Scène eſt devant les murs d'Alexandrie.

On entend le bruit des inſtrumens de guerre : AGRIPPA *rappellant ſes Troupes.*

AGRIPPA.

RETRAITE, retraite : nous nous ſommes engagés trop avant. Céſar, lui-même, a payé de ſa perſonne, & nous avons trouvé plus de réſiſtance que nous n'en attendions. (*Une alarme : paroiſſent Antoine & Scarus, bleſſés*).

SCARUS *à Antoine.*

O, mon brave Généval ! voilà ce qui s'appelle combattre. Si nous nous étions montrés ainſi à Actium, nous les aurions chaſſés juſques dans leurs tentes, ſanglans & couverts de plaies.

ANTOINE.

Ton ſang coule à grands flots.

SCARUS.

J'avois ici une légère bleſſure : à préſent c'eſt une large plaie (†).

(†) J'avois ici une bleſſure comme un *T* : mais à préſent c'eſt une *H*.

ANTOINE.

Ils battent en retraite.

SCARUS.

Nous les repouſſerons, juſqu'à les forcer de ſe cacher dans les trous de la terre. (*montrant ſa poitrine*). J'ai encore ici de l'eſpace pour plus de ſix bleſſures. (*Eros arrive*).

EROS.

Ils ſont battus, Seigneur; & notre avantage peut paſſer pour une victoire complette.

SCARUS.

Tailladons le dos de ces lâches; tombons ſur eux, comme ſur une troupe de daims; c'eſt un amuſement de pourſuivre les fuyards.

ANTOINE.

Je veux te donner une récompenſe pour cette ſaillie, & dix pour ta bravoure.... ſuis-moi.

SCARUS.

Je vais ſuivre vos pas. (*Ils ſortent*).

SCÈNE VII.

Bruit de guerre : ANTOINE *revient au ſon d'une marche guerrière, accompagné de Scarus & autres Soldats.*

ANTOINE.

Nous l'avons chaſſé juſqu'à ſon camp. — Volez, quelqu'un à la ville, & annoncez à la Reine les hôtes qu'il lui faut fêter ce ſoir. Demain, avant que le ſoleil nous revoie, nous acheverons d'épuiſer le ſang qui nous échappe aujourd'hui. — Je vous rends graces à tous; vos mains victorieuſes ont fait des prodiges. Vous avez combattu, non pas en hommes qui ſervent les intérêts d'un tiers, mais comme ſi chacun de vous eût défendu ſa propre cauſe. Vous vous êtes montrés autant d'Hectors. Rentrez en triomphe dans la ville; allez ſerrer dans vos bras vos épouſes, vos amis; racontez-leur vos exploits, tandis que verſant des larmes de joie, ils eſſuieront le ſang figé dans vos plaies, & baiſeront avec reſpect vos honorables bleſſures. (*à Scarus*) Donne-moi ta main.

(*Cléopâtre arrive*).

C'eſt à cette céleſte & puiſſante (†) enchantereſſe que je veux vanter vos exploits ; je veux vous faire goûter la douceur d'être loués par cette bouche divine.

SCÈNE VIII.

Les mêmes Acteurs : CLÉOPATRE.

ANTOINE (*volant à Cléopâtre.*)

O toi, aſtre de l'univers, enchaîne dans tes bras ce col vêtu de fer : franchis toute entière l'acier de tout ce harnois guerrier, & arrive juſqu'à mon ſein, & là unie à moi, reſſens les élans d'un cœur triomphant.(*Ils s'embraſſent & ſe tiennent étroitement ſerrés*).

CLÉOPATRE.

O ſouverain des Rois ! O courage ſans bornes ! Te voilà donc revenu riant & libre des piéges, que te tendoit la perfide fortune !

(†) *Fairy* renferme à la fois l'idée de puiſſance & celle de beauté. *Upton*.

ANTOINE.

ANTOINE.

Ma douce Philomèle! Nous les avons repouſſés juſques dans leurs lits.. Hé bien, ma belle Reine, malgré ces cheveux gris qui déja viennent ſe mêler à la brune chevelure de ma jeuneſſe, nous avons un cerveau qui entretient dans nos muſcles une vigueur, qui vaut bien le feu du jeune âge. — Regarde ce ſoldat : préſente à ſes lèvres ta belle main & ſa récompenſe. Approche, mon guerrier & baiſe cette main. — Il a combattu aujourd'hui, comme un Dieu ennemi de la forme humaine, & qui auroit juré d'exterminer l'eſpèce.

CLÉOPATRE *à Scarus.*

Ami, je veux te faire préſent d'une armure d'or : c'étoit l'armure d'un Roi.

ANTOINE.

Il l'a méritée, fût-elle toute étincelante de rubis, comme le char ſacré d'Apollon — (*à Cléopâtre*). Donne-moi ta main : traverſons Alexandrie dans une marche triomphante : portons devant nous nos boucliers, hachés comme leurs maîtres. Si notre palais étoit aſſez vaſte pour contenir toute cette armée, nous ſouperions tous enſemble, & nous porterions

des ſantés à la ronde juſqu'à l'événement du lendemain, qui nous promet encore des dangers dignes de nous. Trompettes, ébranlez la Ciré des accens retentiſſans de l'airain, mêlez vos éclats perçans aux ſourds roulemens des tambours, & que le ciel & la terre émus répondent à leurs ſons, & applaudiſſent à notre arrivée.

SCÈNE IX.

La Scène eſt dans le camp de Céſar.

Un CENTURION *avec deux Sentinelles*, ENOBARBUS.

LE CENTURION.

Si dans une heure nous ne ſommes pas relevés, il nous faut retourner au corps-de-garde. La nuit eſt claire, & l'on dit qu'elle nous verra rangés en bataille vers la ſeconde heure du matin.

PREMIER SOLDAT.

Cette dernière journée nous a été fatale.

ENOBARBUS (*dans l'ombre de la nuit.*)

O nuit, ſois-moi témoin.....

SECOND SOLDAT.

Quel eſt cet homme?

PREMIER SOLDAT.

Ne bougeons pas & prêtons l'oreille.

ENOBARBUS.

O lune paiſible, lorſque l'hiſtoire dénoncera à la haine de la poſtérité les noms des traîtres déſerteurs, ô lune paiſible, ſois-moi témoin, que du moins le malheureux Enobarbus s'eſt repenti en ta préſence.

LE CENTURION.

Quoi! C'eſt Enobarbus?

TROISIEME SOLDAT.

Silence: Ecoutons encore.

ENOBARBUS.

O ſombre ſouveraine de la noire mélancolie, verſe ſur moi les humides poiſons de la nuit, & que cette vie rebelle, qui réſiſte à mes vœux, ne pèſe plus ſur moi. Que mon cœur froiſſé ſous le poids in-

ſurmontable de mon crime, & déja flétri par la douleur, ſe briſe enfin, & mette un terme à toutes les affreuſes penſées qui me torturent. O Antoine, mille fois plus généreux que ma trahiſon n'eſt infâme, ô toi, du moins, pardonne-moi : & qu'après le monde m'inſcrive, s'il veut, dans le livre de mémoire, ſous le nom d'un lâche fugitif, déſerteur de ſon maître! ô Antoine! Antoine! (*il meurt de douleur*).

PREMIER SOLDAT.

Parlons lui.

LE CENTURION.

Ecoutons-le : ce qu'il dit pourroit intéreſſer Céſar.

SECOND SOLDAT.

Oui, écoutons, je crois qu'il eſt endormi.

LE CHEF.

Je crois plutôt qu'il eſt mourant ; car jamais on n'a fait pareille prière pour dormir.

PREMIER SOLDAT.

Allons à lui.

SECOND SOLDAT (*à Enobarbus*).

Allons, éveillez-vous, éveillez-vous, ami : parlez-nous.

PREMIER SOLDAT.

L'entends-tu répondre, camarade ?

LE CENTURION.

Le bras de la mort l'a terraſſé.

(*On entend un ſon de guerre dans l'éloignement.*)

Entendez-vous ces ſons ? C'eſt la trompette qui réveille l'armée aſſoupie. Portons-le au corps-de-garde : c'eſt un guerrier de marque. Notre heure de faction eſt plus que paſſée.

SECOND SOLDAT.

Allons, portons-le : peut-être reviendra-t-il de ſon évanouiſſement.

SCÈNE X.

La Scène ſe paſſe entre les deux camps.

ANTOINE, SCARUS *& ſon armée.*

ANTOINE.

LEURS diſpoſitions annoncent un combat ſur mer : ceux de terre ne leur plaiſent point.

SCARUS.

On combattra ſur mer & ſur terre, Seigneur.

ANTOINE.

Je voudrois qu'ils puſſent nous attaquer auſſi dans l'air, dans le feu, dans tous les élémens; il n'en eſt pas un ſeul où je ne les combatte. Mais écoute, voici le point important. Notre infanterie ſe portera ſous nos yeux ſur cette chaîne de collines qui tient à la ville. Les ordres ſont donnés ſur mer. La flotte eſt ſortie du port, elle eſt rangée en lieu, où nous pourrons aiſément diſtinguer leur nombre, & obſerver leurs mouvemens.

(*Ils ſortent.*)

SCÈNE XI.

CÉSAR *paroît avec ſon armée.*

CÉSAR.

A moins que nous ne ſoyons attaqués, nous ne ferons aucuns mouvemens ſur terre : & ſuivant ma conjecture, nous ne le ferons pas ; car ſes meilleures troupes ſont employées ſur ſes galères. Gagnons les vallées, & prenons tous nos avantages.

(*On entend de loin le bruit d'un combat naval*).

SCÈNE XII.

ANTOINE, SCARUS.

ANTOINE.

Ils ne ſe ſont pas joints encore. Je vais gagner la hauteur où ces pins s'élèvent. De là je pourrai tout voir, & dans un moment je reviens t'apprendre, quelle pourra être l'iſſue du combat.

(*Il ſort.*)

SCARUS.

Les hirondelles ont bâti leurs nids dans les voiles de Cléopâtre. — Les augures diſent qu'ils ne ſçavent pas, qu'ils ne peuvent pas dire .... Ils ont un air conſterné, & ils n'oſent révéler ce qu'ils penſent. Antoine eſt vaillant mais il eſt découragé ; il ſent que ſa fortune chançèle : l'eſpérance & la crainte l'agitent tour-à-tour, & ſon ame eſt tourmentée par leurs contraires accès.

SCÈNE XIII.

La Scène eſt dans le Palais d'Alexandrie.

ANTOINE. (*ſeul*).

Tout eſt perdu ! l'infâme Egyptienne m'a trahi ! ma flotte s'eſt rendue à mon ennemi ; j'ai vu mes ſoldats jetter leurs caſques en l'air, & boire avec ceux de Céſar, comme des amis qui ſe retrouvent & qui avoient déſeſpéré de ſe revoir. O femme (†)

(†) *Triple turn'd.* Trois fois changée. D'Antoine à Céſar, lorſqu'il ſurprit le Meſſager de ce dernier lui baiſant la main : de Céſar à Antoine à qui elle étoit revenue ; & enfin, d'Antoine à Céſar encore. *Johnſon.*

vouée à l'inconſtance; c'eſt-toi qui m'as vendu à ce jeune apprentif.... Ce n'eſt plus qu'avec toi ſeule que mon cœur eſt en guerre. Hé bien, dis-leur à tous de fuir. Car dès qu'une fois je me ſerai vengé de la furie dont le charme infernal m'a enſorcelé, tout ſera fini pour moi. J'aurai rempli mes deſtins. Oui, dis-leur à tous de fuir. — Fuis auſſi de moi, ô ſoleil, je ne te verrai plus lever ſur l'horiſon. Antoine & la fortune ſe ſéparent ici pour jamais; ici nous nous faiſons l'adieu d'un divorce éternel. — C'eſt donc à cette iſſue que tout eſt venu aboutir! Ces cœurs qui rampoient ſur mes pas, dont je comblois tous les deſirs, vont en foule prodiguer leurs careſſes à la fortune naiſſante du jeune Octave; & moi, qui les protégeois tous de mon ombrage, ils me fuient comme le pin que la foudre a frappé. Je ſuis trahi! O perfide cœur de l'Egyptienne! Cette ſublime enchantereſſe, qui d'un regard armoit ou déſarmoit mon bras, dont le ſein étoit le trône de ma gloire & le but de mes travaux, comme une déloyale courtiſane, m'a trompé (†),

(†) Comme un Eſcamoteur avec ſes tours de gibecière: *faſt and looſe*, eſt un jeu, un tour de gibecière. On plie une bourſe de cuir, ou une ceinture en pluſieurs plis, & on la

m'a précipité dans le fond de l'abîme. (*Il appelle*) Eros, Eros ?

SCÈNE XIV.

ANTOINE, CLÉOPATRE.

ANTOINE.

Ah ! loin de moi, furie enchantereſſe.

CLÉOPATRE.

Hé quoi ? D'où vient ce courroux de mon vainqueur contre ſon Amante ?

ANTOINE.

Diſparois, ou tu reçois ton ſalaire, & tu manqueras au triomphe de Céſar. Vis, pour qu'il t'en-

poſe ſur une table : un des plis ſemble préſenter le milieu de la ceinture. Celui qui y enfonce un poinçon, croit le tenir bien ferme au milieu de la ceinture ; tandis que celui, avec lequel il joue, la prend par les deux bouts & l'enlève. En Angleterre, parmi le petit peuple, on connoît encore ce jeu ſous le nom de *Pricking at the belt*, tours de gibecière. Peut-être que du tems de *Shakeſpeare*, il étoit en uſage parmi les Egyptiens ou Bohémiens. *Hawkins.*

chaîne & te montre en ſpectacle à la populace de Rome ; va ſuivre ſon char au milieu des huées publiques, & montrer à tous les yeux le plus grand opprobre de ton ſexe. Tu ſeras expoſée aux regards du peuple, comme un monſtre étrange pour quelque vile obole. Et puiſſe la patiente Octavie défigurer ton viſage de ſes ongles, qu'elle laiſſe croître pour ſa vengeance.... Tu as bien fait de fuir, (*Cléopâtre ſort*) ſi vivre eſt un bien pour toi. Mais tu aurois gagné à expirer ſous ma rage. D'un coup, ma fureur t'eût ſauvé mille morts.... — Eros, Eros ! hola ! — La robe de Neſſus m'enveloppe & me brûle. Alcide (†), ô toi, mon illuſtre ancêtre, enſeigne-moi tes fureurs, lorſque tu lançois Lychas (§)

(†) Suivant une antique tradition, les Antonins deſcendoient d'Hercule par ſon fils Antéon. Plutarque obſerve qu'il y avoit dans le maintien d'Antoine une certaine grandeur qui lui donnoit quelque reſſemblance avec les ſtatues & les médailles d'Hercule, dont Antoine affectoit de contrefaire de ſon mieux le port & la contenance.

(§) Image empruntée de l'Hercule de Sénèque, qui peint Lychas lancé dans l'air, & teignant les nuages de ſon ſang & écraſé contre un rocher. C'eſt ce Lychas qui avoit apporté à Hercule la chemiſe de Déjanire, qui l'avoit reçue du Centaure Neſſus.

dans le ſein des nuages enſanglantés, & prête-moi tes mains robuſtes qui ſoulevoient ton énorme maſſue, que je m'anéantiſſe moi-même. L'infâme enchantereſſe mourra. Oui, c'eſt-elle qui m'a vendu à ce jeune écolier : & je péris victime de ſes complots. Elle mourra. — Eros, où es-tu ? (*Il ſort*).

SCÈNE XV.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, MARDIAN.

CLÉOPATRE.

SECOUREZ-MOI, mes femmes; oh! il eſt plus furieux que ne le fut Ajax, fruſtré du bouclier d'Achille; & le ſanglier de Theſſalie ne ſe montra jamais plus menaçant.

CHARMIANE.

Venez au tombeau de Ptolomée. Enfermez-vous dans cette enceinte, & envoyez-lui annoncer, que vous êtes morte. L'ame ne ſe ſépare pas du corps avec plus de douleur, que l'homme de ſa grandeur.

CLÉOPATRE.

Oui, allons aux tombeaux (†).... Mardian, va lui annoncer que je me ſuis donné la mort. Dis-lui que le dernier mot que j'ai prononcé, c'eſt le nom d'Antoine, & fais-lui, je t'en conjure, un récit capable de l'attendrir. Pars, Mardian, & reviens m'apprendre, comment il aura reçu ma mort.... Allons au monument.

(†) Edifice ſuperbe près du Temple d'Iſis, que Cléopâtre, ſelon la coutume des Rois d'Égypte, avoit fait bâtir pour ſa ſépulture.

SCÈNE XVI.

ANTOINE, EROS.

ANTOINE (*à ſon écuyer, qui le conſidère triſtement.*

AMI, tu me vois encore!

EROS.

Oui, mon noble Maître.

ANTOINE.

Tu as vu quelquefois un nuage en forme de dragon menaçant; de ces vapeurs, qui nous préſentent la figure d'un ours ou d'un lion; d'autres qui s'élèvent en citadelle ſur montée de tours, ou qui pendent en rochers tombans: un mont à double cime, un promontoire bleuâtre couronné de forêts, qui ſemblent ſe balancer ſur nos têtes; vaines images qui trompent nos yeux! Tu as vu ces fantômes nés des ombres du ſoir.

EROS.

Oui, Seigneur.

ANTOINE.

Ce lion ſuperbe, toutes ces belles formes, tu le

ſçais en moins d'une penſée, s'effacent de l'air & ſe confondent avec lui, comme l'eau dans l'eau.

EROS.

Oui, Seigneur.

ANTOINE.

Hé bien, bon ſerviteur, cher Eros, ton maître n'eſt plus qu'une de ces formes imaginaires. Tu crois voir encore Antoine, mais je ne puis garder plus long-tems ce corps viſible, mon pauvre Eros. — C'eſt pour l'Egypte, que j'ai entrepris cette guerre, & la Reine, dont je croyois poſſéder le cœur comme elle poſſédoit le mien, le mien, qui tout le tems que je l'ai conſervé libre, avoit attaché à lui un million de cœurs, perdus maintenant; c'eſt elle, Eros, elle qui s'eſt entendue avec Céſar, & qui a, par une trahiſon, joué ma gloire au profit du triomphe de mon ennemi. — Allons, Eros, retiens tes larmes; pour finir mes deſtins, il me reſte.... (*En cherchant ſon épée, qu'il ne trouve point, il apperçoit Mardian*).

SCÈNE XVII.

ANTOINE, EROS, MARDIAN.

ANTOINE (*à Mardian*).

Oh ! ta vile maîtreſſe ! elle m'a volé mon épée !

MARDIAN.

Non, Antoine, ma Maîtreſſe vous aimoit, & elle a aſſocié, ſans réſerve, ſa fortune à la vôtre.

ANTOINE.

Loin de moi, Eunuque téméraire ; tais-toi. Elle m'a trahi, & il faut qu'elle meure.

MARDIAN.

La mort eſt une dette que chaque être vivant ne paie qu'une fois, & elle l'a déja acquittée. Ce que vous vouliez faire, eſt fait ; elle a prévenu votre bras ; & les derniers mots qu'elle a prononcés : c'eſt, *Antoine, généreux Antoine !* Elle a voulu encore prononcer votre nom, mais un dernier gémiſſement l'a laiſſé à moitié énoncé entre ſes lèvres & ſon cœur ; elle a expiré, votre nom enſeveli dans ſon ſein.

ANTOINE.

ANTOINE.

Elle eſt morte?

MARDIAN.

Elle eſt morte.

ANTOINE.

Eros, ôte-moi mon armure : la tâche de cette longue journée eſt finie, & il eſt tems que je repoſe. (*à Mardian.*) Toi, eſtime-toi bien heureux & bien payé de ton meſſage, d'être ſorti vivant de ces lieux. Va-t-en, (*Mardian ſort.*) (*à Eros*). Allons, dépouille-moi, romps ces liens. — L'épais bouclier d'Ajax ne peut comprimer ces élans de mon cœur. O mes flancs, briſez-vous; ô mon cœur, triomphe de la frêle cloiſon de chair qui t'environne, briſe-la dans un effort. — Dépêche, Eros, dépêche. Je n'ai plus rien du guerrier. — Vains débris de mon armure, allez loin de moi (*il acheve de ſe déſarmer lui-même.*) vous futes du moins portés avec honneur. — Eloigne-toi, laiſſe-moi ſeul un moment. — (*Eros ſort*). O Cléopâtre, je vais te rejoindre, & en pleurs à tes genoux, implorer ton pardon. Allons, il faut finir, tout délai eſt un nouveau ſupplice. Puiſque le flambeau eſt uſé, il eſt tems de repoſer. Ne différons plus. Maintenant toute réſiſtance ſeroit inutile, & nuiroit au lieu de ſervir. La force ſuccomberoit

victime de ſes propres efforts. Fermons les yeux, & tout eſt fini. — Eros! — Je te ſuis! ô ma Reine! (*il appelle encore*). — Eros! — Attends-moi dans ces lieux fortunés, où les Ombres repoſent ſur les fleurs. Là, nos mains enſemble enlacées, nous fixerons ſur nous les regards des Ombres attirées par l'héroïque majeſté de nos Mânes. Didon & ſon Enée verront leur cour déſerte, & tous les habitans de l'Eliſée s'attacher en foule ſur nos pas. — Eros? Viens donc? (*Eros paroît*).

EROS.

Que veut mon Maître?

ANTOINE.

Depuis que Cléopâtre n'eſt plus, j'ai traîné une vie ſi deshonorée, que les Dieux ont horreur de ma baſſeſſe. Moi, qui avec mon épee, partageois l'héritage de l'univers, & qui fis deſcendre ſur le dos verdâtre de Neptune des cités flottantes; je confeſſe ici, que je manque du courage d'une femme. J'ai bien moins de vertus qu'elle, qui en ſe donnant la mort, apprend à Céſar, qu'elle ſeule pouvoit ſe conquérir elle-même. — Eros, tu m'as juré, que ſi jamais les circonſtances l'exigeoient; lorſque je verrois un enchaînement d'inſurmontables malheurs me pourſuivre, & ne plus m'offrir qu'horreurs dans la vie, alors, à mon premier commandement, tu me donnerois

la mort. Accomplis ta promeſſe ; car ce tems eſt arrivé. Ce n'eſt pas moi que tu frapperas, c'eſt Céſar que tu vas priver du fruit de ſa victoire. Allons, ranime tes joues pâliſſantes.

EROS.

Que les Dieux arrêtent mon bras ! Qui, moi, j'exécuterois, ce que n'ont pu faire tous les traits des Parthes ennemis, lancés vainement contre vous.

ANTOINE.

Cher Eros, voudrois-tu donc des fenêtres de la vaſte Rome, voir ton Maître les bras liés ainſi, dans cette poſture humiliante, (*il exprime cette attitude*) courbant vers la terre ſa tête eſclave, & le viſage couvert de la honte des vaincus ; tandis que le char triomphant du fortuné Céſar étaleroit toute l'ignominie du malheureux qui le ſuit traîné dans la pouſſière ?

EROS.

Non, je ne voudrois pas le voir.

ANTOINE.

Approche donc : car il n'y a qu'une bleſſure qui puiſſe me guérir de mes maux. Allons, tire ton épée fidèle, qui dans tes mains fut tant de fois utile à ta Patrie.

EROS.

Ah, Seigneur, pardonnez.

ANTOINE.

Le jour que je te donnai la liberté, ne juras-tu pas de faire ce que je te demande ici, dès que je te l'ordonnerois? Obéis, ou je regarderai tous tes ſervices paſſés comme des haſards ſans principe & ſans volonté. Allons, ton épée, & approche.

EROS.

Détournez donc de mes yeux ce viſage ſi noble & ſi beau, fait pour être adoré de l'Univers.

ANTOINE (*détournant ſon viſage.*)

Allons.

EROS.

Voilà mon épée dans ma main.

ANTOINE.

Accomplis dans un ſeul coup l'acte pour lequel tu l'as tirée.

EROS.

Mon cher Maître, mon Général, mon Souverain, permettez, qu'avant de frapper ce coup ſanglant, je vous diſe adieu.

ANTOINE.

Tu l'as dit, ami. Adieu,

EROS.

Adieu, illuſtre héros. Frapperai-je ?

ANTOINE.

A l'inſtant, Eros.

EROS.

Hé bien, c'eſt-ici..... (*Il ſe tue lui-même.*) C'eſt ainſi que j'échappe à la douleur de voir la mort d'Antoine. (*Il expire.*).

ANTOINE.

O eſclave, mille fois plus noble que moi ! Brave Eros, tu m'enſeignes à accomplir moi-même ce que je dois, & ce que tu n'as pu faire. Ma Reine, & le fidèle Eros ont, par ce courageux exemple, gagné ſur moi de la gloire, chez les générations futures. Mais je ne veux plus que moi pour me conduire à la mort, & je vole dans ſes bras comme au lit de mon Amante. Allons, c'en eſt fait : Eros, c'eſt de ſon eſclave que ton maître a reçu l'exemple de mourir. Voilà ce que tu m'as enſeigné. (*Il ſe précipite ſur ſon épée, qui ne le tue pas tout-à-fait.*) Comment pas mort encore, pas encore ? Hola, gardes, accourez. Oh, achevez-moi !

SCÈNE XVIII.

*Les Gardes accourent à la voix d'*ANTOINE, DERCETAS *&* *les* GARDES.

PREMIER GARDE.

D'où viennent ces cris?

ANTOINE.

Amis, j'ai mal fait mon ouvrage.... oh achevez ce que j'ai commencé.

SECOND GARDE.

L'aſtre eſt tombé.

PREMIER GARDE.

Le cercle de ſes deſtins eſt rempli.

TOUS.

Hélas! ô malheur!

ANTOINE.

Que celui de vous, qui m'aime, acheve ma mort.

PREMIER GARDE.

Non pas moi.

SECOND GARDE.

Ni moi.

TROISIEME GARDE.

Ni aucun de nous. (*Ils ſortent.*)

DERCETAS.

La fortune & la mort font déſerter tes amis; (*il ramaſſe l'épée*). Que je montre ſeulement cette épée à Céſar, & avec cette nouvelle, je ſuis ſûr d'être bien accueilli. (*Diomède entre.*)

DIOMÉDE.

Où eſt Antoine?

DERCETAS.

Là, Diomède, là.

DIOMÉDE.

Eſt-il en vie? — Veux-tu répondre?

ANTOINE.

Eſt-ce toi, Diomède? Ton épée, & frappe; que j'achève de mourir.

DIOMÉDE.

Illuſtre Souverain, ma maîtreſſe Cléopâtre m'envoie vers toi.

ANTOINE, *ſurpris.*

Quand t'a-t-elle envoyé ?

DERCETAS.

Dans le moment, Seigneur.

ANTOINE, *plus étonné encore.*

Où eſt-elle ?

DIOMÉDE.

Elle eſt enfermée dans ſon monument. Elle avoit un preſſentiment du malheur que je vois arrivé. Lorſqu'elle a vu, que vous la ſoupçonniez, ſoupçon dont on ne trouvera jamais la preuve, de s'être ſourdement arrangée avec Céſar, & que rien ne pouvoit appaiſer vos fureurs, elle vous a fait annoncer qu'elle étoit morte; mais enſuite craignant l'effet de cette nouvelle, elle m'envoie vous déclarer la vérité : & je viens, mais, je le crains bien, trop tard.

ANTOINE.

Oui, trop tard, bon Diomède. Appelle mes Gardes, je te prie.

DIOMÉDE, *appellant.*

Hola, les Gardes de l'Empereur ! Gardes, avancez ; votre Général vous appelle. (*Les Gardes entrent.*) Portez-moi, mes amis, aux lieux où eſt Cléopâtre ; c'eſt le dernier ſervice que je vous commanderai.

UN GARDE.

O malheur ! nos cœurs ſont déſolés, que vous ne puiſſiez pas ſurvivre au dernier de tous vos fidèles ſerviteurs.

TOUS.

O jour de calamité !

ANTOINE.

Allons, mes chers camarades ; que le ſort barbare ne jouiſſe pas de vos larmes. Acceptez d'un front ſerein les traits dont il nous opprime. C'eſt ſe venger de lui, que de recevoir ſes coups avec une noble fierté. Emportez-moi : je vous ai conduits ſouvent : portez-moi à votre tour, mes bons amis, & recevez tous mes remercimens. (*Ils ſortent, emportant Antoine.*)

SCÈNE XIX.

Le Théâtre change, & repréſente les tombeaux de Ptolomée; CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, *paroiſſent au haut d'une tribune.*

CLÉOPATRE.

O Charmiane, c'en eſt fait, je ne ſors plus d'ici.

CHARMIANE.

Conſolez-vous, Madame.

CLÉOPATRE.

Non; je ne veux point me conſoler.... Je ſuis préparée à tous les événemens les plus étranges & les plus terribles : mais je dédaigne les conſolations. Ma douleur doit croître ſans ceſſe, pour égaler la grandeur de ſa cauſe.

(*A Diomède, qui revient l'air conſterné.*)

Comment? Seroit-il mort?

DIOMÉDE.

Pas encore, Madame : mais la mort eſt ſur lui.

Jettez les yeux là-bas, de l'autre côté du monument, & voyez: il eſt porté par ſes Gardes.

(*Antoine paroît porté par ſes Gardes.*)

CLÉOPATRE.

O Soleil, dévore la ſphère où tu te meus: — & qu'une nuit éternelle couvre ce globe inconſtant & plein de viciſſitudes. — O Antoine, Antoine, cher Antoine! — Aide-moi, Charmiane: viens, Iras: vois là-bas. Mes amis, ſecondez-nous: élevons-le juſqu'à moi.

ANTOINE.

Calmez-vous: ce n'eſt pas ſous la valeur d'Octave, qu'Antoine ſuccombe: Antoine ſeul a triomphé de lui-même.

CLÉOPATRE.

Sans doute, nul autre qu'Antoine ne devoit triompher d'Antoine: mais hélas, c'eſt-là mon déſeſpoir!

ANTOINE (*invitant Cléopâtre à deſcendre.*)

Je meurs, Reine d'Egypte, je meurs. Cependant j'implore ici de la mort quelques inſtans encore; que je puiſſe du moins coller ſur tes lèvres encore un baiſer, de tant de baiſers le dernier.

CLÉOPATRE.

Je n'oſe, cher Amant. Cher Antoine, pardonne; mais je n'oſe deſcendre, je crains d'être ſurpriſe.... Jamais ce Céſar que la fortune accable de ſes dons, ne verra ſon orgueilleux triomphe décoré de ma perſonne.... Si les poignards ont une pointe, les poiſons de la force, les ſerpens un dard, je ſuis en ſûreté. Jamais ta prude Octavie, avec ſon regard modeſte & ſon ame froide, ne jouira du triomphe de me contempler avilie & captive : mais viens, viens, cher Antoine. Aidez-moi, mes femmes. Il faut que nous le montions ici (†) : bons amis, ſecondez-moi !

ANTOINE.

O hâtez-vous, où je ne ſerai plus en vie.

CLÉOPATRE (*voulant tirer Antoine en haut.*)

Mais cela eſt étrange ! Que ſon corps eſt lourd !.... Nos efforts, au lieu d'en alléger le poids, ſemblent l'augmenter. Ah ! ſi j'avois la puiſſance de l'immor-

(†) Antoine fut porté dans les bras de ſes Serviteurs juſqu'à l'entrée du monument ; Cléopâtre ne voulut pas en ouvrir les portes : mais elle ſe montra du haut des fenêtres, & jetta des chaînes & des cordes en bas. *Plutarque.*

telle Junon, Mercure l'enléveroit ſur ſes robuſtes aîles, & iroit le placer à côté de Jupiter.... mais viens, viens (*elle tire à elle*). Les vœux des amans furent toujours inſenſés; oh viens, viens, viens!

(*Ils enlèvent & montent Antoine juſqu'à la tribune où eſt Cléopâtre.*)

Et ſois, ſois le bien venu auprès de moi.... Meurs ſur le ſein où tu as vécu. Que mes baiſers te raniment: Ah, ſi mes lèvres avoient ce pouvoir, je les uſerois à force de baiſers.

TOUS.

O touchant ſpectacle!

ANTOINE.

Je meurs, chère Reine, je meurs.... Donnez-moi quelque potion qui me rende la force de prononcer encore quelques paroles.

CLÉOPATRE.

Non, laiſſe-moi parler plutôt; laiſſe-moi accabler la perfide fortune de reproches.

ANTOINE.

Un mot, chère Reine: aſſurez auprès de Céſar votre honneur & votre vie..... Ah!

CLÉOPATRE.

Ces deux choſes ne vont plus enſemble.

ANTOINE.

Chére Cléopâtre, daignez m'écouter: de tous

ceux qui entourent Céſar, ne vous fiez qu'à Proculïeus.

CLÉOPATRE.

Je me fierai à ma réſolution & à mes mains, & non à aucun des agens de Céſar.

ANTOINE.

N'allez point gémir, ni vous lamenter ſur le déplorable changement qui m'arrive au terme de ma carrière : charmez plutôt vos penſées par le ſouvenir de ma fortune paſſée, de ces tems de ſplendeur, où j'ai vécu le plus puiſſant & le plus grand Souverain de l'univers : ma mort n'eſt pas honteuſe, je ne céde pas lâchement mon caſque à mon compatriote ; je ſuis un Romain vaincu avec honneur par un Romain. Ah ! mon ame s'envole. Je ne puis plus..... (*Antoine expire.*)

CLÉOPATRE.

O le plus généreux des mortels, veux-tu donc mourir & me quitter ? Tu n'as donc plus de tendreſſe pour moi.... Reſterai-je, moi, dans ce monde inſipide, qui, ſans toi, n'eſt plus qu'une ennuyeuſe priſon. — O mes femmes, voyez ! Le Roi de la terre s'anéantit... O mon héros :... Oui, le laurier de la guerre eſt flétri pour jamais ; la colonne des guerriers eſt renverſée. Déſormais les enfans

& les filles timides marcheront de pair avec les hommes. Les prodiges ſont finis, & après Antoine, il ne reſte plus rien de mémorable ſous la voûte des aſtres. (*Elle s'évanouit.*)

CHARMIANE.

Ah! calmez-vous, Madame.

IRAS.

Hélas! elle eſt morte auſſi, notre chère Maîtreſſe.

CHARMIANE.

Madame.

IRAS.

Madame.

CHARMIANE.

Madame, chère Maîtreſſe....

IRAS.

Reine d'Egypte! belle Souveraine....

CHARMIANE (*voyant Cléopâtre revenir à elle.*)

Ceſſe, ceſſe, Iras.

CLÉOPATRE (*qui s'eſt entendu nommer Souveraine.*)

Non, je ne ſuis plus qu'une femme, aſſujettie aux foibleſſes, aux paſſions vulgaires de la plus miſérable Plébéïenne. Il m'appartiendroit en ce mo-

ment de jetter mon ſceptre aux Dieux barbares, & de leur dire en face que cet Univers étoit égal à leur Olympe, tant qu'ils ne m'ont pas enlevé mon précieux tréſor. — Tout n'eſt plus que néant. La patience eſt folie.... La futeur ſied bien à l'être que le malheur a tendu inſenſé..... Eſt-ce donc un crime de ſe précipiter ſoi-même dans la ſecrette demeure de la mort, avant que la mort oſe venir à nous? Hé bien, mes femmes, que dites-vous? Chères Compagnes, parlez-moi; répondez: & toi, Charmiane? Allons, mes filles.... Ah! mes amies, voyez; l'aſtre de notre bonheur eſt éteint, il eſt diſparu. (*aux ſoldats d'Antoine.*) — Bons amis, prenez courage: nous l'enſevelirons; enſuite, l'acte du courage & des grandes ames, accompliſſons-le en digne Romaine, & que la mort ſoit fière de ſa proie. Sortons: l'enveloppe fragile qui renfermoit cette ame ſublime, eſt froide & glacée. O mes femmes, mes femmes, ſuivez-moi, nous n'avons plus d'ami, que notre courage & la mort.

(*Elles ſortent avec les Soldats, qui emportent le corps d'Antoine.*)

Fin du quatrième Acte.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente le camp d'Octave.

OCTAVE, AGRIPPA, DOLABELLA, MECENE, GALLUS, SUITE.

OCTAVE.

PARS, Dolabella; va trouver Antoine: dis-lui de ſe rendre: dis-lui, que dépouillé de tout, & dans l'état où eſt ſa fortune, c'eſt abuſer du tems, que de différer davantage.

DOLABELLA.

J'y vais, Céſar.

(*Il ſort.*)

(*Dercetas entre, tenant l'épée d'Antoine.*)

OCTAVE.

Pourquoi cette épée, & qui es-tu pour oſer paroître ainſi devant nous?

DERCETAS.

Dercetas eſt mon nom. Je ſervois Marc-Antoine, le meilleur des maîtres & qui méritoit les meilleurs ſerviteurs. Je ne l'ai point quitté, tant qu'il a pu reſpirer & parler, & je ne portois la vie que pour la perdre pour lui contre ſes ennemis. S'il te plaît de me prendre à ton ſervice, ce que je fus pour Antoine, je le ſerai pour Céſar. Si tu rejettes mon offre, prends ma vie, je te l'abandonne.

OCTAVE.

Que m'apprends-tu !

DERCETAS.

Oui, Céſar; Antoine eſt mort (†).

OCTAVE.

Le bruit de la chûte d'un ſi grand homme auroit dû retentir davantage dans l'Univers. Elle devoit s'annoncer par des prodiges; la terre auroit dû vomir les lions de leurs repaires dans les rues des cités, & repouſſer les habitans des cités dans les antres des lions. — La mort d'Antoine n'eſt pas le trépas d'un ſeul homme; ſa chûte entraîne avec lui la moitié de l'Univers.

(†) Antoine ſe tua l'an de Rome 723.

DERCETAS.

Céſar, il n'eſt pas mort ſous une main déshonorante, ni par le ſecours d'un poignard mercenaire. Mais, ce même bras qui imprimoit l'honneur à toutes ſes actions, a déchiré le cœur qui lui prêtoit ce courage invincible. Voilà ſon épée, je l'ai retirée de ſa bleſſure. Tu la vois, teinte encore de ſon noble ſang.

OCTAVE.

Pleurez, mes amis. — Que les Dieux me retirent leur faveur, s'il n'eſt pas vrai que cette mort doit être pleurée des Rois.

AGRIPPA.

Il eſt étrange que la nature nous force à gémir ſur nos exploits les plus volontaires !

MECENE.

Ses vertus balançoient ſes vices; beaucoup de taches, & beaucoup de gloire.

AGRICOLA.

Jamais ame plus rare n'a revêtu la forme humaine. Mais vous, Dieux, vous voulez nous laiſſer toujours quelques foibleſſes, qui nous trahiſſent & nous décèlent pour des hommes. Voyez... Céſar s'attendrit.

MECENE.

Il ſe voit lui-même dans ce grand miroir offert à ſes yeux.

OCTAVE.

O Antoine! je t'ai pourſuivi juſqu'à ce terme! — Mais nous ſommes nous-mêmes les auteurs de nos maux. Il falloit ou que je fuſſe offert moi-même à tes regards dans cet état d'abaiſſement, ou que je fuſſe ſpectateur du tien. Nous ne pouvions habiter enſemble dans le même Univers. Mais, laiſſe-moi verſer des larmes de ſang ſur la fatalité de nos deſtins; laiſſe-moi gémir ſur ce que, toi, mon frere, mon collègue dans toutes les entrepriſes, mon aſſocié à l'Empire, mon ami & mon compagnon ſur le front des batailles, toi, le bras droit de Céſar, le cœur où le mien allumoit ſon courage & puiſoit ſes nobles ſentimens..... que nos inconciliables étoiles, aient ainſi diviſé nos égales fortunes, pour nous conduire à ce triſte dénouement! — Ecoutez-moi, mes dignes amis... Mais non, je vous dirai mes penſées dans un moment plus convenable.

(*Entre un Egyptien.*)

SCÈNE II.

Les mêmes : un ÉGYPTIEN.

OCTAVE.

Cet homme a l'air de venir nous apprendre quelques nouvelles qui concernent Antoine : je veux ſçavoir ce qu'il a à nous annoncer. — D'où viens-tu ?

L'ÉGYPTIEN.

Je ne ſuis encore qu'un pauvre Egyptien : la Reine ma Maîtreſſe, confinée dans le ſeul aſyle qui lui reſte, dans ſon tombeau, deſire être inſtruite de vos intentions, pour fixer ſa réſolution, & ſe déterminer au parti que la néceſſité la forcera d'embraſſer.

OCTAVE.

Dis-lui, de ne point s'alarmer. Elle apprendra bientôt, par un de nos députés, quel traitement honorable lui réſerve ma clémence. Céſar ne peut vivre que pour être généreux.

L'EGYPTIEN.

Puiſſent donc les Dieux prendre ſoin de vos jours !

(*L'Egyptien ſort.*)

OCTAVE.

Approche, Proculéius; pars, & dis à la Reine, qu'elle ne craigne de nous aucune humiliation. Donne-lui les conſolations qu'exigera la nature de ſes chagrins. Veillons ſur elle. — Le ſentiment de ſa grandeur pourroit l'armer contre ſes jours, & fruſtrer nos eſpérances. Cléopâtre conduite vivante à Rome éterniſeroit notre triomphe. — Va, & reviens en diligence m'apprendre ce qu'elle t'aura dit, & ce que tu auras pénétré de ſes ſentimens.

PROCULÉIUS.

J'obéis, Seigneur.

OCTAVE.

Gallus, ſuis-le.... Où eſt Dola-Bella ?... pour appuyer Proculéius. (*Tous appellent Dolabella.*)

OCTAVE.

Laiſſez, laiſſez : je me rappelle maintenant de quel emploi je l'ai chargé...., Il ſe trouvera au moment marqué. — Suivez-moi dans ma tente : vous allez voir avec quelle répugnance j'ai été engagé dans cette guerre ; quelle douceur & quelle modération j'ai toujours miſe dans mes lettres. Venez vous en convaincre par toutes les preuves que je ſuis en état de vous montrer.

SCÈNE III.

Le Théâtre repréſente les tombeaux des Ptolomées.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS, MARDIAN & SELEUCUS *paroiſſent au haut d'un balcon.*

CLÉOPATRE.

Mon déſeſpoir commence à s'appaiſer : je me ſoucie moins d'être Céſar, & porte moins d'envie à ſon bonheur. Il n'eſt pas la fortune : il n'eſt que ſon vil eſclave, l'aveugle agent de ſes caprices, & il y a plus de grandeur dans l'acte volontaire qui met un terme à toutes les actions, nous ſouſtrait à tous les revers, arrête la roue des révolutions & du changement! On repoſe enfin; & je ne ramperai plus ſur cette terre fangeuſe, qui nourrit ſans diſtinction, & Céſar, & le dernier des humains.

SCÈNE IV.

Les mêmes : PROCULEIUS.

PROCULÉIUS.

CÉSAR m'envoie ſaluer la Reine d'Egypte, & vous demander de ſa part quelles faveurs vous deſirez de lui ?

CLÉOPATRE.

Quel eſt ton nom ?

PROCULÉIUS.

Mon nom eſt Proculéius.

CLÉOPATRE.

Antoine m'a parlé de toi : il m'a recommandé de te donner ma confiance : mais à préſent je ne m'embarraſſe guères qu'on me trompe, moi qui ne veux plus faire aucun emploi de la confiance. Si ton Maître eſt jaloux de voir une Reine ſuppliante à ſes pieds, tu lui déclareras qu'une Reine ne peut, ſans avilir ſa majeſté, demander moins qu'un Royaume. S'il lui plaît de me remettre, pour mon fils, l'Égypte conquiſe, en me rendant ces États qui m'ap-

partiennent, il me forcera aux plus humbles hommages de la reconnoiſſance.

PROCULÉIUS.

Madame, ouvrez votre ame à l'eſpérance. Vous êtes tombée dans les mains d'un Prince magnanime; ne craignez rien. Livrez votre ſort à mon Maître avec une pleine & libre confiance. Son cœur eſt une ſource de bienfaiſance, qui ne demande qu'à ſe répandre ſur les infortunés. Laiſſez-moi lui annoncer votre douce ſoumiſſion à ſes volontés, & vous trouverez un Conquérant généreux, qui vous comblera de ſes bienfaits, lorſque vous vous bornez à demander grace.

CLÉOPATRE.

Je te prie, dis-lui que je ſuis la vaſſale de ſa fortune, & que je rends un hommage ſincère à ſa nouvelle grandeur accrue par ſes conquêtes. Je m'inſtruis d'heure en heure dans l'art d'obéir. — J'aurois du plaiſir à voir ſes traits & ſa perſonne.

PROCULÉIUS.

Belle Reine, je vais lui rendre compte de ces ſentimens: prenez courage: car je ſçais que votre ſort a touché la pitié du vainqueur même, qui vous

a réduite à cette extrémité. (*A part à Gallus & autres Gardes.*) Vous voyez combien il eſt aiſé de la ſurprendre.

(*Tandis que Proculéius amuſe Cléopâtre avec les propoſitions de Céſar, Gallus & les Gardes eſcaladent le monument au moyen d'une échelle, entrent par une fenêtre de derrière, & font Cléopâtre & ſes femmes priſonnières.*

Gardez-la juſqu'à l'arrivée de Céſar.

IRAS.

O grande Reine !

CHARMIANE.

O Cléopâtre ! vous êtes captive.

CLÉOPATRE.

Vîte, à mon ſecours, mains propices (*elle tire un poignard.*) (*La porte du monument eſt forcée, Proculéius s'élance & déſarme la Reine.*)

PROCULÉIUS.

Arrêtez, grande Reine, arrêtez, n'exercez pas ſur vous cette fureur homicide. Je ne veux que vous ſecourir contre vous-même, & non pas vous trahir.

CLÉOPATRE.

Quoi ! on veut me priver de la mort même,

cette reſſource qui reſte aux plus vils animaux, pour finir leurs douleurs.

PROCULÉIUS.

Ne trompez pas la généroſité de mon Maître, en vous détruiſant vous-même; laiſſez l'Univers être témoin de ſa grandeur dans ſes procédés avec vous: votre mort lui enleveroit cette gloire.

CLÉOPATRE.

O mort, où es-tu? Viens à moi, viens, oh viens, & frappe une Reine. Cette victime vaut bien la foule vulgaire des malheureux que tu immoles tous les jours.

PROCULÉIUS.

Calmez-vous, Madame.

CLÉOPATRE.

Je ne prendrai aucune nourriture, rien; & s'il faut perdre ici le tems à déclarer mes réſolutions, je proteſte que je ne goûterai plus de ſommeil. Céſar a beau faire, je ſçaurai détruire cette priſon mortelle. Apprends, qu'on ne me verra jamais traînant des fers à la Cour de ton Maître, ni inſultée par les regards dédaigneux de la froide Octavie.... Qui, moi, être donnée en ſpectacle à la bruyante po-

pulace de Rome, & eſſuyer ſes ſarcaſmes inſolens? Plutôt chercher un paiſible tombeau dans quelque abîme de l'Egypte! Plutôt être giſſante & nue ſur la fange du Nil, en proie aux inſectes dévorans, un objet de dégoût & d'horreur! Plutôt me voir enchaînée & ignominieuſement ſuſpendue au ſommet de nos pyramides.

PROCULÉIUS.

Vous égarez vos penſées dans des horreurs imaginaires, & vous reconnoîtrez que Céſar ne méritoit pas ces injurieuſes alarmes.

SCÈNE V.

Les mêmes : DOLABELLA.

DOLABELLA.

PROCULÉIUS, Céſar eſt inſtruit de ce que tu as fait, & il demande ton retour. Je prends la Reine ſous ma garde.

PROCULÉIUS.

Volontiers, Dolabella, j'en ſuis ſatisfait; traitez-la avec douceur (*à Cléopâtre*). Parlez, que voulez-vous que j'annonce à Céſar ?

CLÉOPATRE.

Dis-lui, que je veux mourir. (*Proculéius ſort.*)

DOLABELLA.

Illuſtre Reine, vous avez entendu parler de moi.

CLÉOPATRE.

Je ne puis vous dire....

DOLABELLA.

Sûrement, vous me connoiſſez.

CLÉOPATRE.

Peu importe que je vous connoiſſe, que j'aie oui parler de vous ou non. — Vous ſouriez avec mépris, quand un enfant ou une femme vous racontent leurs ſonges, n'eſt-il pas vrai ?

DOLABELLA.

Je ne vous entends pas, Madame.

CLÉOPATRE.

J'ai rêvé qu'il était un Empereur nommé Antoine : ô que le Ciel m'accorde encore un pareil ſommeil, où je puiſſe revoir encore, du moins en ſonge, un pareil mortel !

DOLABELLA.

S'il vous plaiſoit....

CLÉOPATRE.

Son front ſembloit un firmament : deux aſtres y brilloient, & dans ſa courſe éclairoient de leurs feux le petit globe de la terre.

DOLABELLA.

Ce devoit être une créature bien parfaite....

CLÉOPATRE.

Ses jambes, d'un ſeul pas, franchiſſoient l'Océan ; ſon bras étendu ombrageoit l'Univers. Sa voix, quand il parloit à ſes amis, avoit la ſublime & douce harmonie des ſphères : mais quand il vouloit menacer, elle avoit la force d'un tonnerre éclatant qui ébranle le globe. Sa bonté ne connoiſſoit point de ſaiſon ſtérile : riche & féconde comme l'automne, plus elle donnoit de biens, plus elle en avoit à répandre. Il ſe plongeoit dans la volupté, comme le dauphin dans les ondes ; ſon dos humide ſurmonte toujours les flots écumans de l'élément où il vit. Sur la draperie qui le couvroit, flottoient des couronnes de toutes grandeurs : les royaumes & les îles pleuvoient des pans de ſa robe, comme autant de médailles brillantes.

DOLABELLA.

Cléopâtre !

CLÉOPATRE.

Croyez-vous qu'il ait exiſté, ou qu'il puiſſe exiſter jamais un mortel ſemblable à l'homme que je vous peins ici, tel que je l'ai vu dans un ſonge.

DOLABELLA.

Non, aimable Reine.

CLÉOPATRE.

Vous mentez, & votre menſonge offenſe l'oreille des Dieux. Mais, s'il y en a jamais eu, ou s'il peut en reparoître un ſemblable, c'eſt un prodige qui paſſe la ſphère des ſonges. La nature manque ordinairement de pouvoir pour égaler les étranges créations de l'imagination, & cependant, lorſqu'elle forma un Antoine, la nature remporta le prix & effaca par ce chef-d'œuvre tous les fantômes que l'imagination peut tracer.

DOLABELLA.

Daignez m'écouter, Madame, votre perte eſt, comme vous, ineſtimable; & le ſentiment que vous en conſervez, répond à ſa grandeur. Puiſſai-je ne jamais arriver au terme heureux des ſuccès où j'aſpire, ſi l'impreſſion de votre douleur ne m'inſpire pas un chagrin qui pénètre juſqu'au fond de mon cœur!

CLÉOPATRE.

Je vous rends grace, Seigneur,... Savez-vous ce que Céſar prétend faire de moi?

DOLABELLA.

Je vous dis à regret, ce que je deſire pourtant que vous ſachiez.

CLÉOPATRE.

CLÉOPATRE.

Parlez, Seigneur, je vous prie.

DOLABELLA.

Quoique Céſar ſoit généreux.....

CLÉOPATRE.

Il veut me traîner en triomphe?

DOLABELLA.

C'eſt ſon deſſein, Madame : je le ſais.

TOUS.

Faites place. — Céſar!

SCÈNE VI.

Les mêmes : OCTAVE, GALLUS, MECENE, PROCULEIUS, SUITE.

OCTAVE.

Où eſt la Reine d'Égypte?

DOLABELLA.

Voilà l'Empereur, Madame. (*Cléopâtre ſe proſterne à genoux*).

OCTAVE.

Levez-vous, Madame; je ne vous ſouffrirai pas dans cette poſture; levez-vous, belle Reine.

CLÉOPATRE.

Seigneur, les Dieux le veulent ainſi; il faut que j'obéiſſe à mon Maître, à mon Souverain.

OCTAVE.

Ne vous rempliſſez point de ces fâcheuſes idées : le ſouvenir de tous les outrages que nous avons reçus de vous, quoique marqués de notre ſang, eſt effacé; ou nous n'y voyons que des événemens dont le haſard ſeul eſt coupable.

CLÉOPATRE.

Seul arbitre du monde, je ne puis jamais défendre aſſez bien ma cauſe pour la juſtifier : j'aime mieux faire l'aveu des foibleſſes qui ont ſouvent avant moi déshonoré mon ſexe.

OCTAVE.

Sachez, Cléopâtre, que nous ſommes plus diſpoſés à les excuſer, qu'à les aggraver. Si vous répondez à nos vues, qui ſont pour vous pleines de bonté, vous trouverez de l'avantage dans ce change-

ment. Mais ſi vous cherchez à imprimer ſur mon nom le reproche de cruauté, en ſuivant les traces d'Antoine, vous vous priverez du moyen de reſſentir mes bienfaits, vous précipiterez vous-même vos enfans dans une ruine, dont je ſuis prêt à les ſauver, ſi vous voulez vous repoſer ſur moi. Je vais prendre congé de vous.

CLÉOPATRE.

L'univers eſt ouvert devant vos pas : il eſt à vous, & nous ornemens de votre triomphe & trophées de votre conquête, il nous faudra vivre attachés au lieu où il vous plaira nous enchaîner... Seigneur, voici l'état.... (*elle lui préſente un papier.*)

OCTAVE.

C'eſt de Cléopâtre même que je veux prendre conſeil ſur tout ce qui l'intéreſſe.

CLÉOPATRE.

Seigneur, voilà l'état de mes richeſſes, de l'argenterie & des bijoux que je poſsède. Il eſt exact, & juſqu'aux moindres effets, rien n'y eſt omis. Où eſt Seleucus ?

SELEUCUS.

Me voici, Madame.

CLÉOPATRE.

Voilà mon tréſorier, vous pouvez l'interroger, Seigneur, ſommez-le au péril de ſa tête, de déclarer ſi j'ai rien détourné; dis la vérité, Selucus.

SELEUCUS.

Madame, j'aimerois mieux perdre l'uſage de la parole, que d'affirmer, au péril de ma tête, ce qui n'eſt pas.

CLÉOPATRE.

Qu'ai-je donc caché?

SELEUCUS.

Aſſez, pour racheter tous les tréſors que vous déclarez.

OCTAVE.

Ne rougiſſez pas, Cléopâtre; j'approuve votre prudence.

CLÉOPATRE.

O vois, Céſar, conſidère, comme la foule des humains ſuit ſervilement la fortune! Tous mes ſerviteurs m'abandonnent pour ſe donner à toi; & ſi nous changions de ſort, tous les tiens te quitteroient pour ſe donner à moi. — L'ingratitude de ce vil Seleucus met le comble à ma fureur. — O lâche eſclave,

plus perfide que n'eſt l'amour mercenaire. Quoi, tu me tournes le dos?... Oui, tu le peux; va me trahir, je te le permets: mais avant, euſſes-tu des aîles pour fuir ma vengeance, elle ſaura t'atteindre, miſérable, indigne eſclave! O monſtre de baſſeſſe! (†)

(*Elle le maltraite*)

OCTAVE.

Aimable Reine, ſouffrez que je vous prie....

CLÉOPATRE.

O Céſar, quel ſanglant affront pour moi!... Lorſque vous, dans l'éclat de votre grandeur, vous daignez honorer de votre viſite une infortunée vaincue par le malheur, mon propre ſerviteur viendra augmenter le poids de mes diſgraces par ſa lâche trahiſon! Eh quoi, généreux Céſar, quand je me ſerois réſervé quelques frivoles parures de femme, quelques bagatelles ſans valeur, de ces riens, de ces légers cadeaux dont on ſalue ſes nouveaux amis; &

(†) On dit que Cléopâtre, dans ce mouvement de colère contre ſon Intendant, ſe leva de ſon lit pour le maltraiter, & auſſi dans la vue d'étaler ſes appas aux yeux de Céſar, pour ſurprendre ſon cœur; mais l'ambition d'Octave n'étoit pas de régner ſur une coquette.

encore quand j'aurois mis à part quelque bijou de prix pour Livie, pour Octavie, afin de les intéreſſer à mon ſort, devrois-je être fouillée juſqu'au fond de l'ame par un homme que j'ai nourri? O Dieux, ce trait d'ingratitude me précipite encore plus bas que l'abîme où j'étois tombée. De grace, fuis de ma préſence, (*à Seleucus*) ou je te ferai voir, que le ſentiment de ma grandeur paſſée vit encore ſous les ruines de ma fortune. Si tu étois un homme, tu aurois pitié de moi!

OCTAVE.

Ne réplique pas, Seleucus.

CLÉOPATRE.

Que l'univers apprenne ici quel eſt le ſort des Souverains. Nous ſommes accuſés des faures que font nos Miniſtres, & ſi nous venons à tomber du trône, nous portons la peine des crimes d'autrui: ce malheur attaché à la grandeur, rend la condition des Rois bien à plaindre!

OCTAVE.

Cléopâtre, rien de ce que vous avez mis en réſerve, ni de ce que vous avez déclaré, n'entrera dans le regiſtre de mes conquêtes. Il eſt toujours à vous,

diſpoſez-en à votre gré, & croyez que Céſar ne s'abaiſſe point à marchander avec vous les vils effets, que vendent les artiſans. Ainſi raſſûrez-vous. Ceſſez, lorſque vous êtes libre, de vous voir captive dans vos penſées. Non, chère Reine, notre intention eſt de régler votre ſort ſur les avis que vous nous donnerez vous-même. Vivez, dormez en paix; l'intérêt & la pitié que vous m'inſpirez, vous donnent un ami dans Céſar; & c'eſt dans tes ſentimens que je vous quitte.

CLÉOPATRE.

O mon Maître & mon Souverain!

OCTAVE.

Je n'accepte point ce titre, Madame. — Adieu.

(*Octave ſort avec ſa ſuite.*)

SCÉNE VII.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS.

CLÉOPATRE.

Il me flatte, mes amis, il me flatte de belles paroles, pour me faire oublier ce que je dois à ma gloire. Mais, écoute, Charmiane (*Elle parle bas à Charmiane.*)

IRAS.

Terminez, terminez, Madame, les jours brillans ſont paſſés, & nous rentrons dans les ténèbres.

CLÉOPATRE.

Encore un mot, Charmiane. — Je te l'ai déja dit, tout eſt arrangé. Va & dépêche-toi.

CHARMIANE.

J'y vais, Madame. (*Charmiane ſort.*)

SCÈNE VIII.

CLÉOPATRE, IRAS, DOLABELLA.

DOLABELLA.

Où eſt la Reine?

CHARMIANE (*la montrant.*)

Voyez, c'eſt elle.

CLÉOPATRE.

Ceſt vous, Dolabella!

DOLABELLA.

Madame, j'accomplis mon ſerment & vos ordres: mon amitié me fait un devoir religieux de les remplir, & je viens vous annoncer que Céſar a réſolu de partir, de prendre ſa route par la Syrie, & que dans trois jours, il vous envoie devant lui, vous & vos enfans. Profitez, ſelon votre prudence de cet avis. J'ai rempli vos deſirs & ma promeſſe.

CLÉOPATRE.

Dolabella, je ne pourrai jamais m'acquitter avec vous.

DOLABELLA.

Je ſuis trop heureux de vous avoir ſervi, adieu,

grande Reine : il faut que je me rende auprès de Céſar. (*Il ſort.*)

CLÉOPATRE.

Adieu, mille actions de graces. — Hé bien, Iras, quels ſont tes ſentimens? Tu ſeras donc promenée dans les rues de Rome, comme une marionette d'Egypte, ainſi que moi? La populace des artiſans, dans leurs ſales habits de travail, leurs haches & leurs marteaux à la main, nous ſouleveront brutalement dans leurs bras, pour nous montrer au-deſſus de la foule : il nous faudra ſoutenir leurs haleines impures, mêlées aux nuages de pouſſière élevée ſous leurs pas, & reſpirer malgré nous ces vapeurs empeſtées.

IRAS.

Que les Dieux nous en préſervent!

CLÉOPATRE.

Oui, voilà le ſort qui nous attend, Iras. D'inſolens licteurs nous montreront au doigt, comme des courtiſannes publiques; de miſérables rimeurs dans la mendicité, nous chanſonneront dans leurs airs diſcordans; les hiſtrions, compoſant auſſi-tôt de tête une farce de notre hiſtoire, nous traduiront ſur

le théâtre, & étaleront aux yeux du peuple nos fêtes nocturnes d'Alexandrie : Antoine ſera produit ſur la ſcène ivre & chancelant, & moi, (†) je verrai quelque jeune écolier à la voix glapiſſante, & burleſquement traveſti en Cléopâtre, avilir ma grandeur ſous le rôle d'une proſtituée.

IRAS.

O grands Dieux!...

CLÉOPATRE.

Oui, voilà notre deſtinée.

IRAS.

Jamais je ne verrai ces horreurs : car je ſuis bien ſûre, que mes ongles ſont plus forts que mes yeux.

CLÉOPATRE.

C'eſt-là, c'eſt-là le moyen de changer en folie tous les apprêts de notre ennemi, & de triompher de ſes abſurdes projets.

CHARMIANE (*revient.*)

C'eſt toi, Charmiane! — Allons, mes femmes,

(†) Du tems de *Shakeſpear*, les rôles de femmes étoient joués par de jeunes garçons traveſtis.

parez-moi en Reine : allez, rapportez mes plus brillans atours ; je vais encore ſur les bords du Cydnus, comme au-devant d'Antoine : allons Iras, obéis. — Oui, courageuſe Charmiane, je veux terminer — & quand tu auras rempli cette dernière tâche, je te donnerai la liberté de te repoſer juſqu'au dernier jour de l'univers. — Apporte ma couronne, n'oublie rien ; mais pourquoi ce bruit ?

(*On entend un bruit dans l'intérieur.*)

UN GARDE.

Il y à là un villageois qui veut abſolument être introduit devant votre Majeſté ; il porte une corbeille remplie de figues.

CLÉOPATRE.

Qu'on le faſſe entrer. (*Le Garde ſort.*) Quel foible inſtrument, & qui pourtant ſuffir pour exécuter une grande action ! Il m'apporte la liberté. Ma réſolurion eſt priſe, & je ne ſens plus rien en moi de la foibleſſe de mon ſexe : Cléopâtre, toute entière, eſt changée en marbre inflexible : & l'aſtre inconſtant (†) des nuits n'eſt plus la planète qui préſide à mes deſtins.

(†) Alluſion au culte que l'Égypte rendoit à la Lune ſous le nom d'*Iſis*.

SCÈNE IX.

LE GARDE *revient : un* PAYSAN *portant une corbeille remplie de figues.*

LE GARDE.

VOILA l'homme que j'ai annoncé.

CLÉOPATRE.

Retire-toi, & laiſſe-nous ſeuls. (*Le Garde ſort.*) (*Au Payſan.*) Hé bien, as-tu là ce joli reptile du Nil, qui tue ſans douleur?

LE PAYSAN.

Oui vraiment, je l'ai; mais je ne voudrois pas être la cauſe que vous euſſiez envie de le toucher. Car ſa morſure eſt incurable. Ceux qui en meurent, n'en reviennent jamais, ou bien rarement.

CLÉOPATRE.

Fort bien, va-t-en. Adieu.

LE PAYSAN.

N'oubliez pas, Madame, que l'aſpic fera ſon devoir d'aſpic.

CLÉOPATRE.

Oui, oui. Adieu.

LE PAYSAN.

Ne lui donnez rien, je vous prie, car il ne vaut pas la nourriture.

CLÉOPATRE.

Allons, laiſſe-moi. Sors. (*) (*Le Payſan ſort.*)

SCÈNE X.

CLÉOPATRE, CHARMIANE, IRAS.

CLÉOPATRE.

DONNEZ-MOI ma robe royale; poſez ma couronne ſur ma tête; je me ſens preſſée d'un violent deſir de quitter la vie. C'en eſt fait, le nectar de la grappe d'Egypte ne mouillera plus mes lévres. — Allons, hâte-toi, chère Iras. Il me ſemble entendre la voix d'Antoine qui m'appelle: je m'imagine le voir, ſe lever du tombeau, pour applaudir à mon courage. Je crois l'entendre ſe moquer de la fortune de Céſar; les Dieux commencent par donner le

bonheur aux hommes, pour faire pardonner les maux dont leur courroux le fait expier après. — Mon époux, je te ſuis! — Prouvons par mon courage mes droits à ce titre chéri. Je ſuis formée d'air & de feu; & je rends à la terre les élémens groſſiers qui déshonorent ma ſubſtance. — Bon, avez-vous fini? — Venez donc, & recueillez la derniere chaleur de mes lèvres. (*Elle les embraſſe.*) Adieu, tendre Charmiane. Iras, adieu pour jamais. (*Elle applique un aſpic ſur ſon ſein.*) Hé quoi, (*voyant Iras mourante & prête à tomber.*) Mes lèvres ont-elles donc le venin de l'aſpic? Quoi, tu tombes? Ah, ſi la ſéparation de l'homme & de la vie, eſt auſſi douce qu'elle le paroît en toi, le trait de la mort n'eſt donc pas plus redoutable que la morſure d'un amant, qui fait douleur un moment, & qu'on déſire encore. Chère Iras, te voilà donc giſſante & paiſible! En diſparoiſſant auſſi rapidement du monde, tu ſembles lui dire, qu'il ne vaut pas le tems de lui faire nos adieux.)

(*Iras expire.*)

CHARMIANE.

O ſpectacle fait pour attendrir les Dieux mêmes!

CLÉOPATRE.

Cet exemple m'accuſe de lâcheté. — Si elle entre

la première dans l'Élyſée, & qu'elle rencontre avant moi mon Antoine à la belle chevelure, il l'interrogera ſur mon ſort, & lui donnera le premier baiſer, baiſer que je ne céderois pas pour la félicité des Dieux. Viens (*à l'aſpic.*) reptile homicide: que ta dent aiguë tranche d'un ſeul coup la trame rebelle de ma vie. Allons, pauvre animal, courrouce-toi, aigris ton venin & acheve. Trompe les projets du ſuperbe Céſar; qu'il reſte interdit, & honteux de ſa ſotte eſpérance.

CHARMIANE.

O aſtre de l'orient!

CLÉOPATRE.

Ceſſe, ceſſe tes plaintes. Ne vois-tu pas mon joli poupon ſur mon ſein? Vois, comme il s'endort en ſuçant ſa nourrice.

CHARMIANE.

Oh, briſe-toi, briſe-toi, mon cœur.

CLÉOPATRE.

C'eſt du baume qu'il fait couler dans mes veines! Il eſt doux & ſuave, comme le ſouffle de l'air. (*Elle careſſe l'aſpic.*) O Antoine! — Allons viens auſſi, toi

(*Elle*

(*Elle prend un autre aſpic qu'elle s'applique au bras.*)
Pourquoi reſter plus long-tems? .. (*Elle meurt.*)

CHARMIANE.

Dans ce monde odieux?... — Ainſi, — adieu donc. — O mort, tu peux te vanter maintenant d'avoir en ta poſſeſſion une beauté qui n'a point eu ſon égale dans l'univers! Beaux yeux, aſtres de lumière, (*En lui fermant les yeux*) fermez-vous, & que jamais deux yeux ſi pleins de grace & de majeſté, n'enviſagent le char d'or du Soleil!... — Votre couronne eſt dérangée; je veux la redreſſer, & après.... (*elle redreſſe la couronne qui s'étoit dérangée ſur la tête de Cléopâtre.*)

(*Surviennent des Gardes qui entrent bruſquement.*)

PREMIER GARDE.

Où eſt la Reine?

CHARMIANE.

Parlez bas, ne l'éveillez point.

PREMIER GARDE.

Céſar a envoyé....

CHARMIANE.

Un Meſſager trop lent.... (*Elle s'applique un*

aſpic.) Oh, viens, allons, vîte, hâte-toi : je commence à te ſentir.

PREMIER GARDE.

Approchons ; oh! tout ne va pas au gré de nos déſirs : Céſar eſt trompé.

SECOND GARDE.

J'apperçois Dolabella que Céſar avoit envoyé : appellez-le.

PREMIER GARDE.

Quel eſt cet ouvrage, Charmiane ? Eſt-ce-là un bel exploit ?

CHARMIANE.

Oui, il eſt digne d'une princeſſe iſſue de tant de Rois illuſtres..... Ah ! Soldats !... (*Elle expire.*)

DOLABELLA *entre.*

En quel état ſont les choſes ici ?

SECOND GARDE.

Tout eſt mort !

DOLABELLA.

Céſar, tes conjectures ont rencontré juſte : tu viens voir de tes yeux l'acte funeſte que tu as tant cherché à prévenir.

SCÈNE XI.

Les mêmes : OCTAVE *entre avec ſa ſuite.*

TOUS.

RANGEZ-VOUS ; faites place à Céſar.

DOLABELLA.

Ah ! Seigneur, vos preſſentimens n'étoient que trop vrais : ce que vous craigniez, eſt arrivé.

CÉSAR.

C'eſt finir en héroïne : elle a pénétré notre deſſein, & en Reine fière, elle s'eſt ouvert une iſſue. Le genre de leurs morts ? Je ne vois ſur elle aucunes traces de ſang.

DOLABELLA (*aux Gardes.*)

Qui les a quittées le dernier ?

PREMIER GARDE.

Un pauvre Villageois, qui leur a apporté des figues. Voilà encore ſa corbeille.

CÉSAR.

C'étoient donc des figues empoiſonnées ?

PREMIER GARDE.

Ah ! Céſar : Charmiane, que vous voyez là, vivoit encore, il n'y a qu'un moment. Elle étoit debout & parloit. Je l'ai trouvée arrangeant le diadême ſur le front de ſa Maîtreſſe morte, & auſſi-tôt je l'ai vue chanceler & tomber.

CÉSAR.

O ſenſible & noble victime !... Si elles avoient avalé du poiſon, on le reconnoîtroit à quelque enflûre extérieure : mais Cléopâtre ſemble s'être endormie voluptueuſement, comme ſi elle vouloit attirer encore un autre Antoine dans les filets de ſes appas.

DOLABELLA.

Là, ſur ſon ſein, paroît une piquûre que le ſang a rougie, & un peu d'enflûre à la peau ; la même marque paroît ſur ſon bras.

PREMIER GARDE.

C'eſt la trace d'un aſpic : & ces feuilles de figuier ont ſur elles une gomme toute ſemblable à celle que les aſpics laiſſent après eux dans les cavernes du Nil.

CÉSAR.

Il y a apparence que c'eſt ainſi qu'elle eſt morte ;

car ſon Médecin m'a dit qu'elle l'a queſtionné long-tems ſur les genres de mort les plus faciles & les moins douloureux. (*aux Gardes*). Enlevez-la dans ſon lit, & ſortez ſes femmes de ce tombeau. Elle ſera enſevelie auprès de ſon cher Antoine; & nulle tombe ſur la terre n'aura enfermé un couple auſſi fameux. D'auſſi grandes cataſtrophes ſont faites pour étonner ceux mêmes qui en ſont les auteurs, & la pitié qu'inſpire leur hiſtoire, rendra leurs noms auſſi célèbres que celui du vainqueur, qui les a réduits à cette déplorable extrêmité. — Je veux que notre armée, dans une pompe ſolemnelle, ſuive leur convoi funèbre, & après, nous marcherons vers Rome. Dolabella, ſongez à faire exécuter ces obſèques avec l'appareil le plus éclatant & le plus auguſte.

Fin du cinquième & dernier Acte.

Cette Pièce tient la curioſité & l'intérêt toujours éveillés. Le mouvement continuel de l'action, la variété des incidens, & la rapide ſucceſſion d'un perſonnage à l'autre, tient l'ame attentive & avide d'évènemens, depuis le premier Acte juſqu'au dernier. Johnſon.

Shakeſpeare *a tracé, avec beaucoup de jugement,*

le caractère d'Octave. Antoine étoit ſon héros, & Octave ne devoit pas briller auprès de lui. Mais d'un autre côté, ſon caractère étoit donné par l'Hiſtoire, & le Poëte étoit obligé de le peindre reſſemblant. Les anciens Hiſtoriens, autant de flatteurs d'Auguſte, l'ont peint ſi beau, qu'on en fera un héros quand on voudra. Shakeſpeare *leur échappe avec beaucoup d'adreſſe; il emploie tous les grands traits du caractère d'Octave, tels qu'il les a trouvés : mais en même-tems, il rend Octave peu aimable. Il le peint faux, ſans courage, d'une ame étroite, hautaine & vindicative; ce qui eſt vrai en dépit des panégyriques de ſes Hiſtoriens. Les Princes ont toujours leurs flatteurs, & Milton en a donné à Satan.* Warburton.

NOTES
D'ANTOINE ET CLÉOPATRE.
ACTE PREMIER.

SCÈNE III, page 7.

Une autre partie du Palais.

ENOBARBUS, CHARMIANE, IRAS, ALEXAS, UN DEVIN.

CHARMIANE.

SEIGNEUR Alexas, mon cher Alexas, mon incomparable, mon divin Alexas, où eſt le Devin que vous avez tant vanté à la Reine? Oh! que je connuſſe cet époux, qui, dites-vous, doit couvrir de fleurs ſon front déshonoré!

ALEXAS.

Devin?

LE DEVIN.

Que déſirez-vous?

CHARMIANE.

Eſt-ce là cet homme?.... Eſt-ce vous, mon ami, qui connoiſſez les ſecrets,....

LE DEVIN.

Je ſais lire un peu dans le livre immenſe des ſecrets de la Nature.

ALEXAS.

Montrez-lui votre main.

ENOBARBUS.

Qu'on ſerve promptement le repas : & du vin en abondance, pour boire à la ſanté de Cléopâtre.

CHARMIANE.

Mon ami, je vous prie, une bonne fortune.

LE DEVIN.

Ce n'eſt pas moi qui la fais, ſeulement je la prévois.

CHARMIANE.

Hé bien, je vous prie, devinez-m'en une bonne.

LE DEVIN.

Vous ſerez encore plus riche en beauté que vous n'êtes.

CHARMIANE.

Il veut dire en embonpoint.

IRAS.

Non, il veut dire que vous vous mettrez du fard, quand vous ſerez vieille.

CHARMIANE.

Que les rides m'en préſervent.

ALEXAS.

Ne troublez point de vos propos ſa preſcience, & ſoyez attentive.

CHARMIANE.

Oui, taiſons-nous.

LE DEVIN.

Vous aimerez beaucoup plus que vous ne ſerez aimée.

CHARMIANE.

J'aimerois mieux m'échauffer le ſang (1) avec le vin, qu'avec l'amour.

ALEXAS.

Soit, écoutez-le.

CHARMIANE.

Allons, mon ami, à préſent, quelque bonne aventure bien heureuſe! comme d'épouſer trois Rois dans une matinée, & de me trouver le ſoir veuve de tous les trois, d'avoir à cinquante ans un fils auquel Hérode (2) de Judée rende hommage. Trouve-moi un moyen de me marier à Octave-Céſar, & de marcher l'égale de ma maîtreſſe.

LE DEVIN.

Vous ſurvivrez à la Reine que vous ſervez.

CHARMIANE.

Oh! merveilleux! J'aime bien mieux une longue vie, qu'une corbeille de figues (3).

(1) *Le foie.* Un foie chaud occaſionne un viſage ardent & qui reſpire la volupté. *Johnſon.*

(2) Hérode flattoit les Romains, & devint leur tributaire pour conſerver le Royaume de Judée: il fit, dans cette vue, de riches préſens à Antoine.

(3) Alluſion cachée à la corbeille de figues remplie d'aſpics qu'on apporte au cinquième Acte; Charmiane ignore le rapport de ſa réponſe

LE DEVIN.

Vous avez éprouvé dans le paſſé une meilleure fortune que celle qui vous attend.

CHARMIANE.

A ce compte, il y a toute apparence que mes enfans ne ſeront pas célèbres dans l'Hiſtoire. Je vous prie, combien dois-je avoir de garçons & de filles?

LE DEVIN.

Si chacun de vos déſirs en produiſoit un, & que je puſſe nombrer d'avance tous vos déſirs, je vous prédirois un million d'enfans.

CHARMIANE.

Tais-toi, inſenſé! Je te pardonne, parce que tu es un ſorcier.

ALEXAS.

Vous croyez que votre couche eſt la ſeule confidente de vos ſecrets déſirs.

CHARMIANE.

Allons, viens. Dis auſſi à Iras ſa bonne aventure.

ALEXAS.

Nous voulons tous ſavoir nos deſtins.

ENOBARBUS.

Le mien & le vôtre, à la plûpart de vous, ſera d'aller nous coucher ivres ce ſoir.

---

avec l'évènement: mais *Shakeſpeare* ſe conforme ici à la ſuperſtition des Anciens, qui penſoient que ſouvent un mot, un propos dit au haſard & ſans deſſein, renfermoit des préſages de l'avenir. *Voyez Ciceron, de Divinatione.* Warburton.

IRAS, *montrant ſa main.*

Voilà une paume qui préſage la chaſteté, ſi rien ne s'y oppoſe d'ailleurs.

CHARMIANE.

Oui, comme le Nil débordé ſur l'Égypte, préſage la famine. . . .

IRAS.

Allez, concubine ſans pudeur, folâtre compagne de lit, vous ne vous connoiſſez pas en bonne aventure.

CHARMIANE.

Oui, s'il n'eſt pas vrai qu'une main douce & potelée, eſt un ſigne d'une conſtitution amoureuſe; il n'eſt pas vrai que j'aie le pouvoir de porter la main à mon front. (*au Devin.*) Je vous en prie, prédiſez-lui ſeulement ſes aventures des jours ouvrables.

LE DEVIN.

Vos deſtinées ſe reſſemblent.

IRAS.

Mais comment, comment? Citez quelques particularités.

LE DEVIN.

J'ai dit.

IRAS.

Quoi, n'aurai-je pas ſeulement un pouce de bonne fortune de plus qu'elle?

CHARMIANE.

Et ſi vous l'aviez, où voudriez-vous le placer?

IRAS.

Ce ne ſeroit pas au nez de mon mari.

CHARMIANE.

Que le Ciel corrige nos mauvais penchants ! A votre tour, Alexas (*au Devin*). Allons, ſa bonne aventure, à lui, ſa bonne aventure. Oh ! qu'il épouſe une femme impotente, qui ne puiſſe pas marcher. Douce Iſis (1), je te le demande à genoux : que cette femme meure, & alors donne lui en une pire encore, & après celle-la d'autres toujours plus méchantes, juſqu'à ce que la pire de toutes le conduiſe en riant à ſa tombe, déshonoré par cent infidélités. Bonne Iſis, exauce ma prière, & quand tu devrois me refuſer dans des occaſions plus importantes, accorde-moi cette grace. Bonne Iſis, je t'en conjure.

IRAS.

Oui, exauce-la, chère Déeſſe, entends la prière que nous t'adreſſons toutes ! Car ſi c'eſt un creve-cœur de voir un galant homme maltraité de ſa femme ; c'eſt un chagrin mortel de voir un laid malotru ſauver ſon front de la diſgrace qui lui eſt dûe : ainſi, chère Iſis, ſois équitable, & coëffe-le de la deſtinée qui lui convient.

CHARMIANE.

Ainſi ſoit-il.

ALEXAS.

Voyez-vous ; s'il dépendoit d'elles de me déshonorer, elles veudroient leur honneur pour m'ôter le mien.

(1) Les Égyptiens adoroient la Lune ſous le nom d'*Iſis*, qu'ils repréſentoient tenant dans ſa main une ſphère & une amphore pleine d'épis de blé ; emblêmes, l'une des Sciences & des Arts, l'autre de la fertilité du Pays.

ACTE II, Scène IV, page 60.

(*) « L'air même, ſans l'horreur du vuide, eût abandonné Antoine, & pour aller admirer Cléopâtre, laiſſoit un vuide immenſe dans la Nature. » -- Alluſion au vieil axiôme de la Philoſophie Péripatéticienne, alors en vogue : *Natura abhorret à vacuo.*

ACTE II, Scène IV. page 60.

(1) *Dryden*, dans ſa Pièce intitulée : *Tout pour l'Amour*, a imité cette deſcription de *Shakeſpeare*, de la manière ſuivante.

« Son vaiſſeau fendoit les flots argentés du Cydnus. Les cables étoient de ſoie : l'or de ſes pavillons ondoyoit dans les airs. Les Zéphirs enfloient ſes voiles de pourpre ; autour de ſa couche étoient rangées ſes Nymphes, comme autant de Néréïdes. Au milieu, Cléopâtre étoit couchée comme une autre Vénus. Elle repoſoit, la joue appuyée ſur ſa main, & jettoit un regard languiſſant & doux, comme ſi sûre des cœurs de tous ceux qui la voyoient, elle eût négligé de chercher à les gagner. De jeunes Pages, comme des Amours, debout devant elle, de leurs aîles colorées agitoient les vents qui ſe jouent autour de ſes appas. Lorſqu'elle daignoit ſourire, c'étoit un éclair de lumière qui ſembloit jaillir & tout égayer autour d'elle. Les yeux des ſpectateurs amoureux, ne ſe laſſoient point de la contempler, & reſtoient attachés ſur ſa beauté. Au ſon des flûtes, les rames frappoient l'onde en meſure, nouveau charme qui ſe joignoit au plaiſir des yeux, & tous deux augmentoient le raviſſement de l'ame enchantée. C'étoit un ciel, & plus encore ; car tous les cœurs étoient tellement ſous le charme, que la foule entaſſée ſur le rivage, reſtoit immobile & ſans haleine ; la voix manquoit pour applaudir à ſon triomphe. »

ACTE III, Scène IV, page 118.

(2) C'eſt une alluſion manifeſte aux queſtions ſemblables, que fit Élizabeth à Jacques Mevil, ſur ſa Maîtreſſe la Reine d'Écoſſe. « Elle me demanda, dit-il dans ſes mémoires, quelle étoit la plus belle couleur de cheveux, & qui d'elle ou de la Reine d'Écoſſe avoit les plus beaux cheveux. Je lui répondis que ce n'étoit pas ce qu'elles avoient de moins beau que les cheveux. Elle inſiſta pour m'obliger à déclarer laquelle des deux je trouvois la plus belle. Je répondis qu'elle étoit la plus belle Reine de l'Angleterre, & ma Maîtreſſe la plus belle Reine d'Écoſſe. Elle ne fut point ſatisfaite. J'ajoutai qu'elles étoient les deux plus belles femmes de leurs Royaumes : que Sa Majeſté avoit le teint le plus blanc ; mais que ma Reine étoit très-aimable. Elle me demanda laquelle étoit la plus grande. Ma Reine, répondis-je ; oh bien, dit elle, c'eſt une trop grande taille ; pour moi, je ne ſuis ni trop grande ni trop petite. Enſuite elle me demanda quels étoient ſes exercices. Je répondis, que la Reine chantoit quelquefois dans les montagnes : qu'après avoir vaqué à ſes affaires, elle s'occupoit à lire l'Hiſtoire, que quelquefois elle s'amuſoit à pincer le luth ou le virginal (1) ; elle me demanda ſi elle en jouoit bien ; je répondis, paſſablement bien pour une Reine.

ACTE III, Scène IX, page 133.

(*) « Je pourrois répondre : ſi nous voulions aller à la guerre avec les chevaux & les cavales, les chevaux ſeroient abſolument ſuperflus : car les cavales porteroient chacune un ſoldat & un cheval. »

(1) Inſtrument de Muſique, ainſi appellé, parce qu'il étoit à la mode parmi les jeunes filles. C'étoit une eſpèce d'épinette ou clavecin.

ACTE III, Scène III, page 179.

(*) *La Scène repréſente un corps-de-garde devant le Palais d'Alexandrie.*

(*Entre un détachement de Soldats.*)

PREMIER SOLDAT.

Bon ſoir, camarade, c'eſt demain le grand jour.

SECOND SOLDAT.

Il décidera tout. Comment va la joie? N'as-tu rien entendu d'étrange dans les rues?

PREMIER SOLDAT.

Rien... Quelles nouvelles?

SECOND SOLDAT.

Il y a apparence que ce n'eſt qu'un bruit; bonne nuit.

PREMIER SOLDAT.

Camarade, bonne nuit.

(*Ils joignent d'autres Soldats.*)

SECOND SOLDAT.

Soldats, faites bonne garde.

PREMIER SOLDAT.

Et vous auſſi, bon ſoir, bon ſoir.

(*Ils ſe placent à chaque coin du Théâtre.*)

SECOND SOLDAT.

Ici, notre poſte... Et ſi demain notre flotte a l'avantage, je ſuis bien certain que nos Troupes de terre ne lâcheront pas pied;

PREMIER SOLDAT.

C'eſt une brave armée & pleine de réſolution.

(*On entend une ſymphonie qui part de deſſous le Théâtre.*)

SECOND SOLDAT.

Silence ! Quel eſt ce bruit ?

PREMIER SOLDAT.

Ha ! prêtons l'oreille.

SECOND SOLDAT.

Écoutons.

PREMIER SOLDAT.

Une muſique aérienne !

TROISIÉME SOLDAT.

Elle vient de deſſous la terre : c'eſt bon ſigne, n'eſt-ce pas ?

SECOND SOLDAT.

Non.

PREMIER SOLDAT.

Taiſez-vous donc : que ſignifie cette muſique ?

SECOND SOLDAT.

C'eſt le Dieu Hercule, qui jadis aimoit Antoine, & qui l'abandonne aujourd'hui.

PREMIER SOLDAT.

Promenons-nous : voyons, ſi les autres Sentinelles entendent la même choſe que nous.

SECOND

SECOND SOLDAT.

Hé bien, camarades. (*Tous s'écrient enſemble.*) Hé bien; entendez-vous, entendez-vous ces ſons ?

PREMIER SOLDAT.

Cela n'eſt-il pas étrange ?

TROISIÉME SOLDAT.

Entendez-vous camarades, entendez vous ?

PREMIER SOLDAT.

Suivons ces ſons juſqu'aux dernières bornes de notre garde. Voyons comment cela finira.

TOUS.

Volontiers; c'eſt une choſe bien étrange!

(*Ils s'éloignent tous.*)

ACTE V; SCÈNE IX.

(*) *Le Garde revient; un Payſan portant une corbeille.*

LE GARDE.

Voilà l'homme que j'ai amené.

CLÉOPATRE.

Éloigne-toi, & laiſſe-nous ſeuls. (*Le Garde ſort.*) (*au Payſan.*) Hé bien, as-tu là ce joli reptile du Nil, qui tue ſans douleur ?

LE PAYSAN.

Oui, vraiment, je l'ai: mais je ne voudrois pas être la cauſe que vous euſſiez envie de le toucher; car ſa morſure

eſt immortelle : ceux qui en meurent, n'en reviennent jamais, ou bien rarement.

CLÉOPATRE.

Te rappelles-tu quelques perſonnes qui en ſoient mortes ?

LE PAYSAN.

Pluſieurs ; des hommes, & des femmes auſſi ; pas plus vieux qu'hier, j'ouis parler d'une femme, une fort honnête femme, mais un peu ſujette à mentir ; ce qui ne convient pas à une femme, à moins que ce ne ſoit en tout honneur. Comme elle eſt morte de ſa morſure ! Quelle douleur elle a reſſentie ! D'honneur, elle rend un fort bon témoignage du reptile : mais qui croira la moitié de ce qu'elles diſent, ne ſera pas ſauvé par tout ce qu'elles peuvent faire. Mais voici ce qui eſt le plus dangereux, c'eſt que ce reptile eſt un étrange reptile.

CLÉOPATRE.

Va-t-en, adieu.

LE PAYSAN.

Je vous ſouhaite beaucoup de plaiſir avec cet aſpic.

CLÉOPATRE.

Fort bien, adieu.

LE PAYSAN.

N'oubliez pas, voyez-vous, que l'aſpic fera ſon devoir d'aſpic.

CLÉOPATRE.

Oui, oui, adieu.

LE PAYSAN.

Songez bien, Madame, qu'il ne faut pas ſe fier à l'aſpic, ni le donner à garder qu'à perſonne prudente; car, il n'y a ma foi rien de bon à attendre d'un aſpic.

CLÉOPATRE.

Ne t'inquiète pas; on y prendra garde.

LE PAYSAN.

Ne lui donnez rien, je vous en prie; car il ne vaut pas la nourriture.

CLÉOPATRE.

Et moi, me mangeroit-il?

LE PAYSAN.

Vous ne devez pas croire que je ſois aſſez ſimple pour ne pas ſavoir que le diable lui-même ne voudroit pas manger une femme: je ſais bien auſſi que la femme eſt un mets digne des Dieux, quand le Diable ne l'aſſaiſonne pas (1). Mais, en vérité, ces démons d'enfer font grand tort aux Dieux dans les femmes; car ſur dix femmes que font les Dieux, le diable en corrompt cinq.

CLÉOPATRE.

Allons, laiſſe-moi; adieu.

(1) L'expreſſion du Payſan a ici une propriété & une juſteſſe particulières. Cléopâtre eſt une Déeſſe par la beauté, & une Furie par la paſſion.

LE PAYSAN.

Sur mon honneur, je vous ſouhaite beaucoup de plaiſir avec l'aſpic.

(*Le Payſan ſort.*)

Fin des Notes & de la Pièce d'Antoine & Cléopâtre.

SUR

ANTOINE ET CLÉOPATRE.

Il se trouve entre cette Tragédie & celle de Jules-César, la même connexion qui lie les Tragédies historiques de l'Histoire Anglaise. Après la bataille donnée près de Philippes, Antoine passa avec une armée nombreuse en Grèce. Cette expédition fut fort paisible & marquée par très-peu d'exploits militaires. Bientôt après il alla en Asie. Là les honneurs excessifs qu'il reçut l'enivrèrent; & le luxe & la molleſſe asiatiques le captivèrent & le corrompirent. Amolli par ce séjour, il fut une conquête facile pour Cléopâtre, Reine d'Égypte, qui par ses appas & par le faste de sa Cour, l'enchaîna tellement, qu'il vécut avec elle à Alexandrie, oublia tous ses projets, ses devoirs & les intérêts de sa patrie. Leurs amours & leur triste suite font le sujet de cette Tragédie, dont Shakespeare a emprunté la matière de la vie d'Antoine par Plutarque. Voici en abrégé les circonstances les plus essentielles que cet Historien offrit au Poëte.

Au milieu des plaisirs & des divertissemens, Antoine reçut deux nouvelles désagréables de Rome. On lui apprenoit que son frère Lucius, & sa femme Fulvie, avoient fait une ligue contre César, mais qu'ayant été battus, ils s'étoient réfugiés en Italie; & qu'ensuite

Labienus, avec le Général des Parthes, s'étoient ſoumis toute l'Aſie (1).

Ces nouvelles le réveillèrent de ſon long aſſoupiſſement, & il prit la réſolution d'aller combattre les Parthes. Arrivé de la Phénicie, il ſe laiſſa perſuader par ſa femme Fulvie & il s'engagea par lettres, à aller en Italie avec deux cent vaiſſeaux. Fulvie s'embarqua elle-même pour aller à ſa rencontre; mais elle mourut en chemin à Sicyone (2).

Cette mort facilita la réconciliation entre Octave-Céſar & Antoine. Dès que ce dernier vint en Italie, & qu'on vit qu'au fond Céſar n'avoit contre lui aucun grief ſérieux, & que de ſon côté Antoine rejettoit la faute de tout le paſſé ſur Fulvie, leurs amis communs entreprirent & vinrent à bout de les réconcilier (3). L'Empire Romain fut partagé entr'eux deux & Lépide. Antoine eut les provinces Orientales, Céſar les Occidentales, & Lépide l'Afrique.

On chercha à conſolider ce pacte de toutes les manières. Céſar avoit une belle-ſœur nommée Octavie, veuve de Caïus-Marcellus, qui venoit de mourir, qu'il aimoit ſingulièrement. Son mariage avec Antoine parut à tous le meilleur moyen de conſerver entre lui & Céſar l'amitié qu'ils s'étoient promiſe. On fit les accords, & le mariage fut conſommé à Rome (4). Pendant cet inter-

(1) Shakeſpeare, Acte 1, Scène 1.
(2) Acte 1, Scène 2.
(3) Acte 2, Scène 2.
(4) Acte 2, Scène 2.

valle, Pompée le jeune avoit pris la Sicile & dévaſtoit toute l'Italie, & il tenoit les mers avec ſes vaiſſeaux, dont les Pirates Ménas & Ménécrate avoient eu le commandement. Ses bons procédés avec Antoine & ſa mère, lors de leur fuite en Sicile, firent croire qu'on pouvoit le faire entrer auſſi dans ce pacte. Dans cette vue, ils conférerent enſemble ſur le promontoire de Mycène, où les flottes de Pompée avoient jetté l'ancre, & où l'armée de terre d'Antoine & de Céſar étoient rangées en ordre de bataille. Ils convinrent de certaines conditions que Pompée accepta, & s'invitèrent enſuite réciproquement à un feſtin. On tira au ſort qui donneroit la première fête. Le ſort tomba ſur Pompée, qui les traita avec magnificence (1) ſur ſon vaiſſeau.

Au milieu du bruit des convives égayés & preſqu'enivrés, Ménas fit à Pompée la propoſition de couper le cable, & par un aſſaſſinat des trois Triumvirs, de le proclamer Souverain de tout l'Empire Romain. Mais Pompée lui défendit l'exécution de ſon projet, puiſqu'il avoit eu l'imprudence de lui en faire la confidence, avant de l'accomplir (2).

Immédiatement après ce pacte cimenté entr'eux, Antoine envoya devant lui Ventidius en Aſie pour ſubjuguer les Parthes (3).

Antoine avoit avec lui un Devin d'Égypte, qui aigriſſoit la jalouſie que ſon cœur nourrit toujours contre

(1) Acte 2, Scène 6.
(2) Acte 2, Scène 7.
(3) Acte 3, Scène 1.

Céſar, & lui perſuada à la fin de quitter encore une fois l'Italie. Il emmena avec lui, juſqu'en Gréce, ſa nouvelle épouſe Octavie (1). Il paſſa l'hiver à Athènes, où il reçut la nouvelle agréable de la victoire que Ventidius venoit de remporter ſur les Parthes (2). Cette victoire augmenta ſa célébrité & la terreur des peuples, qu'il ſoumit bientôt à la République Romaine.

Différens avis qu'il reçut de la conduite de Céſar, & qui parurent lui être préjudiciables, rallumèrent ſa colère; il réſolut d'aller en Italie avec trois cent vaiſſeaux. A Tarente, Octavie le pria de l'envoyer devant à ſon frère, pour lever entr'eux toute méſintelligence. Antoine y conſentit (3). Elle rencontra Céſar en chemin, & parvint, par ſes prières & ſes repréſentations, à le faire retourner à Tarente avec les intentions les plus pacifiques. Antoine & Céſar ſe reconcilièrent ici, & convinrent que Céſar donneroit à Antoine deux Légions pour faire la guerre contre les Parthes, & Antoine à Céſar, cent vaiſſeaux de guerre armés; ces conditions furent encore étendues davantages de part & d'autre par les prières d'Octavie: enſuite ils ſe quittèrent; Céſar marcha contre Pompée pour conquérir la Sicile, & Antoine s'en fut en Aſie.

Dès qu'il fut de retour en Syrie, ſon amour pour Cléopâtre ſe réveilla de nouveau. Il envoya Fontejus Capito, la prendre & la conduire chez lui; dès qu'elle

(1) Acte 1, Scène 3.
(2) Acte 3, Scène 1.
(3) Acte 3, Scène 4.

arriva, il lui fit les préſens les plus riches, il lui donna la partie inférieure de la Syrie, l'île de Chypre, une grande partie de la Phénicie & d'autres Pays. Il la renvoya en Égypte, & il prit ſon chemin par l'Arabie & l'Arménie : ici il continua la guerre contre les Parthes, qui lui rendirent la victoire difficile, par leurs ruſes & leur ſupériorité. Après cette guerre, il vécut de nouveau avec Cléopâtre, qui, par ſes appas, ſçut toujours l'enchaîner & prolonger de tems en tems ſon ſéjour auprès d'elle.

Céſar ne manqua pas de faire pluſieurs repréſentations au Sénat Romain, ſur la conduite injuſte & indécente d'Antoine, & celui-ci, de ſon côté, fit naître pluſieurs difficultés contre Céſar (1) : il alla juſqu'à répudier ſa femme Octavie & s'attira par là la haîne des Romains. Pendant ces intervalles, il fit les plus grands préparatifs de guerre contre Céſar, qui fut forcé de ſe mettre ſur la défenſive. Antoine avoit au moins cinq cent vaiſſeaux de guerre, & une armée de deux cent mille hommes d'infanterie, & douze mille hommes de cavalerie ; outre cela, il avoit pour alliés les Rois de Lybie, de Cappadocie, de Thrace, & d'autres Princes qui étoient dans ſon armée. Céſar n'avoit que deux cent cinquante vaiſſeaux, quatre-vingt mille hommes d'infanterie, & à peu près autant de cavalerie qu'Antoine. Celui-ci étoit viſiblement le plus fort par terre ;

(1) Acte 3, Scène 6.

il s'opiniâtra néanmoins, pour contenter Cléopâtre, à livrer un combat naval, malgré tous les efforts de ſes amis pour l'en diſſuader (1). La flotte de Céſar étoit moins nombreuſe, mais plus agile & mieux pourvue. Pendant que la flotte d'Antoine étoit à l'ancre près le Promontoire d'Actium, Céſar paſſa en diligence la mer Ionique, & fit là pluſieurs conquêtes. On livra un combat naval, dans lequel Antoine fut extrêmement malheureux; il perdit courage & prit la fuite.

Confus & déſeſpéré de ſa défaite, Antoine ſe jetta de nouveau dans les bras de ſa Cléopâtre, qui chercha tous les moyens de diſſiper ſon chagrin, & de le diſtraire par de nouveaux divertiſſemens (2). Ils réſolurent tous les deux d'envoyer en Aſie des Ambaſſadeurs à Céſar, pour lui propoſer un accommodement, & le prier d'aſſurer l'Égypte à Cléopâtre & à ſes enfans; & s'il ne vouloit pas permettre qu'Antoine y demeurât avec elle, il imploroit un aſile à Athènes, où il ſe contenteroit de mener une vie obſcure & privée (3). Céſar refuſa la propoſition d'Antoine, & fit faire à Cléopâtre les offres les plus avantageuſes, ſi elle vouloit ſe défaire de lui, ou le chaſſer de ſes États. Il lui envoya pour cette négociation, Thyreus, un de ſes affranchis, qui chercha à lui faire accepter les offres. Antoine fit arrê-

(1) Acte 3, Scène 7.
(2) Acte 3, Scène 9.
(3) Acte 3, Scène 10.

ter cet affranchi, le fit battre de verges, & le renvoya à Céſar avec une lettre (1).

Après l'hiver, Céſar ſe remit en campagne, pour marcher contre Antoine. Il établit ſon camp devant Alexandrie. Antoine fit une ſortie qui lui réuſſit, & qui lui donna la ſupériorité. Fier de ſa victoire, il retourna près de Cléopâtre, & ſe préſenta à elle comme un guerrier qui avoit fait des prodiges de valeur; auſſi lui fit-elle préſent d'une armure d'or (2).

Antoine encouragé par ce ſuccès, ſe diposa à une ſeconde bataille, & provoqua Céſar. Il paſſa en divertiſſemens la ſoirée qui précéda cette journée. On dit qu'on entendit dans la nuit une muſique dans les airs, & le bruit d'une fête de Bacchus; les Égyptiens s'imaginèrent que c'étoit un ſigne que le Dieu qu'il imitoit, & qu'il ſervoit par préférence, alloit l'abandonner (3).

Le jour ſuivant vit cette fameuſe bataille qui devoit ſe donner ſur terre & ſur mer. Mais les vaiſſeaux d'Antoine lâchèrent pied & allèrent ſe joindre à la flotte de Céſar. Sa cavalerie l'abandonna auſſi, & ſon armée de terre fut battue. Plein de déſeſpoir il ſe ſauva dans la ville, croyant que Cléopâtre l'avoit trahi (4).

Cléopâtre, pour ſe ſouſtraire à ſa rage, ſe cacha dans

(1) Acte 3, Scène 11.
(2) Acte 4, Scène 1, 2, 7, 8.
(3) Acte 4, Scène 10.
(4) Acte 4, Scène 3.

le tombeau qu'elle avoit fait bâtir, & fit dire à Antoine qu'elle étoit morte. Il le crut, & ſon déſeſpoir n'en devint que plus violent. Il avoit, depuis long-temps, fait promettre à *Eros*, un de ſes plus fideles eſclaves, de le tuer, quand il le lui ordonneroit. Dans cet affreux moment il lui rappelle ſa promeſſe, & exige qu'il l'accompliſſe. Eros tire ſon épée, fait croire à Antoine qu'il va l'en frapper, mais il ſe poignarde lui-même. Honteux & encouragé par une action ſi vigoureuſe, Antoine ſe plonge ſon épée dans le ſein (1).

Cependant ſa bleſſure n'étoit pas aſſez profonde pour le faire mourir ſur la place; & malgré ſes prières, perſonne ne voulut ſe réſoudre à achever ce meurtre. Cléopâtre lui envoya *Diomede*, & le fit tranſporter dans ſon tombeau. Elle lui marqua la plus grande affliction ſur ſa mort. Les dernieres paroles que lui adreſſa Antoine, furent pour la ſupplier de penſer à ſon ſalut (2).

Céſar, peu de temps après, apprit le ſort de ſon ennemi par *Dercetas*, qui lui avoit apporté l'épée encore fumante du ſang d'Antoine (3). Il fut très-touché de cette nouvelle; il aſſembla ſes amis pour juſtifier ſon procédé envers Antoine, par la lecture qu'il leur fit de ſon commerce de lettres avec cet illuſtre ennemi. Enſuite il chargea Proculéius d'aller ſe rendre maître

(1) Acte 2, Scène 6.
(2) Acte 3, Scène 7.
(3) Acte 5, Scène 1.

de Cléopâtre. Elle refuſa de le ſuivre ; mais il l'attira par ruſe hors de ſon tombeau, & s'empara de ſa perſonne. Dans ſon premier déſeſpoir, elle vouloit s'enfoncer un poignard dans le ſein ; mais Proculéïus l'en empêcha. Céſar vint enſuite lui-même à Alexandrie, où il agit en conquérant. Cléopâtre accablée de chagrin, voulut, pour avancer ſa mort, s'abſtenir de toute nourriture ; mais Céſar menaça, & lui fit changer de réſolution. Il alla la voir, & la trouva plongée dans la plus grande douleur. Elle ſe jetta à ſes pieds, & chercha d'abord à ſe juſtifier ; voyant qu'elle ne gagnoit rien ſur l'eſprit du vainqueur, elle employa les prières ; elle lui préſenta l'état de toutes ſes richeſſes, & lorſque *Séleucus*, l'un de ſes tréſoriers, l'accuſa d'infidélité dans ſa déclaration, elle ſçut y répondre de manière à gagner de plus en plus Céſar & à l'aſſurer d'avantage de ſa fidélité.

Dolabella, un des amis de Céſar qui conçut pour Cléopâtre un tendre penchant, trahit Céſar, en découvrant à cette Princeſſe les vues qu'il avoit ſur elle. Elle prit ſa réſolution, demanda qu'il lui fût permis de rendre à Antoine les honneurs funéraires, s'en acquitta avec toute la tendreſſe d'une amante, prit enſuite un bain, & ſe mit à table. Vers la fin du repas, arriva un payſan portant des figues dans une corbeille. La garde, ſans rien ſoupçonner, le laiſſa entrer. Les figues cachoient un aſpic, qu'elle s'appliqua au bras ; elle

reçut la mort par ſa morſure. Céſar à qui elle avoit écrit auparavant, envoya quelques-uns de ſes agens pour l'empêcher de mourir ; mais ils arrivèrent trop tard, elle étoit déjà morte. On trouva auſſi *Iras* & *Charmiane*, ſes deux femmes de chambre, étendues ſans vie à ſes pieds.

Il eſt inutile d'avertir le Lecteur, que cette Pièce renferme de grandes beautés. Si les caractères ne ſont pas auſſi bien frappés que dans les autres ; on peut aſſurer qu'aucun n'eſt manqué, qu'ils ſont tous à leur place, & qu'aucun n'eſt préſenté ſous des traits équivoques. Ce mélange de grandeur & de foibleſſe dans Antoine, qui intéreſſe malgré tous ſes défauts, eſt ici très-heureuſement peint ; nous le voyons, dans toutes les circonſtances où le Poëte l'a placé, agir avec la condeſcendance & la foibleſſe propres à la poſition où il ſe trouve. Cléopâtre ſoutient bien auſſi le caractère d'une voluptueuſe & ruſée Courtiſanne, que l'Hiſtoire lui attribue. Mais que les traits avec leſquels Shakeſpeare la peint, ſont différens de ceux qu'on emploie ordinairement pour tracer un pareil caractère ! A quelle profondeur il va les puiſer dans les replis du cœur humain ! Cette Pièce étale auſſi une grande richeſſe d'action, & occupe, ſans interruption, l'attention & l'intérêt du Lecteur ; & il reçoit encore de nos jours, ſur le Théâtre Anglais, beaucoup d'applaudiſſemens. On trouve à la vérité dans quelques autres pièces de Shakeſpeare, plus

d'union dans les ſcènes; mais le grand art qu'il poſsède, d'amener tout à un but commun, de toujours fixer l'œil du Lecteur & du Spectateur, ſur un objet principal.... véritable unité inconnue & négligée de beaucoup de Critiques & d'Imitateurs de Shakeſpeare, ne ſauroit échapper ici aux Connoiſſeurs.

Timon d'Athènes.

Antoine, après la bataille d'Actium, où il avoit été ſi malheureux, quitta, plein de déſeſpoir, la ville d'Alexandrie, renonça à tout commerce avec ſes amis, & ſe retira dans la ſolitude, ſur une côte maritime près de Phare. Plutarque dit, qu'il s'étoit propoſé d'imiter le genre de vie de *Timon*, n'ayant éprouvé, comme lui, qu'ingratitude & trahiſon de la part de ſes amis, qu'il avoit comblés de bienfaits.

Ce Timon étoit Athénien, & vivoit dans le tems de la guerre du Pelopponnèſe, comme on le voit par les Comédies d'Ariſtophane & de Platon, où il eſt traité comme un bourru & comme un miſantrope. Il fuit la ſociété, & rompit tout commerce avec les hommes; il n'aimoit que le jeune Alcibiade, à cauſe de ſon courage décidé. Apemanthus étonné de cette tendreſſe, lui en demanda la raiſon? « J'aime ce jeune homne, lui »dit Timon, parce que je ſais qu'il fera un jour beau»coup de mal aux Athéniens. Cet Apemanthus étoit encore

un homme qu'il fréquentoit quelquefois, parce qu'il lui reſſembloit dans ſes ſentimens & dans ſa conduite. Un jour de fête appellée *Thoe*, qu'ils dinoient enſemble tête à tête, Apemanthus s'écria: que ce repas eſt délicieux! Oui, dit Timon, ſi tu n'y étois pas!

On raconte que, dans une aſſemblée des Athéniens, Timon monta ſur la tribune des Orateurs; cette nouveauté excitoit le plus grand étonnement, & tous attendoient en ſilence ce qu'il alloit dire. Alors il élève la voix: « O Athéniens, dit-il, j'ai un petit terrein où ſe » trouve un grand figuier, auquel pluſieurs de vos con» citoyens ſe ſont déjà pendus; j'ai intention d'y bâtir: » mais je n'ai pas voulu le faire ſans vous en prévenir » publiquement, afin que celui de vous qui auroit en» core envie de s'y pendre, veuille bien ſe hâter, avant » que le figuier ſoit abattu ». Après ſa mort, il fut enterré ſur le rivage de la mer près de la ville de Hales. La terre qui étoit au tour de ſon tombeau, fut entraînée par les flots; il reſta ainſi environné des eaux, ſans que perſonne pût approcher (1).

(1) Plutarque rapporte auſſi les deux épitaphes, qu'on trouvera vers la fin de la Pièce.

TIMON D'ATHÉNES.

TIMON

D'ATHENES.

PERSONNAGES.

TIMON, *Noble Athénien.*

LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, } *Trois Nobles,* { *flatteurs & faux amis de Timon.*

APEMANTUS, *Philoſophe chagrin & cynique.*

ALCIBIADE, *Général Athénien.*

FLAVIUS, *Intendant de Timon.*

FLAMINIUS, LUCILIUS, SERVILIUS, } *Serviteurs de Timon.*

CAPHIS, VARRON, PHILOTAS, TITUS, LUCEIUS, HORTENSIUS, ISIDOR, } *Eſclaves de différens Uſuriers.*

VENTIDIUS, *un des faux amis de Timon.*

UNE MASCARADE.

PHRYNÉ, TIMANDRA, } *Maîtreſſes d'Alcibiade.*

SÉNATEURS, UN POETE, UN PEINTRE, UN JOUAILLIER, UN MARCHAND, & UN COMMERÇANT, DES FILOUX, *avec différens Serviteurs, &c.*

La Scène eſt d'abord à Athènes, & enſuite dans un bois aux environs de cette Ville.

TIMON D'ATHENES.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Une Salle dans la maiſon de Timon.

UN POETE, UN PEINTRE, UN JOUAILLIER, UN NÉGOCIANT, UN MARCHAND *entrent par différentes portes.*

LE POETE.

Bon jour, ami.

LE PEINTRE.

Ha! je ſuis ravi de vous voir en bonne ſanté.

LE POETE.

Il y avoit long-temps qu'on ne vous avoit vu: comment va le monde ?

LE PEINTRE.

Eh! le monde s'uſe & ſe corrompt à meſure qu'il vieillit.

LE POETE.

Vraiment, on ſait cela : mais n'y a-t-il point quelque rareté extraordinaire, quelqu'événement bien étrange, dont on n'ait pas vu d'exemples ? (†) — Voyez, ô magique pouvoir de la bonté ! C'eſt ton

(†) Shakeſpéar donne à ce Poëte un caractère bas & vil : mais ſon intention n'eſt pas de dépriſer l'art. Celui-ci n'eſt qu'un uſurpateur de ce titre : la preuve, c'eſt qu'il le peint avec un goût faux & ſans jugement. Il n'aime que le merveilleux & l'étrange. Il affecte de mépriſer ce qui eſt ordinaire & dans la Nature. *Pope.* Ce Poëte eſt calqué ſur l'Orateur Déméa de Lucien ; ainſi, au lieu du Philoſophe Thraſydes de Lucien, Shakeſpéar a fait le caractère d'Apemantus, qui lui appartient, & qui eſt mieux aſſorti au but de ſon Drame. Le Thraſydes de Lucien eſt un avare, ou plutôt un hypocrite. Nous obſerverons ici que les Poëtes jouoient alors à Athènes un rôle bien plus brillant qu'ils ne font aujourd'hui en Angleterre ou en France. L'Etat les croyoit ſi utiles à la République, qu'à la mort d'Eupolis, qui fut tué dans un combat ſur mer, on porta une loi qui défendoit aux Poëtes d'aller à la guerre & d'expoſer leur vie.

charme qui évoque tous ces eſprits, & les attire en foule ſur les traces de Timon. — Je connois ce Négociant.

LE PEINTRE.

Et moi, je les connois tous deux : l'autre eſt un Jouaillier.

LE NÉGOCIANT, *à l'autre coin du Théâtre.*

Oh ! c'eſt un digne Seigneur.

LE JOUAILLIER.

Oui, cela eſt inconteſtable.

LE NÉGOCIANT.

Un homme incomparable, dont la bienfaiſance, toujours en action, ne s'épuiſe & ne ſe laſſe jamais !.... Il ſurpaſſe.....

LE JOUAILLIER.

J'ai ici un diamant.

LE NÉGOCIANT.

Oh, je vous prie, voyons-le : eſt-il deſtiné pour le Seigneur Timon ?

LE JOUAILLIER.

S'il veut en donner le prix : ſans quoi....

LE POETE, *occupé à lire ſon ouvrage : ces trois lignes qu'il répète tout haut, ſervent d'introduction à un Poëme adreſſé à Timon, dont il fait enſuite le détail au Peintre.*

« Quand un intérêt mercenaire nous a fait proſti-
» tuer la louange à l'homme vil, c'eſt une tache
» qui flétrit la gloire des beaux vers où l'on chante
» l'homme de bien. »

LE NÉGOCIANT, *conſidérant le diamant.*

La forme en eſt belle.

LE JOUAILLIER.

Et c'eſt un riche diamant : voyez-vous la belle eau ?

LE PEINTRE, *au* POETE.

Vous êtes là dans l'enthouſiaſme : vous méditez quelque ouvrage, n'eſt-ce pas ? Quelque dédicace au magnifique Timon ?

LE POETE.

C'eſt une idée aſſez heureuſe, qui vient de s'offrir à moi d'elle-même. Notre Poéſie eſt comme une

gomme qui ſe diſtille de l'arbre. Le feu caché dans le ſein du caillou ne ſe manifeſte, que quand il eſt frappé; mais le beau feu de la poéſie éclate & s'allume de lui-même. — Et comme un torrent, il franchit les digues qui s'oppoſent à ſon cours....Mais qu'avez-vous là ?

LE PEINTRE.

C'eſt un Tableau. — Et quand votre poëme paroît-il au grand jour ?

LE POETE.

Auſſi-tôt après la préſentation—Mais voyons votre Tableau.

LE PEINTRE.

C'eſt un bel ouvrage!

LE POETE, *conſidérant le Tableau.*

Oui vraiment.... Ces figures ſe détachent bien du fonds; elles ſont parfaites.

LE PEINTRE.

Il n'y a rien de bien merveilleux.

LE POETE.

Admirable! Que de nobleſſe & de graces dans l'attitude (†) de cette figure! Quelle ame de feu étin-

(†) Ceci a rapport à l'attitude de la figure, qui eſt bien à

cèle dans ces yeux ! Quelle heureuſe imagination anime ces levres ! Toute muette qu'eſt cette figure, on interpréteroit ſon ſilence (†).

LE PEINTRE.

C'eſt une imitation aſſez heureuſe du naturel : elle reſpire. Voyez ce trait ? Vous ſemble-t-il bien ?

LE POETE.

J'oſe dire que c'eſt un modèle pour la nature même ; l'art a imprimé dans ces traits plus d'énergie & d'expreſſion, que n'en offre la vie même....

plomb ſur ſon centre, & qui repoſe ſur elle-même avec aiſance & grace.

(†) Alluſion à un Tableau de Raphael, repréſentant Socrate au milieu de ſes amis. On devine qu'il leur dit : *Vous m'avez accordé la majeure, vous ne pouvez nier la mineure. La conſéquence eſt claire.*

SCÈNE II.

LES MÊMES. *Entrent pluſieurs Sénateurs, qui viennent viſiter Timon.*

LE PEINTRE.

Comme le Seigneur Timon eſt courtiſé !

LE POETE. (*Une troupe de Sénateurs traverſent le Théâtre*).

Les Sénateurs d'Athènes ! L'heureux mortel !

LE PEINTRE.

Ce n'eſt pas tout.

LE POETE.

Vous voyez ce concours, ces flots de courtiſans. Moi, j'ai, dans mon Ouvrage, qui n'eſt qu'ébauché, peint un homme à qui ce monde ſublunaire prodigue ſes hommages & ſes careſſes. Mon libre génie ne s'arrête pas aux petits détails, & mon burin audacieux ſe donne carrière ſur la cire de mes tablettes (†). Nul trait de malignité n'empoiſonne un ſeul hé-

(†) On ſait que les Anciens écrivoient ſur des Tablettes de cire avec un ſtilet de fer.

miſtiche ; ma veine eſt pure dans ſon cours : ma verve, comme l'aigle, prend l'eſſor, vole & s'élève toujours, ſans laiſſer aucune trace derrière elle.

LE PEINTRE.

Comment pourrois-je vous comprendre ?

LE POETE.

Je vais vous l'expliquer. — Vous voyez comme tous les états, tous les rangs, tous les eſprits & tous les caractères, graves & frivoles, durs & lians, viennent tous offrir leur humble hommage au Seigneur Timon. Son immenſe fortune, que répand ſon cœur né bienfaiſant, attire & enchaîne à lui tous les cœurs ; foule empreſſée de ſe dévouer à ſon ſervice : depuis le ſouple flateur, dont le viſage eſt une glace qui réfléchit celui du Maître, juſqu'à cet Apemantus qui n'aime rien autant qu'il aime à ſe haïr lui-même ; oui, le farouche Apemantus fléchit le genou devant lui ; il s'en retourne heureux & fier d'un coup-d'œil de Timon.

LE PEINTRE.

Je les ai vu parler enſemble.

LE POETE.

J'ai peint un trône élevé ſur le ſommet d'une haute

& riante colline, & ſur le trône la Fortune aſſiſe. La baſe du mont eſt couverte par étages de talens de tout genre, d'hommes de toute eſpèce, qui s'agitent autour de l'enceinte, pour avancer leur état & leur bien être. Au milieu de cette foule immenſe, dont les yeux ſont tendus & attachés ſur la ſouveraine du Mont, je repréſente un perſonnage ſous les traits de Timon, à qui la Déeſſe, de ſa main d'albâtre, fait ſigne d'avancer. Il monte vers le trône, la Déeſſe verſe ſur lui ſes dons, & ſoudain change tous ſes rivaux en ſerviteurs ſoumis, en eſclaves qui rampent à ſes pieds.

LE PEINTRE.

Oui, je conçois en effet, que de peindre ce trône, cette fortune & cette colline, & au bas un homme qu'un ſigne de la Déeſſe diſtingue de la foule, & qui, la tête courbée en avant, ſur le penchant du mont, gravit vers ſon bonheur; ce ſeroit, à mon avis, un Tableau que rendroit bien notre art.

LE POETE.

Soit; mais laiſſez-moi pourſuivre. Ces hommes, auparavant ſes égaux, ou même ſes ſupérieurs, ſuivent tous maintenant ſes pas triomphans, rempliſſent ſes portiques d'une cour nombreuſe, verſent dans ſon oreille leurs murmures flateurs, & d'une langue homicide égorgent la réputation de ſes enne-

mis (†), revèrent juſqu'à l'étrier que foule ſon pied fortuné (*a*), & ne reſpirent que par lui.

LE PEINTRE.

Sans doute : & après, quelle eſt la ſuite ?

LE POETE.

Lorſque la fortune changeant d'humeur, & dans un caprice, précipite du haut du mont ce favori n'a guère ſi chéri d'elle, tous ſes vaſſaux qui, rampant ſur les genoux & ſur leurs mains, s'efforçoient après lui de gravir vers la cime du mont, le laiſſent rouler de précipice en précipice ; pas un n'accompagne, & n'arrête ſon pied dans ſa chûte.

LE PEINTRE.

C'eſt l'ordinaire ; je ſuis en état de vous faire voir cent tableaux qui peindroient ces revers ſoudains de fortune, ſous des traits bien plus frappans que les paroles. Cependant vous avez raiſon de faire ſentir au Seigneur Timon, que le pauvre placé au bas de la montagne, a vu plus d'une fois l'homme puiſſant renverſé tête en bas & pieds en haut.

(†) *Rain ſacrificial Whiſperings.* Murmures qui égorgent des Victimes.

(*a*) Alluſion à la Coutume de quelques Deſpotes d'Orient, qui permettoient à leurs ſujets le vil honneur de baiſer leurs étriers. *Johnſon.*

SCÈNE III.

FANFARES. TIMON *paroît & donne audience d'un air affable à chacun de ceux qui ont à lui parler.*

TIMON, *à* UN MESSAGER.

Il eſt empriſonné, dites vous?

LE MESSAGER.

Oui, mon noble Seigneur. Cinq talens ſont toute ſa dette. Mais, en ce moment, il eſt ſans reſſource, & ſes créanciers ſont inflexibles. Il implore une lettre de votre Grandeur à ceux qui l'ont fait empriſonner: ſi elle lui eſt refuſée, il n'a plus d'eſpoir.

TIMON.

Noble Ventidius! Allons. — Il n'eſt pas dans mon caractère de repouſſer la main d'un ami qui m'implore au moment où il a le plus beſoin de moi. Je le connois pour un homme honnête, qui mérite qu'on lui donne du ſecours: il l'aura; je veux payer ſa dette, & lui rendre ſa liberté.

LE MESSAGER.

Ce bienfait l'attache à vous pour jamais.

TIMON.

Saluez-le de ma part : je vais lui envoyer ſa rançon ; & lorſqu'il ſera libre, dites-lui de me venir voir. Ce n'eſt pas aſſez de relever le foible abbattu, il faut l'aider encore à ſe ſoutenir après : adieu ; partez.

LE MESSAGER.

Que le bonheur vous récompenſe ! (*Il ſort*).

SCÈNE IV.

LES MÊMES, *entre un Vieillard Athénien.*

LE VIEILLARD.

SEIGNEUR Timon, daignez m'entendre.

TIMON.

Parlez, bon Vieillard.

LE VIEILLARD.

Vous avez un ſerviteur nommé Lucilius.

TIMON.

Il eſt vrai, j'en ai un de ce nom ; qu'avez-vous à dire de lui ?

LE VIEILLARD.

Noble Timon, faites-le venir devant vous.

TIMON, *appellant.*

Eſt-il ici? Lucilius?

LUCILIUS *vient.*

Me voici, Seigneur, à vos ordres.

LE VIEILLARD.

Cet homme, Seigneur Timon, cet homme, qui vit de vos gages, hante de nuit ma maiſon. Je ſuis un homme qui, depuis ma jeuneſſe, me ſuis adonné au négoce; & mon état mérite un plus riche héritier qu'un de vos valets.

TIMON.

He bien, qu'y a-t-il de plus?

LE VIEILLARD.

Je n'ai qu'une fille, une fille unique, à qui je peux tranſmettre tout ce que j'ai amaſſé de bien. La petite perſonne eſt belle & des plus jeunes qu'on puiſſe épouſer. Je l'ai élevée avec ſoin, & je n'ai rien épargné pour lui donner tous les talens, tous les agrémens. Ce valet qui vous appartient, oſe tenter ſon amour.

Je vous conjure, noble Seigneur, joignez-vous à moi pour lui défendre de la fréquenter : car pour moi, j'ai parlé en vain.

TIMON.

C'eſt un jeune homme honnête.

LE VIEILLARD.

Il le ſera donc pour moi . . . Que ſon honnêteté lui ſerve de récompenſe. S'il eſt honnête, il ne doit pas m'enlever ma fille.

TIMON.

L'aime-t-elle ?

LE VIEILLARD.

Elle eſt jeune & crédule. Les paſſions que nous avons éprouvées nous-mêmes, nous ont appris combien la jeuneſſe eſt légère.

TIMON, *à* LUCILIUS.

Aimes-tu cette jeune fille ?

LUCILIUS.

Oui, mon bon Seigneur, & elle agrée mon amour.

LE VIEILLARD.

S'il lui arrive de ſe marier ſans mon conſentement, j'atteſte

j'atteſte ici les Dieux, que j'irai choiſir mon héritier dans la foule errante des mendians, & que je la déshérite de tout mon bien.

TIMON.

Et quelle ſera ſa dot, ſi elle épouſe un mari ſortable?

LE VIEILLARD.

Trois talens le jour des nôces; & après moi, tout ce que je poſsède.

TIMON, *montrant Lucilius.*

Cet honnête homme eſt attaché depuis long-tems à mon ſervice: je veux faire un effort pour fonder ſa fortune; car c'eſt un devoir de l'humanité. Donnez-lui votre fille; ce que vous avancerez pour ſa dot, ſera la meſure de mes dons pour ſon époux, & je rendrai la balance égale entr'elle & lui.

LE VIEILLARD.

Noble & magnifique Timon, donnez-moi votre parole, & ma fille eſt à lui.

TIMON.

Voilà ma main, & mon honneur ſur ma promeſſe.

LUCILIUS.

Je vous rends les plus humbles actions de graces:

tout ce qui pourra jamais m'arriver de fortune & de bonheur, je reconnoîtrai toujours que je les tiens de vous.

(*Lucilius & le Vieillard sortent*).

SCÈNE V.

LES MÊMES.

LE POETE, *s'avançant vers Timon.*

DAIGNEZ agréer mon travail, & que les Dieux vous accordent de longs jours.

TIMON.

Je vous remercie ; vous aurez de mes nouvelles dans un moment; ne vous écartez point. (*Au Peintre.*) Qu'avez-vous là, mon ami?

LE PEINTRE.

Un morceau de peinture, que je conjure votre Grandeur d'accepter.

TIMON.

La peinture me plaît beaucoup : l'homme n'eſt plus guère qu'un portrait ; car depuis que le déshonneur trafique de l'ame & des ſentimens, l'homme n'eſt

qu'un viſage, tandis que les figures que trace le pinceau, ſont du moins tout ce qu'elles paroiſſent.... Je goûte beaucoup votre ouvrage, & vous en aurez bientôt la preuve; attendez dans mon Palais, juſqu'à ce que je vous faſſe avertir.

LE PEINTRE.

Que les Dieux vous conſervent!

TIMON, *au Jouaillier.*

Ha, bon jour, honnête homme, votre main; il faut que nous dînions enſemble..... Ami, votre bijou a ſouffert du rabais.

LE JOUAILLIER.

Comment, Seigneur? du rabais?

TIMON.

Oui, à force d'être priſé. Si je vous le payois tout le prix qu'on l'eſtime, je ſerois tout-à-fait ruiné.

LE JOUAILLIER.

Seigneur, il eſt eſtimé le prix qu'en donneroient ceux mêmes qui le vendent. Mais vous ſavez que des bijoux égaux en valeur, changent de prix dans les mains du propriétaire, & ſont eſtimés en raiſon de la valeur du maître. Digne Seigneur, daignez

me croire : la valeur de ce bijou augmente dans vos mains.

TIMON.

Bon, pur compliment.

LE MARCHAND, *s'approchant.*

Non, Seigneur, tout ce qu'il dit là, tout le monde le répète avec lui.

TIMON.

Voilà quelqu'un qui vient ici ? (*Appercevant Apemantus.*)

(*Au Marchand.*)

Si vous aimez à être bruſqué....

LE JOUAILLIER.

Nous le ſouffrirons volontiers, puiſque votre Grandeur le ſouffre.

LE MARCHAND.

Oh, il n'épargne perſonne (†).

(†) Voyez le caractère du Philoſophe cynique eſquiſſé par Lucien, dans la vente des Philoſophes à l'encan. Shakeſpéar l'a bien rendu.

SCÈNE VI.

LES MÊMES. APEMANTUS.

TIMON.

SALUT, gracieux Apemantus.

APEMANTUS.

Quand je le ſerai, gracieux, je te rendrai ton ſalut.

LE POETE.

Et quand le feras-tu ?

APEMANTUS.

Quand je ſerai le bas flatteur de Timon, & que tous ces coquins ſeront honnêtes gens.

TIMON.

Pourquoi les appelles-tu de ce nom ; tu ne les connois pas.

APEMANTUS.

Ne ſont-ils pas Athéniens ?

TIMON.

Oui.

APEMANTUS.

En ce cas, je ne me dédis pas.

LE JOUAILLIER.

Eſt-ce que tu me connois, Apemantus ?

APEMANTUS.

Tu le ſais bien que je te connois ; je viens de t'appeler par ton nom.

TIMON.

Tu as bien de l'orgueil.

APEMANTUS.

Oui, de ce que je ne ſuis pas Timon.

TIMON, *lui montrant le Tableau.*

Comment trouves-tu ce Portrait ?

APEMANTUS.

Très-bon ; car il n'a pas fait de mal.

TIMON.

Celui qui l'a fait, n'a-t-il pas bien travaillé ?

APEMANTUS.

Celui qui a fait le Peintre, a mieux travaillé encore ; & cependant c'eſt un pitoyable ouvrage.

LE PEINTRE.

Tu es un cynique animal.

APEMANTUS.

Ta mère eſt de mon eſpèce ; que ſera-t-elle donc ; ſi je ſuis un animal ?

TIMON.

Apemantus, veux-tu dîner avec moi ?

APEMANTUS.

Non, je ne mange pas les grands Seigneurs.

TIMON, *lui montrant le bijou* (*).

Aimes-tu ce bijou, Apemantus ?

APEMANTUS.

Pas autant que la franchiſe (†), qui ne coûte pas une obole à l'homme.

TIMON.

Combien penſes-tu qu'il vaut ?

(†) Alluſion au Proverbe Anglois : *La franchiſe eſt un joyau ; mais ceux qui en uſent, meurent de faim.*

APEMANTUS.

Il ne vaut pas une de mes *penſées*.... Hé bien, Poëte?

LE POETE.

Hé bien, Philoſophe?

APEMANTUS.

Tu mens.

LE POETE.

N'es-tu pas un Philoſophe?

APEMANTUS.

Oui.

LE POETE.

Je ne mens donc pas.

APEMANTUS.

Et toi, n'es-tu pas un Poëte?

LE POETE.

Oui.

APEMANTUS.

En ce cas, tu mens. Souviens-toi de ta dernière pièce, où, dans une fiction, tu as fait de Timon un vertueux & digne perſonnage.

LE POETE.

Ce n'eſt point une fiction, c'eſt la vérité.

APEMANTUS.

Digne perſonnage! Oui, digne de toi, & digne de payer tes menſonges. Qui aime la flatterie, eſt digne du flatteur. Dieux, que ne ſuis-je un grand Seigneur? (*) (*Au Marchand.*) N'es-tu pas un Marchand, toi?

LE MARCHAND.

Oui, Apemantus.

APEMANTUS.

Que le négoce puiſſe te perdre, ſi les Dieux ne veulent pas le faire.

LE MARCHAND.

Si le négoce me perd, les Dieux en ſeront la cauſe.

APEMANTUS.

Ton Dieu, c'eſt le négoce; que ton Dieu te confonde! (*On entend des trompettes.*)

Entre un Meſſager.

TIMON.

Que nous annonce cette trompette?

LE MESSAGER.

C'eſt Alcibiade .... Et vingt Cavaliers environ de ſa ſociété.

TIMON, *à ſes Serviteurs.*

Je vous prie, allez au-devant d'eux, qu'on les faſſe entrer. — (*Au Poëte.*) Il faut abſolument dîner avec moi. (*Au Peintre.*) Ne vous en allez pas, que je ne vous aie fait mes remercîmens. Et après le dîner, ſouvenez-vous de me montrer ce Tableau. (*A tous.*) Je ſuis charmé de vous voir tous.

SCÈNE VII.

LES MÊMES. TIMON, ALCIBIADE, *& ſa Suite.*

TIMON.

Vous êtes le bien venu, Alcibiade.

Ils ſe ſaluent & s'embraſſent.

APEMANTUS.

Fort bien, fort bien ! Oui, que la goute contracte vos membres, & deſſéche vos muſcles, ſi ſouples à la flatterie ! Se peut-il qu'il y ait ſi peu de véritable amitié au milieu de tous ces coquins, & de

leurs vaines politeſſes ! En vérité toute la race humaine n'eſt qu'une troupe de ſinges dreſſés aux grimaces (†).

ALCIBIADE.

D'honneur, je languiſſois du déſir de vous voir, & mon cœur affamé en dévore le plaiſir.

TIMON.

Vous êtes reçu avec tranſport ! Avant de nous ſéparer, nous paſſerons enſemble d'heureux momens, & nous varierons nos plaiſirs. — Je vous prie, entrons.

(*Ils ſortent.*)

(†) Le monde eſt un théâtre. Perſonne n'y joue le véritable perſonnage, que la nature lui a donné : c'eſt beaucoup ſi l'on y ſoutient le rôle qu'on a emprunté. *Miſt. Griffith.*

SCÈNE VIII.

APEMANTUS, LUCIUS ET LUCULLUS.

LUCIUS.

A QUELLE heure du jour ſommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS.

A l'heure d'être honnête.

LUCIUS.

Il eſt toujours l'heure d'être honnête.

APEMANTUS.

Tu n'en mérites que plus de malédictions, toi qui ne prends jamais le temps de l'être.

LUCULLUS.

Tu vas à la fête que donne Timon?

APEMANTUS.

Oui, pour voir les viandes gorger des fripons & le vin échauffer des inſenſés (*).

LUCIUS.

Va aux enfers.

APEMANTUS.

Je n'en ferai rien. Adreſſe tes ordres à ton ami.

LUCULLUS.

Loin d'ici, ours intraitable; — Je te chaſſerai honteuſement.

LUCIUS.

Cet homme eſt en tout l'oppoſé de l'humanité. — Hé bien, entrerons-nous, & prendrons-nous notre part des généroſités de Timon? Oui; la bonté même n'a pas un cœur égal au ſien.

LUCULLUS.

Son inépuiſable bienfaiſance ſe répand ſur-tout ce qui l'environne. Plutus, le Dieu de l'or, n'eſt que ſon Intendant: pas le plus léger ſervice qu'il ne paie ſept fois plus qu'il ne vaut: pas le plus léger cadeau, qui ne rende à ſon auteur un préſent qui excède toutes les meſures ordinaires de la reconnoiſſance.

LUCIUS.

Il porte l'ame la plus noble qui jamais ait inſpiré un mortel.

LUCULLUS.

Puiſſe-t-il vivre un ſiècle dans la proſpérité! Voulez-vous que nous entrions?

LUCIUS.

Je vous ſuis.

SCÈNE IX.

Un autre Appartement dans le Palais de Timon.

Des Hautbois jouent, & l'on entend le bruit d'un concert ; les Tables ſont ſervies pour un magnifique banquet.

Entrent TIMON, LUCIUS, LUCULLUS, SEMPRONIUS, *& autres Sénateurs Athéniens, avec* VENTIDIUS. *A quelque diſtance, & derrière tous les autres, ſuit* APEMANTUS, *d'un air de mauvaiſe humeur.*

VENTIDIUS.

TRÈS-HONORÉ Timon, il a plu aux Dieux d'appeler la vieilleſſe de mon père au terme de ſon long repos. Il a quitté la vie ſans regret, & il m'a laiſſé riche. Je viens aujourd'hui acquitter envers votre cœur généreux, la dette d'un cœur reconnoiſſant, & vous rendre les cinq talens qui m'ont racheté ma liberté : recevez avec eux mes actions de graces & mon dévouement.

TIMON.

Oh ! je ne les reçois point, honnête Ventidius; vous faites injure à mon amitié : je vous ai fait ce don librement. Eh! peut-on dire qu'on a donné, quand on ſouffre que le don ſoit rendu ? Si nos maîtres (†) ſuprêmes jouent ce jeu, il n'appartient pas aux foibles mortels de les imiter & d'exiger de la reconnoiſſance.

APEMANTUS.

Oſe les imiter. Ce ſont de belles fautes, que les fautes qui enrichiſſent.

VENTIDIUS.

Les nobles ſentimens!

TIMON.

La cérémonie & les vains complimens n'ont été inventés que pour ſuppléer à l'inſuffiſance des actions, pour parer l'accueil faux d'un cœur qui dé-

(†) Timon par *nos Maîtres* ou *Supérieurs*, entendoit les Dieux qui veulent qu'on reconnoiſſe les biens qu'ils donnent; & il regarde comme une impiété dans les hommes de vouloir exiger du retour pour les biens frivoles qu'ils peuvent diſtribuer. Apemantus pervertit ſa penſée, & entend par *nos Maîtres*, les Grands de la terre, qui exigent qu'on leur rende beaucoup plus qu'ils ne donnent. *Pope.*

ment ſa bienfaiſance, & s'en repent, avant même de l'avoir exercée : mais où ſe trouve la véritable amitié, la cérémonie eſt inutile. Je vous prie, prenez un ſiège. Vous êtes plus précieux à ma fortune, quelle ne l'eſt pour moi. (*Ils s'aſſeyent*).

LUCIUS.

Nous en avons toujours été convaincus.

APEMANTUS.

Ho oui, convaincus ? Que n'êtes-vous pendus auſſi !

TIMON.

Ha ! Apemantus, tu es le bien venu.

APEMANTUS.

Non, je ne veux pas, moi, être le bien venu chez toi ; je viens, pour que tu me chaſſes.

TIMON.

C'eſt une honte ! Tu es trop ſauvage ; tu as pris là une humeur qui ne ſied pas à l'homme : c'eſt un reproche à te faire. — On dit, mes Amis, que la colère eſt une courte fureur : mais cet homme (*montrant Apemantus*) eſt toujours en colère. — Allons, qu'on lui dreſſe une table pour lui ſeul. Il n'aime point

point la compagnie ; & il n'eſt vraiment pas fait pour elle.

APEMANTUS.

Je reſterai donc à tes périls & riſques, Timon ; car je viens épier tes actions, je t'en avertis.

TIMON.

Je ne prends pas garde à toi.—Il ſuffit que tu ſois Athénien, pour que tu ſois bien reçu de moi. Je ne dois pas être aujourd'hui le maître dans ma maiſon. — Je t'en conjure, que mon dîner me vaille ton ſilence.

APEMANTUS.

Je mépriſe ton dîner..... Il m'étouffera, avant que je te flatte. — O Dieux! quelle foule de Paraſites dévorent Timon, & il ne le voit pas! Je ſouffre de voir tant de bouches affamées, boire le ſang d'un ſeul homme ; & le comble de la folie, c'eſt qu'il ne les en careſſe que davantage. Je m'étonne que les hommes oſent ſe confier aux hommes! Je penſe, moi, qu'ils devroient s'inviter, ſe fêter, ſans couteaux. Leurs tables y gagneroient, & leur vie ſeroit plus en ſûreté. On en a vu cent exemples : l'homme, qui en ce moment eſt aſſis près de lui, qui rompt avec lui ſon pain & boit à ſa ſanté la coupe qu'ils ont partagée enſemble, ſera le premier à l'aſſaſſiner. On en a vu l'expérience. Si j'étois un grand Seigneur, je crain-

drois de boire ; je craindrois que mes Hôtes (†) n'épiaſſent alors l'endroit le plus mortel, pour me couper la gorge. Les grands Seigneurs ne devroient jamais boire ſans avoir le goſier (*a*) revêtu de fer.

TIMON, *à un des Convives.*

Seigneur, de tout mon cœur, & que les ſantés faſſent la ronde.

LUCULLUS.

Qu'elles circulent de mon côté, généreux Timon.

APEMANTUS.

Qu'elles circulent de ſon côté ! Fort bien : voilà un brave convive. Il ſait prendre à propos ſon moment. — Toutes ces ſantés, Timon, te rendront malade, toi & ta fortune (*buvant un verre d'eau*). Voici une liqueur dont la foibleſſe aſſure l'innocence : eau pure & amie de la vertu, tu n'as jamais renverſé l'homme dans la fange.

Cette boiſſon eſt ſimple comme mon aliment ; ils ſe marient bien enſemble.

Trop d'orgueil préſide aux grands feſtins, pour qu'on s'y ſouvienne de remercier les Dieux.

(†) Alluſion au temps où les Danois maſſacroient ſouvent les Anglois, tandis qu'ils étoient à boire enſemble.

(*a*) Sous la Reine Marie, les Procureurs & autres gens de loi, plaidoient ſous la cuiraſſe.

Actions de graces d'Apemantus.

Dieux immortels, je ne prie pour aucun homme que pour moi ſeul;
je ne vous demande point d'or.
Accordez-moi de ne jamais devenir aſſez inſenſé,
pour me fier à un homme ſur ſon ſerment ou ſon ſeing;
à une fille de plaiſir ſur ſes larmes;
à un chien qui paroît endormi;
à un Géolier pour ma liberté,
ni à mes amis dans mon beſoin:
exaucez ma prière: Allons, courage, Apemantus.
Le crime eſt pour le riche, & je vis de racines.

Que le contentement te paie toujours ta vertu, Apemantus.

TIMON.

Général Alcibiade, votre cœur en ce moment eſt dans le champ de bataille?

ALCIBIADE.

Mon cœur, Seigneur, eſt toujours prêt à vous ſervir.

TIMON.

Vous aimeriez mieux avoir ſurpris dans leur halte du matin une troupe d'ennemis, que d'aſſiſter à ce dîner d'amis.

ALCIBIADE.

Il eſt vrai, Seigneur: lorſque leur ſang vient de

couler, il n'eſt point de mers plus délicieux pour moi ; je ſouhaiterois à mon meilleur ami de ſe trouver à pareille fête.

APEMANTUS.

En ce cas, je voudrois que tous ces flatteurs fuſſent tes ennemis, afin que tu puſſes les égorger & m'inviter au feſtin.

LUCULLUS.

Si jamais, Seigneur, nous avions le bonheur que vous miſſiez nos cœurs à l'épreuve ; ſi jamais vous nous fourniſſiez l'occaſion de montrer une partie du zèle qui nous anime, nous ſerions au comble de nos vœux.

TIMON.

Oh ! ne doutez pas, mes bons amis, que les Dieux n'aient eux-mêmes réſervé dans l'avenir un jour où j'aurai beſoin de votre ſecours. Autrement, pourquoi ſeriez-vous devenus mes amis ? — Pourquoi ſeriez-vous choiſis entre mille autres, pour porter ce titre ſacré de tendreſſe, ſi vous n'étiez pas nés pour appartenir de plus près à mon cœur ? Je me ſuis dit de vous à moi-même, plus de choſes que votre modeſtie n'en peut jamais avouer, & je vous en fais ici la déclaration ſincère. O Dieux, m'écriai-je dans mon ame, qu'aurions-nous beſoin d'amis, ſi

nous ne devions jamais avoir beſoin d'eux ? Que ſeroient-ils de plus, qu'un inſtrument ſuſpendu ou enfermé dans ſon étui, & qui, plein de ſons mélodieux, reſte muet ? Oui, j'ai ſouhaité ſouvent de devenir plus pauvre, afin de me rapprocher davantage de vous : nous ſommes nés pour faire du bien. Et quel bien eſt plus à nous, que les richeſſes de nos amis ? O quel précieux avantage, d'en avoir autant que j'en raſſemble ici ſous mes yeux, tous frères & tous Rois de la fortune l'un de l'autre ! O volupté dont le cœur jouit en idée, avant même que l'occaſion du bienfait ſoit née ! Mes yeux attendris ne peuvent retenir leurs larmes. — Allons : pour noyer leur faute, je bois à votre ſanté.

APEMANTUS.

O Timon (†), plus tu pleures, plus ton vin ſe boit !

LUCULLUS.

Ce doux ſentiment a fait la même impreſſion ſur nos yeux, & nos larmes coulent (*).

IIIe SEIGNEUR.

Je vous proteſte, Seigneur, que vous m'avez beaucoup ému.

(†) Ils gagnent ce que tu perds. *Johnſon.*

APEMANTUS, *ironiquement.*

Oh ! oui, beaucoup.

Son de trompette.

TIMON.

Qu'annonce cette trompette ? Qu'y a-t-il ?

UN SERVITEUR *entre.*

Permettez, Seigneur ; il y a là des Dames qui demandent à entrer.

TIMON.

Des Dames ? Que désirent-elles ?

LE SERVITEUR.

Elles ont avec elles un courier qui est chargé d'annoncer leurs intentions.

TIMON.

Vraiment, je vous en prie, faites les entrer.

SCÈNE X.

Paroît un CUPIDON *ſuivi de pluſieurs femmes maſquées, & vêtues en Amazones, ſous le nom des* Cinq Sens.

CUPIDON.

SALUT à toi, généreux Timon, & à tous ceux qui jouiſſent ici de tes bienfaits. Les Cinq Sens te reconnoiſſent pour leur bienfaiſant Patron, & viennent te féliciter de ton cœur riche & prodigue. L'Ouie, le Goût, le Toucher, l'Odorat, ſe levent de ta table enivrés de plaiſir : ceux-ci ne viennent, que pour fêter tes yeux.

TIMON.

Ils ſont tous les bien venus. Qu'on leur faſſe le plus gracieux accueil. Allons, que la muſique célèbre leur entrée.

LUCIUS.

Vous voyez, Seigneur, à quel point vous êtes aimé.

APEMANTUS.

O Ciel, quel eſſaim frivole amèné ici par la vanité! (*Elles danſent*). C'eſt une troupe de folles! — Toute

la gloire de cette vie n'eſt que folie. — (†) Un peu d'huile & de racines, ſeuls biens néceſſaires à l'homme, font bien ſentir tout le néant de ce luxe ſuperflu. Nous nous faiſons inſenſés pour avoir du plaiſir; nous prodiguons la flatterie, pour dévorer des hommes à qui nous ne rendons dans leur vieilleſſe indigente, que haine & malice envenimée. Quel homme reſpire, qui ne corrompe ou ne ſoit corrompu? Quel homme expire, qui n'emporte au tombeau, pour ſeul don de ſes amis, le chagrin de quelque outrage odieux? Je craindrois bien que ceux qui danſent là devant moi, ne fuſſent les premiers à me fouler un jour ſous leurs pieds. C'eſt ce qu'on a vu ſouvent. Les hommes ne manquent jamais de fermer leur porte au Soleil, dès qu'il décline & ſe couche.

(*Les Convives ſe levent de table, en faiſant des ſaluts juſqu'à terre & des complimens hyperboliques à Timon; chacun d'eux prend une des Amazones, & ils danſent couple par couple; on joue deux ou trois airs de hautbois: après quoi la danſe & la muſique ceſſent.*)

(†) Pope ſoupçonne qu'il y a ici quelques vers de perdus: on voit cependant que la liaiſon des idées n'eſt pas interrompue.

TIMON.

Belles Nymphes, vous avez amené les Graces à notre fête : elle a reçu de vous ſon plus bel ornement ; & ſans votre préſence, elle n'eût pas été la moitié ſi brillante. Elle vous doit tout ſon prix, tout ſon éclat, & vous m'avez amuſé des idées riantes que vous m'avez fait naître : recevez-en mes remercimens.

UNE NYMPHE.

Seigneur, vous nous flattez.

TIMON.

Belles Nymphes, des rafraîchiſſemens, bien peu dignes de vous, vous attendent dans la ſalle ; daignez choiſir vous-mêmes ce qui vous fera plaiſir.

Toutes enſemble.

Mille remercimens, Seigneur. (*Elles ſortent*).

TIMON, *appellant.*

Flavius ?

FLAVIUS.

Seigneur ?

TIMON.

Apportez-moi mon écrin.

FLAVIUS.

Tout à l'heure, Seigneur. — Encore des bijoux ? Il ne faut pas contredire ſes fantaiſies ; autrement je lui dirois.... — Allons. — En conſcience, je devrois l'avertir. Quand tout ſera dépenſé (†), il voudroit bien alors qu'on l'eût contredit. C'eſt grand dommage, que la bienfaiſance n'ait pas des yeux pour voir derrière elle : alors jamais un homme ne tomberoit dans la misère, victime d'un trop bon cœur.

LUCULLUS.

Nos ſerviteurs, où ſont-ils ?

UN SERVITEUR.

Les voici, Seigneur, à vos ordres.

LUCIUS.

Nos chevaux.

TIMON.

Mes bons amis : j'ai encore un mot à vous dire. (*A Lucius*). Seigneur, je vous en conjure; faites-

(†) *He'd be croſs'd then.* Alluſion à la figure de la croix qui étoit ſur les monnoies Angloiſes avant Edouard I. Et cette expreſſion peut en ce cas être rendue par : *Il ſouhaitera d'avoir les mains pleines d'or. Théobald.*

moi l'honneur d'accepter ce bijou; daignez le recevoir & le porter, mon digne & cher ami!

LUCIUS.

Je ſuis déjà comblé de vos dons!

TOUS.

Eh, nous le ſommes tous! (*Lucius & Lucullus ſortent*, &c.).

SCÈNE XI.

Entre un Serviteur.

LE SERVITEUR.

SEIGNEUR, pluſieurs membres du Sénat ſont deſcendus à votre porte, & viennent vous viſiter.

TIMON.

Ils ſont les bien venus.

FLAVIUS *rentre.*

Mon digne & honoré maître, je vous en conjure, daignez m'entendre; je n'ai qu'un mot à vous dire, mais il vous touche de près.

TIMON.

Il me touche de près, dis-tu? Oh bien, dans un autre moment je t'entendrai. Allons, je te prie, ſongeons à tout préparer, pour leur faire le plus gracieux accueil.

FLAVIUS.

A peine ſais-je, quelles reſſources....

Entre un autre Serviteur.

LE SECOND SERVITEUR.

Seigneur, le noble Lucius, par un don de ſa pure amitié, vous a fait préſent de quatre chevaux blanc-de-lait, avec leurs harnois en argent.

TIMON.

Je les accepte bien volontiers; ayez ſoin que ce préſent ſoit magnifiquement reconnu.

Entre un troiſième Serviteur.

LE SERVITEUR.

Seigneur, Lucullus vous invite à chaſſer avec lui demain matin, & il vous envoie une couple de levriers.

TIMON.

Volontiers, je chaſſerai avec lui : qu'on reçoive ſon préſent, mais qu'on me venge noblement.

Timon va rejoindre les autres convives.

FLAVIUS, *à part.*

Quelle ſera la fin de tout ceci ? Il nous ordonne de faire des proviſions, de rendre de riches préſens, & tout cela à même un coffre vuide : & il ne veut pas ſonder le fond de ſa bourſe, ni m'accorder un moment pour lui démontrer à quelle indigence extrême eſt réduit ſon cœur, qui n'a plus les moyens d'effectuer ſes vœux. Ses promeſſes excèdent ſi prodigieuſement ſa fortune, que tout ce qu'il promet, eſt une dette nouvelle qu'il contracte : chaque parole lui donne un créancier de plus : il eſt aſſez bon pour payer encore les intérêts. Ses terres ſont toutes couchées ſur leurs livres uſuraires. Oh, que je voudrois bien être tout doucement congédié de mon office, avant que la néceſſité me force à le quitter ! Plus heureux eſt l'homme qui n'a point d'amis, que l'homme entouré d'amis plus funeſtes que les ennemis mêmes. Le cœur me ſaigne de douleur pour mon bon maître. (*Il ſort*).

TIMON, *à quelques convives qui le flattent.*

Vous ne vous rendez pas juſtice ; vous rabaiſſez

trop votre mérite. (*A l'un d'eux*). Acceptez, Seigneur, cette bagatelle, comme un gage de mon amitié.

Ier SEIGNEUR.

Je la reçois, & j'en ſuis ſinguliérement reconnoiſſant.

IIIe SEIGNEUR.

Oui, il a le cœur de la bonté même.

TIMON, *au ſecond Seigneur.*

A propos, Seigneur, je me rappelle que vous avez beaucoup vanté l'autre jour un courſier baie que je montois. Il eſt à vous, puiſqu'il vous a plu.

LE IIe SEIGNEUR.

Oh, je vous prie, Seigneur, excuſez-moi, je ne puis. . . . .

TIMON.

Vous pouvez m'en croire, Seigneur; je ſais par expérience qu'on ne loue bien que ce qu'on aime & ce qu'on déſire: je juge des ſentimens de mon ami par les miens. Ce que je vous dis eſt la vérité. (*A tous*). J'irai vous faire viſite.

TOUS LES SEIGNEURS.

Oh! Jamais Hôte ne ſera accueilli avec plus de joie.

TIMON.

Et vos perſonnes & vos obligeantes viſites me ſont ſi chères, que ce n'eſt pas aſſez de les payer par des remercimens. Je voudrois pouvoir donner des Royaumes à mes amis, & je ne me laſſerois jamais.... — Alcibiade, tu es un guerrier, & les guerriers ſont rarement opulens : je veux ſecourir ta bourſe. Tu vis ſur les morts, & toutes les terres que tu poſſèdes, ſont le champ de bataille & le butin.

ALCIBIADE.

Je me moque de terres, moi.

Ier SEIGNEUR, *prenant congé de Timon.*

Nous vous ſommes infiniment redevables.

TIMON.

C'eſt moi qui vous dois beaucoup.

IIe SEIGNEUR.

Croyez à toute la tendreſſe de notre amitié.

TIMON.

Vous êtes tous mes amis.—Allons : des flambeaux; — Plus de flambeaux, plus de flambeaux.

IIIe SEIGNEUR.

Que le bonheur, la vénération & la fortune, ne vous abandonnent jamais, noble Timon!

TIMON.

Toujours prêt pour mes amis.

(*Les convives ſortent*).

SCÈNE XII.

TIMON, APEMANTUS.

APEMANTUS.

QUEL tumulte ici! Quel murmure confus de complimens & de grimaces, de révérences (†) & de courbettes! Je doute que toutes ces jambes ſi ſouples & ſi polies vaillent les ſommes dont on paie leurs profondes génuflexions. L'amitié de tous ces Hôtes eſt pleine d'une lie impure. Il me ſemble que les hommes au cœur faux, ne devroient pas avoir des jambes ſi ſouples & ſi leſtes; elles devroient être

(†) *Serring of Becks and jutting out of bums!* Serrement de becs, (métaphore priſe des pigeons) & allongement du derrière. Pour exprimer les complimens des jambes, ou les révérences, on emploie ſouvent le mot *legs* tout ſeul.

M. Eſchemburg.

paralyſées

paralyſées. — C'eſt donc ainſi que d'honnêtes dupes prodiguent leurs richeſſes pour de vaines & perfides révérences?

TIMON, *s'approchant d'Apemantus.*

Et toi, Apemantus, ſi tu n'étois pas auſſi bourru, tu éprouverois mes bontés.

APEMANTUS.

Non, je ne veux rien de toi. Si tu allois me corrompre auſſi par tes dons, il ne reſteroit plus perſonne pour ſe moquer de ta folie, & tu ferois encore plus de ſottiſes. Tu donnes rant, Timon, que je crains bien que tu ne finiſſes par te donner bientôt toi-même. A quoi bon ces fêtes, ce luxe & ces vaines magnificences?

TIMON.

Songe bien, que ſi tu t'aviſes de lancer tes ſarcaſmes ſur les amis qui forment ma ſociété, je jure de ne plus prendre à toi aucun intérêt. Adieu, & reviens chanter ſur un ton plus gracieux.

APEMANTUS.

Allons : tu ne veux donc pas m'entendre à préſent : hé bien, tu ne m'entendras jamais; je te fermerai la porte de ton ſalut. Oh! eſt-il poſſible que l'oreille des hommes, ſi ouverte à la flatterie, ſoit ſourde aux avis ſalutaires. *Il ſort.*

ACTE II.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente la Place publique.

UN SÉNATEUR.

ET derniérement cinq mille. — A Iſidor & à Varron, il en doit neuf mille; ce qui joint à ce qu'il me devoit auparavant, forme la ſomme de vingt-cinq mille. — Quoi, toujours cette rage de dépenſer? Cela ne peut pas durer; cela ne durera pas. — Si j'ai beſoin d'argent, je n'ai qu'à voler les chiens du dernier mendiant, & en faire préſent à Timon: le chien (†) va m'ouvrir une mine d'or. — Si je veux vendre mon cheval, & du prix en acheter dix autres meilleurs que lui, je le donne à Timon, & je ne lui demande rien. Je lui donne mon cheval; auſſi-tôt mon cheval me produit dix chevaux ſuperbes. — Point de portier chez lui; mais un homme qui ſourit à tout le monde, & invite tous ceux qui paſſent. — Oh, cela ne peut durer; il faut néceſſairement que Timon ſe ruine. (*Il appelle un eſclave*). Caphis, hola! Caphis.

(†) *Dans l'original.* Ce chien va battre monnoie pour moi.

CAPHIS.

Me voilà, Seigneur; que désirez-vous de moi?

LE SÉNATEUR.

Mettez votre manteau, & courez chez le Seigneur Timon : priez-le, mais jusqu'à l'importunité, de me donner de l'argent, & qu'un léger refus ne vous ferme pas la bouche; & n'allez pas vous payer d'un : *faites mes complimens à votre maître*, le bonnet tournant ainsi dans la main droite. Dites-lui, que mes billets crient après moi, & que c'est à mon tour à me servir de ce qui m'appartient. Tous les jours de délais & de grace sont passés; il m'a toujours remis au lendemain, & par trop de confiance à ses paroles toujours vaines, j'ai altéré mon crédit. J'aime & j'honore Timon; mais je ne dois pas me noyer pour l'empêcher de se mouiller le pied : j'ai besoin d'argent tout à l'heure, & il faut que j'en aie tout à l'heure. Je ne puis plus me contenter des vaines promesses dont il me berce. Partez; prenez l'air d'un créancier des plus importuns; offrez-lui un visage qui demande, sans que vous parliez. Car je crains bien que le Seigneur Timon, qui maintenant brille comme un Phénix, ne soit bientôt nud comme le geai de la Fable, quand chacun l'aura dépouillé de ce qui lui appartient. — Allons, partez.

CAPHIS.

J'y vais, Seigneur.

LE SÉNATEUR.

Oui, j'y vais. Et les billets? Prenez-les donc avec vous, & prenez-en les dates.

CAPHIS.

Oui, Seigneur.

LE SÉNATEUR.

Allez.

SCÈNE II.

L'Appartement de Timon.

FLAVIUS, *tenant pluſieurs billets dans ſes mains.*

NUL ſoin de l'avenir; point de frein ni de bornes! Il n'a nul ſentiment de ſa prodigalité, enſorte qu'il ne pourra jamais, ni ſe maintenir, ni réſiſter au penchant qui l'entraîne ſans ceſſe à diſſiper. Jamais inquiet comment l'argent ſort de ſes mains; pas plus de ſouci ſur le temps que cela dutera. Jamais la Nature ne fit un homme auſſi fou, pour le rendre auſſi bon!

Que faire? — Il ne voudra rien écouter qu'il ne ſente lui-même ſon état par l'événement. — Il faut que je lui parle ſans détour, à l'heure même où il va revenir de la chaſſe. Quelle pitié! Quelle honte!

SCÈNE III.

TIMON, CAPHIS, (†) VARRON, FLAVIUS.

CAPHIS.

Salut, Varron. Eh bien, venez-vous chercher de l'argent?

VARRON.

Et vous, n'eſt-ce pas auſſi ce qui vous amène?

CAPHIS.

Oui; & vous auſſi Iſidor?

ISIDOR.

Juſtement.

CAPHIS.

Plaiſe au Ciel que nous ſoyons payés!

(†) Le Poëte donne le nom des maîtres à leurs eſclaves, qui ordinairement s'appellent ainſi entr'eux.

VARRON.

C'eſt de quoi je doute.

CAPHIS.

Voici le Patron.

TIMON, *ſuivi d'une nombreuſe Cour.*

Mon cher Alcibiade; auſſi-tôt après le dîner; nous nous remettrons en campagne. — (*Aux eſclaves qui lui préſentent leurs billets*). Eh bien, que voulez-vous?

CAPHIS.

Seigneur, c'eſt la note de pluſieurs dettes.

TIMON.

De pluſieurs dettes? D'où êtes-vous?

CAPHIS.

D'Athènes, Seigneur.

TIMON.

Allez trouver mon Intendant.

CAPHIS.

Ne vous déplaiſe, Seigneur, il m'a remis tout le

mois, de jour en jour, pour le paiement. Un beſoin preſſant force mon maître à demander ſon argent ; il vous ſupplie d'écouter vos ſentimens généreux, & de lui rendre ce qui lui eſt dû.

TIMON.

Mon ami, revenez demain matin, je vous en prie.

CAPHIS.

Mais, Seigneur....

TIMON.

Allons, ceſſez, mon ami.

VARRON.

Un eſclave de Varron, Seigneur....

ISIDOR.

C'eſt de la part d'Iſidor ; — il vous prie de le rembourſer à l'inſtant.

CAPHIS.

Seigneur, ſi vous connoiſſiez quel eſt le beſoin de mon maître....

VARRON.

Le terme eſt échu, Seigneur, depuis plus de ſix ſemaines.

ISIDOR.

Votre Intendant me renvoie toujours, Seigneur ; & mes ordres ſont de m'adreſſer aujourd'hui directement à vous.

TIMON, *avec impatience.*

Eh! laiſſez-moi reſpirer. — (*Aux perſonnes de ſa ſuite*). Je vous en prie, allez toujours devant; je vous rejoins tout à l'heure. (*A Flavius*). Approchez; que ſignifie tout cela? Pourquoi me vois-je arrêté par des créanciers qui viennent m'étourdir de demandes, de billets manqués, de paiemens différés ſi long-temps & ſollicités en vain; pourquoi tous ces affronts à mon honneur?

FLAVIUS, *aux Eſclaves.*

Allons, avec votre permiſſion: vous prenez tous fort mal votre temps avec vos affaires; ne nous importunez plus; attendez après le dîner; donnez-moi le temps d'expliquer au Seigneur Timon, pourquoi vous n'avez pas été payés.

TIMON.

Oui, mes amis, attendez. (*A Flavius*). Ayez ſoin de les ſatisfaire & de les bien traiter.

(*Timon ſort*).

FLAVIUS, *voulant parler à Timon qui lui échappe.*

Seigneur, écoutez-moi, je vous prie. (*Il ſort*).

SCÈNE IV.

LES MÊMES. APEMANTUS, LE FOL.

CAPHIS, *aux autres Eſclaves.*

RESTEZ, reſtez, voici le Fol qui vient avec Apemantus; amuſons-nous un moment à les entendre.

VARRON.

Qu'il aille au Tartare, il va nous injurier.

ISIDOR.

Que la peſte étouffe ce cynique?

VARRON.

Comment te portes-tu, Fol? (*)

CAPHIS.

Où eſt donc le Fol?

APEMANTUS.

Il vient de le demander tout à l'heure. —Pauvres miſérables, valets d'uſuriers ! Infâmes vivans entre l'or & le beſoin.

TOUS LES ESCLAVES.

Que ſommes-nous, Apemantus?

APEMANTUS.

Des ânes.

TOUS.

Pourquoi ?

APEMANTUS.

Parce que vous me demandez ce que vous êtes, & que vous ne vous connoiſſez pas vous-mêmes. Parlez leur, Fol.

APEMANTUS.

Bon ! courage !

(*Entre un Page, ou jeune Serviteur de la maîtreſſe du Fol, tenant des lettres*).

LE FOL.

Voyez, voici le Page de ma maîtreſſe.

LE PAGE.

Eh bien, Capitaine, que faites-vous avec cette ſage compagnie? Comment ſe porte Apemantus ?

APEMANTUS.

Je voudrois que ma langue fût un bâton, pour te répondre d'une manière utile.

LE PAGE.

Je te prie, Apemantus, lis-moi l'adreſſe de ces lettres, je n'y connois rien.

APEMANTUS.

Tu ne ſais pas lire?

LE PAGE.

Non.

APEMANTUS.

Nous ne perdrons donc pas un ſavant, quand tu ſeras pendu. — Celle-ci eſt pour le Seigneur Timon, l'autre pour Alcibiade : va, tu nâquis de l'opprobre, tu mourras dans l'infamie.

LE PAGE.

Ta mère fut une chienne, & tu mourras de faim comme un chien. Point de réplique. Je ſuis parti.

(*Il ſort*).

APEMANTUS.

C'eſt nous rendre le plus grand ſervice. — Fol, j'irai avec toi chez le Seigneur Timon.

LE FOL.

Me laiſſeras-tu là?

APEMANTUS.

Si Timon eſt chez lui. — (*Aux Eſclaves*). Vous êtes là trois qui ſervez trois uſuriers.

TOUS.

Je voudrois être ſervi par eux.

APEMANTUS.

Et moi auſſi. — Je les ſervirois comme le bourreau ſert le voleur.

LE FOL.

Etes-vous tous trois valets d'uſuriers?

TOUS.

Oui, Fol.

LE FOL.

Je penſe qu'il n'y a point d'uſuriers qui n'aient un Fol pour ſerviteur. Ma maîtreſſe eſt une uſurière, & moi je ſuis ſon Fol. Quand quelqu'un emprunte de l'argent à vos maîtres, il vient les trouver tout triſte, & s'en retourne gai. C'eſt tout le contraire chez ma maîtreſſe. On eſt joyeux quand on entre, & l'on en ſort tout triſte. Dites-moi la raiſon de cela?

VARRON.

Je puis vous en donner une.

LE FOL.

Parle donc, afin que nous puiſſions te regarder comme un agent d'infamie & un fripon. Va, tu n'en ſeras pas moins eſtimé.

VARRON.

Qu'eſt-ce qu'un pareil agent, Fol?

LE FOL.

C'eſt un Fol bien vêtu; c'eſt quelque choſe qui te reſſemble; c'eſt un Protée : quelquefois il paroît ſous la figure d'un Seigneur; quelquefois ſous celle d'un Légiſte ou d'un Philoſophe. Souvent il reſſemble à un Guerrier : enfin cet eſprit rôde ſous toutes les figures que l'homme peut avoir, depuis quatre-vingt juſqu'à trente.

VARRON.

Tu n'es pas tout à fait fol.

LE FOL.

Ni toi tout à fait ſage.: ce que j'ai de plus en folie, tu l'as de moins en eſprit.

VARRON.

Tu aurois pu, avec raiſon, faire cette réponſe à Apemantus.

TOUS.

Place, place : voici le Seigneur Timon.

APEMANTUS.

Fol, viens avec moi, viens.

LE FOL.

Je n'aime point à ſuivre toujours un amant, un frère aîné, ou une femme ; je pourrois ajouter, un Philoſophe.

SCÈNE V.

LES MÊMES, TIMON, APEMANTUS, FLAVIUS.

FLAVIUS, *aux Eſclaves.*

Allez faire un tour de promenade, ſans vous écarter, je vous prie ; je vous ferai rappeller dans un moment.

(*Timon & Flavius reſtent ſeuls*).

TIMON.

Vous m'étonnez fort! Pourquoi ne m'avez-vous pas exposé plutôt l'état de mes affaires? J'aurois pu proportionner mes dépenses à ce qu'il me reste de facultés.

FLAVIUS.

Vous n'avez jamais voulu m'entendre; je vous l'ai proposé plusieurs fois.

TIMON.

Défaite. Vous aurez peut-être pris le moment, où quelqu'indisposition me forçoit à vous renvoyer, & ce prétexte vous a fourni l'excuse que vous me donnez.

FLAVIUS.

O mon bon maître! je vous ai présenté mille fois mes comptes; je les ai mis devant vos yeux; vous les avez toujours rejettés, en disant que vous vous reposiez sur mon honnêteté. Quand, pour quelque léger cadeau, vous m'avez ordonné de rendre dix fois plus, j'ai secoué la tête & j'ai gémi: j'ai fait plus, je suis sorti des bornes du respect, en vous exhortant à tenir votre main plus fermée. Combien de fois n'ai-je pas essuyé de votre part des réprimandes assez dures, quand j'ai voulu vous ouvrir les yeux sur le

délabrement de vos affaires, & ſur l'abîme de vos dettes accumulées. Oh ! mon cher maître (†), quoiqu'il ſoit bien tard aujourd'hui de m'écouter, en voici pourtant le moment ; toutes vos richeſſes ne ſuffiroient pas pour payer la moitié de vos créanciers.

TIMON.

Eh bien, qu'on vende toutes mes terres.

FLAVIUS.

Vos terres ? Toutes ſont engagées ; une partie eſt décrétée & perdue ; à peine nous en reſte-t-il aſſez pour appaiſer les créances échues. L'avenir amène à grands pas les autres échéances. Qui cependant nous aidera ? Qui nous mettra en état de ſolder tout notre compte ?

TIMON.

Mes poſſeſſions s'étendoient juſqu'à Lacédémone.

FLAVIUS.

O mon bon maître ! le monde n'eſt qu'un mot. Et quand vous le poſſéderiez, il ne vous faudroit qu'une parole pour l'avoir donné & perdu.

(†) Autre leçon. *Vous m'écoutez aujourd'hui ; mais il eſt trop tard.*

TIMON.

TIMON.

Tu me dis la vérité.

FLAVIUS.

Si vous avez le moindre ſoupçon ſur mon adminiſtration, ſur ma fidélité, citez-moi devant les Juges les plus ſévères, & faites-moi rendre un compte rigoureux. Que les Dieux me ſoient propices : ils ſavent que, lorſque toute notre maiſon étoit fatiguée du ſervice d'une foule de Paraſites dévorans, quand le pavé étoit inondé des flots de vin dont ils regorgeoient, quand chaque appartement brilloit de mille flambeaux, & retentiſſoit du bruit confus des concerts, moi, je me retirois dans le plus miſérable réduit, pour y verſer des torrens de larmes.

TIMON.

Ceſſe, je t'en conjure.

FLAVIUS.

Dieux! diſois-je; quelle bonté dans le Seigneur Timon! Que de biens prodigués de vils flateurs ont englouti cette nuit! Qui d'entre eux ne ſe dit pas maintenant le ſerviteur dévoué de Timon? Qui dans ce moment n'offre pas ſon cœur, ſa vie, ſon épée, ſon courage, ſa bourſe à Timon, *au généreux*

Timon, au noble, au digne, au royal Timon ? Hélas ! dès que la fortune dont il achetoit ces louanges a été diſſipée, toutes les voix qui les donnoient, ſont reſtées muettes. Adieu (†) la fête, adieu la Déeſſe. Un nuage d'hyver verſe ſes pluies, & tous les inſectes ont diſparu.

TIMON.

Oh, plus de remontrances, je vous prie. — Nul bienfait honteux n'a déshonoré mon cœur. Je n'ai point à rougir de mes dons ; j'ai pu les prodiguer avec imprudence, mais je ne les ai jamais proſtitués avec baſſeſſe. Pourquoi pleures-tu? Manques-tu de confiance au point de croire, que je puiſſe manquer d'amis? Que ton cœur ſe raſſure ; va, ſi je voulois ouvrir les réſervoirs où mon amitié a verſé ſes bienfaits, & éprouver les cœurs, hommes & fortunes s'offriroient à moi ; j'en diſpoſerois auſſi facilement, qu'il m'eſt libre de t'ordonner de parler.

FLAVIUS.

Puiſſe l'événement ne pas tromper vos ſentimens !

TIMON.

Et ce beſoin où je me trouve aujourd'hui, eſt pour

[†] Proverbe Anglois. *Feaſt won, faſt-loſt :* gagné à la fête, perdu au jeûne.

moi un bonheur qui couronne mes vœux. Je puis maintenant éprouver mes amis ; tu connoîtras bientôt, combien tu t'es mépris ſur l'état de ma fortune ; je ſuis riche par mes amis. Hola, quelqu'un, Flaminius, Servilius.

SCÈNE VI.

LES MÊMES. SERVILIUS, FLAMINIUS, *& d'autres Eſclaves.*

UN' ESCLAVE.

SEIGNEUR, Seigneur.

TIMON.

J'ai différens ordres à vous diſtribuer. Toi, va chez le Seigneur Lucius, & toi, chez Lucullus. J'ai chaſſé aujourd'hui avec lui. — Toi, va chez Sempronius. Recommandez-moi à leur amitié, & dites à chacun d'eux, que je ſuis fier de trouver l'occaſion d'employer leurs ſervices pour quelque ſomme dont j'ai beſoin : demandez-leur cinquante talens.

FLAMINIUS.

Vos ordres ſerons remplis, Seigneur.

FLAVIUS, (*à part*).

Aux Seigneurs Lucius & Lucullus? — Hom.

TIMON.

Et vous, Flavius, allez trouver ces Sénateurs. J'avois droit à leur reconnoiſſance, même dans les jours de mon opulence. Dites-leur de m'envoyer tout à l'heure mille talens.

FLAVIUS.

J'ai pris la liberté de leur préſenter votre ſeing & votre nom, dans l'opinion où j'étois que c'étoit la reſſource la plus facile; mais tous ont ſecoué la tête, & je ne ſuis pas revenu plus riche.

TIMON.

Dites-vous la vérité? Cela eſt-il poſſible?

FLAVIUS.

Ils répondent tous, de concert & d'une voix unanime, qu'ils ſont ruinés; qu'ils n'ont point de fonds; qu'ils ne peuvent faire ce qu'ils déſireroient; qu'ils ſont bien fâchés. — *Vous êtes un homme ſi reſpectable! Cependant ils auroient bien ſouhaité* ..... — *Ils ne ſavent pas* ..... — *Mais il faut qu'il y ait eu de ſa faute.* — *L'homme le plus honnête peut faire un*

faux pas. — Ils voudroient être en état..... — C'eſt bien dommage ! — Tous diſtraits & ainſi occupés d'affaires ſérieuſes, ils me paient de leurs regards dédaigneux, & repouſſant de phraſes entrecoupées avec leurs demi-révérences & leurs ſignes de froideur, ils ont glacé ma langue, & m'ont réduit au ſilence.

TIMON, *avec un mouvement de ſurpriſe & d'indignation.*

Grands Dieux, récompenſez-les. (*A Flavius.*) — Ami, je t'en prie, ne t'afflige pas. Ce ſont des vieillards; l'ingratitude ſemble attachée à cet âge; leur ſang eſt glacé, & coule à peine dans leurs veines; ils manquent de reconnoiſſance, parce que leur cœur manque de chaleur. A meſure que l'homme s'avance vers ſa tombe, il perd de ſon activité dans le voyage, & ſon cœur devient froid & engourdi. — Va chez Ventidius. — Ah, de grace, point de chagrin; tu es honnête & fidèle; je te le dis comme je le penſe; on n'a rien à te reprocher. Ventidius vient de perdre ſon père, & cette mort met dans ſa main des biens immenſes. Quand il étoit pauvre, empriſonné & dépourvu d'amis pour le ſecourir, je l'aidai de cinq talens. Va le ſaluer de ma part; dis-lui d'imaginer que ſon ami eſt dans un preſſant beſoin; qu'il exige qu'il ſe reſſouvienne de ces cinq talens.

Dès que tu les auras touchés, donne-les à ces gens, dont je ſuis le débiteur. Ne dis jamais, & garde-toi de penſer, que la fortune de Timon puiſſe périr au milieu de ſes amis.

FLAVIUS.

Je le voudrois bien, n'être jamais dans le cas de le penſer. Cette confiance eſt l'ennemie de la bonté : ſincère & généreuſe elle-même, la bonté croit que tous les autres hommes le ſont comme elle.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente la Maiſon de Lucullus dans Athènes.

FLAMINIUS, UN ESCLAVE DE LUCULLUS.

L'ESCLAVE.

Je vous ai annoncé à mon Maître ; il deſcend pour vous parler.

FLAMINIUS.

Ami, je vous remercie.

L'ESCLAVE.

Le voilà. (*Lucullus paroît*).

LUCULLUS.

Un des Serviteurs du Seigneur Timon ? C'eſt quelque préſent, je gage. — Oh, j'ai deviné juſte ; j'ai rêvé cette nuit de baſſin & d'aiguiere d'argent. —

Ha ! honnête Flaminius, je ſuis, on ne peut pas plus, ſatisfait de te voir chez moi. — Hola, qu'on lui verſe une coupe de vin.—Hé bien, comment ſe porte le plus reſpectable, le plus accompli des citoyens d'Athènes, cette ame ſi noble & ſi magnifique, ton digne Seigneur, ton bon Maître?

FLAMINIUS.

Seigneur, ſa ſanté eſt fort bonne.

LUCULLUS.

Mon ami, je ſuis ravi de le ſavoir en bonne ſanté. Mais, dis-moi, mon cher Flaminius, que portes-tu là ſous ton manteau ?

FLAMINIUS.

D'honneur, rien autre choſe qu'une caſſette vuide; & je viens, au nom de mon maître, prier votre Grandeur de la remplir. Il ſe trouve dans une circonſtance des plus ſérieuſes, où il a un beſoin preſſant de cinquante talens, & il m'envoie vous prier de les lui prêter ; il ne doute pas que vous ne veniez ſur le champ à ſon ſecours.

LUCULLUS.

Hom. — Il ne doute pas, dit-il ; hélas, le brave Seigneur ! C'eſt le plus honnête homme ! C'eſt

dommage qu'il tienne un ſi grand état de maiſon. Cent fois j'ai dîné chez lui, & je lui en ai dit ma penſée. Je ſuis même retourné ſouper chez lui, exprès pour l'avertir de diminuer ſa dépenſe; mais il n'a jamais voulu ſuivre mes conſeils, & mes viſites n'ont pu le corriger. Chaque homme a ſon défaut, & le ſien eſt trop de bonté; c'eſt ce que je lui ai répété ſouvent; mais je n'ai jamais pu le rendre ſage. (*Entre un Eſclave qui apporte du vin.*)

L'ESCLAVE.

Seigneur, voilà du vin.

LUCULLUS.

Flaminius, je t'ai toujours remarqué pour un homme prudent & ſage; tiens, voilà pour toi.

(*Il lui préſente quelques piéces d'argent.*)

FLAMINIUS.

Votre Grandeur veut ſans doute plaiſanter.

LUCULLUS.

Non, je te rends juſtice. J'ai toujours reconnu en toi un eſprit ſouple & actif; tu ſais juger ce qui eſt raiſonnable; & quand il ſe préſente une bonne occaſion, tu ſais la ſaiſir & en tirer bon parti. Tu as d'excellentes qualités. (*A l'Eſclave.*) Sortez. — Toi,

approche, honnête Flaminius. Ton Maître eſt un Seigneur plein de bonté; mais tu as du jugement, & quoique tu ſois venu me trouver, tu ſais trop bien que ce n'eſt pas là le temps de prêter de l'argent, ſur-tout ſur la ſimple parole de l'amitié, & ſans aucune sûreté. Tiens, mon enfant, voilà trois piéces pour toi; ferme les yeux ſur moi, & dis que tu ne m'as pas vu; adieu, ſois heureux.

FLAMINIUS.

Eſt-il poſſible que les hommes ſoient ſi différens d'eux-mêmes! & que nous ſoyons aujourd'hui l'homme qui vivoit hier! Loin de moi, fange maudite, retourne vers celui qui t'adore.

(*Il jette l'argent qu'il a reçu*).

LUCULLUS.

Ah! je vois maintenant que tu es un ſot, & bien digne de ſervir ton Maître.....

(*Il ſort.*)

FLAMINIUS.

Puiſſe cet argent ſervir à tes tourmens & faire ton ſupplice! Puiſſe ce métal fondu te brûler aux enfers: ô toi, peſte de ton ami, & non pas ſon ami! Quoi? l'amitié a-t-elle un cœur ſi foible, ſi variable qu'il

change (†), & ſe corrompe en moins de deux nuits? O Dieux! je reſſens d'avance toute l'indignation de mon Maître. Ce lâche ingrat porte encore dans ſon eſtomac les mets qu'il a engloutis à la table de mon Maître; pourquoi ſeroient-ils pour lui une nourriture ſalutaire, lorſque ſon cœur à lui-même s'eſt changé en poiſon? Puiſſent-ils ne produire en lui que des maladies; & quand le malheureux ſera près d'expirer, que ces alimens, payés aux dépens de mon Maître, ſervent, non pas à le guérir, mais à prolonger ſon agonie!

SCÈNE II.

Une rue d'Athènes.

LUCIUS, TROIS ÉTRANGERS.

LUCIUS.

Qui? le Seigneur Timon? C'eſt mon meilleur ami: le plus reſpectable des hommes!

Ier. ÉTRANGER.

Nous en ſommes perſuadés, quoique nous ne le

(†) *Milky heart.* Cœur de lait qui s'aigrit.

connoiſſions pas. Mais, Seigneur, il court un certain bruit que j'ai entendu, & dont je veux vous parler; les jours heureux de Timon ſont paſſés, ç'en eſt fait: ſa fortune tombe en ruine.

LUCIUS.

Allons donc, n'en croyez rien; il n'eſt pas poſſible que Timon manque d'argent.

II. ÉTRANGER.

Mais un fait que vous pouvez croire, Seigneur; c'eſt qu'il n'y a pas bien long-temps qu'un de ſes gens eſt venu trouver le Seigneur Lucullus pour lui emprunter cinquante talens; oui, tout autant, & qu'il l'a preſſé inſtamment, en faiſant ſentir la néceſſité où ſon Maître eſt réduit; & qu'il a eſſuyé un refus.

LUCIUS.

Comment.

II. ÉTRANGER.

Je vous le dis, il a eſſuyé un refus.

LUCIUS.

Quelle étrange nouvelle! Par tous le Dieux, j'en rougis de honte! Quoi? refuſer un homme ſi reſpectable? Il faut avoir bien peu d'honneur. Quant à moi,

je dois l'avouer, j'ai reçu de lui mille petites marques de ſa bonté, de l'argent, de la vaiſſelle, des bijoux & ſemblables bagatelles, qui ne ſont rien auprès des préſens qu'a reçus Lucullus. Hé bien, ſi, ſans s'arrêter à lui, il m'avoit envoyé demander du ſecours, je ne lui aurois jamais refuſé cette ſomme dans ſon beſoin. (*Entre Servilius.*)

SERVILIUS.

Heureuſement, voilà le Seigneur Lucius; j'ai tant couru pour le trouver, que je ſuis tout en ſueur. — Très-honoré Seigneur.....

LUCIUS.

Ha, Servilius! je ſuis charmé de te voir, ſois heureux, recommande-moi à l'amitié de ton honnête & eſtimable Maître, le plus cher de mes amis.

SERVILIUS.

Seigneur, ſous votre bon plaiſir, mon Maître m'a envoyé.....

LUCIUS.

Ho, que m'a-t-il envoyé? Que d'obligations je lui ai. Sans ceſſe, il m'envoie. Dis-moi, comment pourrai-je reconnoître tant de bonté? Et que m'envoie-t-il?

SERVILIUS.

Il vous envoie seulement l'occasion de lui rendre à l'instant un service ; il supplie votre Grandeur de lui prêter, en ce moment, cinquante talens.

LUCIUS.

Je vois bien que Timon veut faire une plaisanterie ; il n'est pas possible qu'il ait besoin de cinq talens, ni même de cinquante fois autant.

SERVILIUS.

Il a besoin à présent d'une somme plus petite. Si le cas n'étoit pas aussi pressant, je ne vous conjurerois pas avec tant d'instances.

LUCIUS.

Mais, Servilius, parles-tu sérieusement ?

SERVILIUS.

Sur ma vie, rien n'est si vrai.

LUCIUS.

Quel imbécile je suis, de m'être dégarni dans une si belle occasion de montrer toute l'honnêteté de mes sentimens ! Je suis bien malheureux, d'avoir été jetter mon argent, pour acquérir une malheureuse

petite terre, il y a deux jours, & perdre aujourd'hui l'occaſion de me faire honneur ! Servilius, je te jure, à la face des Dieux, qu'il m'eſt impoſſible de pouvoir faire.... — Quelle ſottiſe à moi ! J'allois moi-même envoyer demander quelque argent à Timon : ces honnêtes gens en ſont témoins ; mais, pour tout ce qu'il y a de richeſſes dans Athènes, je ne voudrois pas à préſent l'avoir fait. Recommande-moi à ton Maître dans les termes les plus tendres. Je me flatte que je ne perdrai rien de ſon eſtime, lorſqu'il verra l'impoſſibilité abſolue où je ſuis de l'obliger ; dis-lui de ma part que je mets au nombre de mes plus grands malheurs, de ne pouvoir faire ce plaiſir à un ſi eſtimable Seigneur. Bon Servilius, me promets-tu de me faire l'amitié de répéter à Timon mes propres paroles ?

SERVILIUS.

Oui, Seigneur : je lui dirai.

(*Il ſort.*)

LUCIUS.

Va, je ſaurai t'en récompenſer, Servilius. (*Aux Etrangers.*) En effet, vous aviez raiſon, Timon eſt ruiné, & quand une fois on a éprouvé un refus, il eſt rare qu'on aille bien loin.

(*Il ſort.*)]

Ier. ÉTRANGER.

Avez-vous remarqué, Hoſtilius?

II. ÉTRANGER.

Oui, oui, que trop.

Ier. ÉTRANGER.

Eh bien, voilà le cœur du monde: tous les flatteurs ſont faits de la même étoffe. Qui peut après cela donner le nom d'ami à l'homme qu'il fait aſſeoir à ſa table? Il eſt à ma connoiſſance que Timon a ſervi de père à ce Seigneur; qu'il lui a conſervé ſon crédit, qu'il a ſoutenu ſa fortune par ſes libéralités; il y a plus, c'eſt de l'argent de Timon qu'il a payé les gages de ſes domeſtiques; Lucius ne boit jamais que ſes levres ne touchent l'argent de Timon, & cepndant.....—Oh! vois quel monſtre eſt l'homme, quand il ſe montre ſous les traits d'un ingrat! Au prix de ce qu'il en a reçu, ce qu'il oſe lui refuſer, l'homme charitable le donneroit gratuitement aux mendians les plus inconnus.

III. ÉTRANGER.

La conſcience & l'honneur en gémiſſent.

Ier. ÉTRANGER.

Pour moi, je n'ai jamais goûté des bienfaits de Timon,

Timon, jamais ſes dons, répandus ſur moi, ne m'ont inſcrit au nombre de ſes amis ; cependant, en conſidération de ſon ame noble, de ſa vertu, de ſa généroſité, & de ſa conduite honorable, je proteſte que ſi, dans ſon beſoin, il s'étoit adreſſé à moi, j'aurois fait de mon bien deux parts, & la meilleure auroit été pour lui, tant j'aime ſon cœur ! Voilà un exemple qui doit enſeigner aux hommes à ſe diſpenſer d'être charitables ; l'intérêt a ſon trône & domine au-deſſus de la conſcience.

SCÈNE III.

SEMPRONIUS, *un troiſième Serviteur de Timon.*

SEMPRONIUS.

Et pourquoi m'importuner moi, par préférence à tous les autres ? Ne pouvoit-il pas s'adreſſer à Lucius, à Lucullus ? Ce Ventidius (†), qui maintenant eſt ſi riche, il l'a racheté de la priſon : voilà trois

(†) Dans le premier Acte, Ventidius, dès qu'il eſt en poſſeſſion de la fortune de ſon père décédé, court à ſon bienfaiteur lui exprimer ſa reconnoiſſance, & lui offrir de lui rendre l'argent dont il avoit racheté la liberté. Il fait le rôle d'un homme

hommes qui lui ſont redevables de tout ce qu'ils poſsèdent.

LE SERVITEUR.

Hélas ! Seigneur, tous trois ont été ſondés, & nous n'avons trouvé en eux que des ames de boue ; ils l'ont tous refuſé.

SEMPRONIUS.

Comment, ils l'ont refuſé ! Lucius, Lucullus ; Ventidius l'ont refuſé ; & il vient s'adreſſer à moi ?... Tous trois refuſé ? Une pareille démarche annonce de ſa part bien peu de jugement, bien peu d'amitié ; eſt-ce moi qui devrois être ſon pis aller ? Ses amis, comme autant de Médecins qu'il appelle l'un après l'autre, l'ont tous condamné, & il faut que ce ſoit moi qu'on charge de cette cure ? Je m'en trouve très-offenſé, j'en ſuis très-indigné ; il eût dû mieux connoître mon rang. Je ne vois pas l'ombre de raiſon dans ſon procédé ; quelle folie ! C'étoit moi qu'il devoit, dans ſon beſoin, implorer d'abord ; car enfin, je ſuis & je l'avoue, le

reconnoiſſant ; & ici il fait celui d'un ingrat ; eſt-ce un oubli de Shakeſpéar, & une contradiction dans le caractère ! Non, c'eſt la Nature. Ventidius, au moment où il paſſe de l'indigence à l'opulence, a le cœur ouvert par l'impreſſion de ce bonheur ſoudain, & il ſent un inſtant de généroſité : mais, dans les ames étroites, le moment de ſenſibilité paſſe bientôt ; le cœur ſe rétrécit & ſe referme en peu de temps. *Miſ. Griffith.*

premier homme qui ait reçu quelque préſent de lui, & il me recule dans ſon ſouvenir au point de penſer que je ſerois le dernier à lui marquer ma reconnoiſſance ! Il a tort. — Il n'en faut pas davantage pour me rendre un objet de riſée aux yeux de toute la ville, & me faire paſſer parmi les grands Seigneurs, pour un homme ſans délicateſſe, ſans principes. J'aimerois mieux, pour trois fois la ſomme qu'il demande, qu'il ſe fût adreſſé à moi le premier, ne fût-ce que pour l'honneur de mes ſentimens ; j'avois aſſez de cœur pour lui rendre un ſervice. — Retourne, & à la froide réponſe de ſes amis, ajoute celle-ci : » Quiconque offenſera mon honneur, ne verra point » de mon argent. » (*Il ſort.*)

LE SERVITEUR.

A merveille ! Votre Grandeur cache un maître fripon (*). De quels beaux ſentimens il colore ſa baſſeſſe ! De quels noms de vertu il pare ſa perverſité ! Comme ceux, qui, ſous le voile d'un patriotiſme ardent, mettent tout un royaume en feu (†). Tel eſt le caractère de cet ami politique, & vendu à l'intérêt. C'étoit pourtant ſur lui que mon Maître fon-

(†) Warburton penſe que c'eſt ici une épigramme contre la Secte des Puritains, qui cherchoient à introduire un nouveau ſyſtême de religion & de gouvernement, & vouloient les réformer ſur les maximes & les exemples de l'Ecriture : comparaiſon qui convenoit plus aux Spectateurs qu'aux Perſonnages.

doit ſa plus ſolide eſpérance ! Tous ont déſerté. Il ne lui reſte maintenant que les Dieux : tous ſes amis ſont morts.—Maintenant ces portes de mon Maître, qui, dans des jours de proſpérité, ne connurent jamais de verroux, vont être employées à protéger ſa liberté. Voilà tout le fruit qu'il recueille de ſes largeſſes. Celui qui ne peut garder ſon argent, doit à la fin garder (†) ſa maiſon.

SCÈNE IV.

La maiſon de Timon.

VARRON, TITUS, HORTENSIUS, LUCIUS *& pluſieurs Valets des Créanciers de Timon, attendant qu'il ſorte.*

VARRON.

SALUT, Titus; Salut, Hortenſius; je ſuis charmé de vous rencontrer ici.

TITUS.

Je vous rends la pareille, honnête Varron.

(†) Ou faire garder, de peur des Créanciers.

HORTENSIUS.

Lucius, par quel haſard nous trouvons-nous enſemble ici ?

LUCIUS.

Je penſe que le même objet nous y amène tous ; le mien, c'eſt de l'argent.

TITUS, *montrant les autres.*

C'eſt le leur à tous, & le mien auſſi.

(*Entre Philotas.*)

LUCIUS.

Et l'ami Philotas auſſi ſans doute ?

PHILOTAS.

Je vous donne le ſalut à tous.

LUCIUS.

Sois le bien venu camarade ; quelle heure croyez-vous qu'il ſoit.

PHILOTAS.

Le tems court après neuf heures.

LUCIUS.

Déjà ?

PHILOTAS.

Et le Seigneur de céans n'eſt pas encore viſible ?

LUCIUS.

Pas encore,

PHILOTAS.

Cela m'étonne ; il avoit coutume de ſe montrer brillant comme le ſoleil, dès ſept heures du matin.

LUCIUS.

Il eſt vrai ; mais le flambeau de ſes beaux jours eſt bien obſcurci. Faites attention que la courſe de l'homme prodigue, eſt radieuſe comme celle du ſoleil ; mais elle ne ſe renouvelle pas toujours comme celle de l'aſtre. Je crains bien que l'affreux hyver ne ſoit dans le fond de la bourſe de Timon ; je veux dire qu'on peut y enfoncer la main bien avant, & n'y pas trouver grand'monnoie.

PHILOTAS.

J'ai la même crainte que vous.

TITUS.

Je veux vous faire faire une remarque aſſez étrange ; votre maître vous envoie chercher de l'argent ?

HORTENSIUS.

Rien n'eſt plus vrai.

TITUS.

Et il porte maintenant les bijoux que lui a donné Timon, & pour leſquels je viens auſſi moi demander de l'argent.

HORTENSIUS.

Si je le fais, c'eſt bien contre mon cœur.

TITUS.

Ne paroît-il pas bien étrange, que Timon, en cela, paie plus qu'il ne doit ? C'eſt comme ſi votre Maître envoyoit demander le prix des bijoux qu'il porte lui-même.

HORTENSIUS.

Les Dieux me ſont témoins, combien ce meſſage me pèſe. Je ſais que mon maître a eu une riche part aux largeſſes de Timon ; cette ingratitude eſt plus criminelle que s'il les eût volés.

VARRON.

Oui. — Mon billet à moi eſt de trois mille écus ; & le vôtre ?

LUCIUS.

De cinq mille.

VARRON.

C'eſt une ſomme énorme & qui fait voir que la confiance de Timon pour votre Maître, ſurpaſſoit ou égaloit du moins celle qu'il avoit pour le mien : autrement les deux ſommes ſeroient égales.

(*Entre Flaminius.*)

TITUS.

Voilà un des Serviteurs du Seigneur Timon.

LUCIUS, *appellant.*

Flaminius? Hola, un mot; le Seigneur Timon va-t-il bientôt paroître?

FLAMINIUS.

Non, pas encore.

TITUS.

Nous l'attendons; je vous prie de l'en prévenir.

FLAMINIUS.

Il n'eſt pas néceſſaire; il ſait bien que vous n'êtes que trop ponctuels.

(*Entre Flavius, le viſage caché dans ſon manteau*);

LUCIUS.

Ha! N'eſt-ce pas là ſon Intendant que nous voyons ainſi affublé? Il s'enfuit enveloppé de ſon manteau, comme d'un nuage; appellez-le, appellez-le.

TITUS.

Flavius, Flavius; entendez-vous?

VARRON.

Avec votre permiſſion...

FLAVIUS.

Mon ami, que voulez-vous de moi?

VARRON, *d'un ton ironique.*

Seigneur, j'attends ici le paiement d'une certaine ſomme.....

FLAVIUS.

Si le paiement étoit auſſi certain que l'on eſt sûr de vous y voir l'attendre, on pourroit compter deſſus. Que ne préſentiez-vous vos billets, quand vos perfides Maîtres mangeoient à la table du mien; alors l'idée de l'argent qu'il leur devoit, les flattoit & les faiſoit ſourire; leur bouche affamée en dévoroit les intérêts. Vous vous tourmentez en vain, en me preſſant, en m'agitant ainſi; laiſſez-moi paſſer tranquillement. — Apprenez que mon Maître & moi, nous ſommes au bout de notre carrière; je ne ſuis pas plus en état de vous compter de l'argent, que lui d'en dépenſer.

LUCIUS.

Oui, mais cette réponſe ne ſera pas acceptée.

FLAVIUS, (*à demi-voix.*)

Acceptée ou non, vous êtes de vils eſclaves de maîtres fripons.

VARRON.

Que murmure donc là ſa ſeigneurie caſſée aux gages?

TITUS.

Hé, que nous importe? Le voilà pauvre, &

nous ſommes aſſez vengés. Qui a plus droit de parler librement, que celui qui n'a pas un toît où loger ſa tête ? Il lui eſt bien permis de ſe moquer des ſuperbes édifices.

(*Entre Servilius.*)

TITUS.

Oh, oh, voici Servilius ; nous allons avoir une réponſe.

SERVILIUS.

Si j'oſois vous conjurer, mes amis, de revenir dans quelques autres momens ; vous m'obligeriez beaucoup ; car, ſur mon ame, mon Maître eſt dans un étrange abattement ; il eſt privé de toute conſolation ; ſa ſanté eſt très-dérangée ; il eſt obligé de garder la chambre.

LUCIUS.

Tous ceux qui gardent la chambre, ne ſont pas malades. D'ailleurs, ſi la ſanté de Timon eſt en ſi grand danger, c'eſt, ce me ſemble, une raiſon de plus pour payer promptement ſes dettes, afin de s'applanir la route vers les Dieux.

SERVILIUS.

Dieux juſtes !

TITUS.

Nous ne pouvons pas nous contenter de cette réponſe.

FLAMINIUS, (*dans l'intérieur de la maiſon.*)

Servilius ! Au ſecours ! Mon Maître, mon Maître !

SCÈNE V.

LES MÊMES, TIMON, *en fureur.*

TIMON.

Quoi ! mes portes auſſi me ferment-elles le paſſage ? Quoi ! j'aurai toujours été libre, & ma maiſon ſera devenue l'ennemie de ma liberté, la priſon funeſte de ſon Maître ! — La Salle où j'ai donné des feſtins montre-t-elle maintenant à ſon Maître, comme toute la race humaine, un cœur de fer ?

LUCIUS.

Allons, approche, commence, Titus.

TITUS.

Seigneur, voilà mon billet.

LUCIUS.

Voici le mien.

VARRON.

Et le mien, Seigneur.

CAPHIS.

Et les nôtres, Seigneur.

PHILOTAS.

Voilà auſſi nos billets.

TIMON.

Aſſommez-moi avec eux. — Etouffez-moi.

LUCIUS.

Hélas! Seigneur.

TIMON.

Coupez, monnoyez mon cœur, pour vous payer.

TITUS.

Le mien eſt de cinquante talens.

TIMON.

Dis à mes veines de te donner mon ſang.

LUCIUS.

Cinq mille écus, Seigneur.

TIMON.

Cinq mille gouttes de mon ſang pour les payer; — Et le vôtre? — Et le vôtre?

VARRON.

Seigneur.

CAPHIS.

Seigneur.

TIMON.

Tenez, prenez-moi, déchirez-moi, & que les Dieux vous confondent! (*Il ſort.*)

HORTENSIUS.

Parbleu, je vois bien que nos Maîtres n'ont qu'à jetter leurs bonnets par deſſus les moulins: ces dettes peuvent bien être regardées comme perdues ſans reſſource, puiſque c'eſt un fol qui eſt le débiteur. (*Ils ſortent.*)

SCÈNE VI.

TIMON *rentre avec* FLAVIUS.

TIMON.

Ils m'ont mis hors de moi, les miſérables! Des créanciers! Des furies!

FLAVIUS.

Mon cher Maître.

TIMON, *rêvant.*

Si je prenois ce parti.....

FLAVIUS.

Mon cher Maître. —

TIMON.

Je veux le prendre. — Mon Intendant!

FLAVIUS.

Hé! me voici Seigneur.

TIMON.

Fort à propos. — Allez, invitez tous mes amis, Lucius, Lucullus, Sempronius. — Tous; je veux encore donner une fête à cette canaille.

FLAVIUS.

Ha, Seigneur! c'eſt l'égarement où votre raiſon eſt plongée, qui vous fait parler ainſi; il ne vous reſte pas même de quoi ſervir le repas le plus frugal.

TIMON.

Ne t'inquiete pas. Va, invite-les tous, amène ici ces flots de coquins; mon Cuiſinier & moi, nous ſaurons pourvoir à tout.

SCÈNE VII.

La Salle du Sénat d'Athènes.

LES SÉNATEURS, ALCIBIADE.

Ier. SÉNATEUR.

SEIGNEUR, comptez ſur ma voix, ſa faute eſt capitale; il faut qu'il meure; rien n'enhardit le crime, comme le pardon.

II. SÉNATEUR.

Votre remarque eſt très-vraie; la loi doit l'écraſer de tout ſon poids.

ALCIBIADE.

Santé, honneur, clémence dans l'auguſte Sénat!

Ier. SÉNATEUR

Quel ſujet, Général...

ALCIBIADE.

Je vous implore, & j'adreſſe à vos vertus mon humble reſpect; car la pitié (†) eſt la vertu des

(a) Belle idée & bien exprimée. Rien ne fait plus d'honneur

loix ; il n'y a que les Tyrans qui faſſent d'elles un inſtrument de cruauté. Il plaît aux événemens, au ſort cruel de s'appeſantir ſur un de mes amis, qui, dans l'effervescence du ſang, a enfreint la loi, abîme ſans fond pour l'imprudent qui s'y plonge ſans précaution. C'eſt un homme qui, à cet écart près, eſt plein d'honneur & de vertus qui rachetent ſa faute. Il n'y a ni lâcheté ni baſſeſſe dans ſon action. Une noble colère, un reſſentiment généreux l'ont armé, voyant ſa réputation mortellement bleſſée, contre ſon ennemi : dans l'accès même de ſa paſſion, il l'a gouverné avec la ſageſſe & la modération d'un homme qui expoſe ſes raiſons & plaide tranquillement ſa cauſe.

Ier. SÉNATEUR.

En cherchant ainſi à innocenter une action criminelle, vous vous chargés d'un paradoxe trop révoltant. Aux efforts que vous faites, on diroit que votre diſcours tend à légitimer l'homicide, & à armer (†) la bravoure d'un eſprit querelleur, qui n'eſt qu'une valeur brutale & dégénérée, fléau entré dans le monde

au cœur de Shakeſpéar, que les traits forts & touchans dont il a peint dans pluſieurs de ſes piéces, & recommandé la pitié, cette vertu de l'eſpèce humaine, & la ſource de toutes les vertus de l'homme.

(†) *Et à arborer le panache de la querelle ſur la tête de la valeur.*

à la

à la naiſſance des ſectes & des factions. Le vrai brave eſt celui qui ſait ſouffrir avec patience, tout ce que la langue la plus méchante peut exhaler contre lui; qui regarde une injure comme une choſe auſſi étrangère à ſa perſonne, que le vêtement qu'il porte avec indifférence; & qui ne préfère pas l'injure à ſa vie, en expoſant ſa vie pour elle. Si une injure eſt un mal, qui peut nous conduire au meurtre; quelle folie n'eſt-ce pas de riſquer ſes jours pour un mal?

ALCIBIADE.

Seigneur.—

I. SÉNATEUR.

Vous ne pouvez juſtifier des fautes auſſi énormes. La valeur ne conſiſte pas à ſe venger, mais à ſouffrir.

ALCIBIADE.

Permettez-moi de parler, Seigneur, & pardonnez, ſi je parle en guerrier.—Pourquoi les hommes s'expoſent-ils follement dans les combats? Que n'endurent-ils toutes ſortes de menaces? Que ne dorment-ils en paix ſur l'affront? Pourquoi ne pas ſe laiſſer égorger tranquillement & ſans réſiſtance par l'ennemi? S'il y a tant de courage à ſouffrir, qu'allons-nous faire dans les camps? Certes les femmes qui ſe tiennent auprès de leurs foyers, ſeront plus braves que

nous, ſi la bravoure eſt de ſouffrir; la bête de ſomme ſera plus brave que le lion; & le coupable chargé de fers, ſera plus ſage que ſon Juge, ſi la ſageſſe eſt dans la patience. O vénérables Sénateurs, ayez autant de clémence & de bonté, que vous avez de puiſſance. — Qui ne condamne pas la violence commiſe de ſang froid? Tuer, je l'avoue, eſt le dernier excès du crime; mais tuer, pour défendre ſa vie, devient une action juſte aux yeux de la ſenſible équité. S'abandonner à la colère, eſt une impiété; mais quel eſt l'homme qui ne s'eſt jamais livré à la colère? Peſez le crime avec toutes ces conſidérations.

II. SÉNATEUR.

Vous plaidez en vain.

ALCIBIADE.

Quoi! en vain? Ses ſervices rendus près de Lacédémone & de Byzance, parlent aſſez haut pour ſa grace.

I. SÉNATEUR.

Que voulez-vous dire?

ALCIBIADE.

Je dis qu'il vous a rendu des ſervices ſignalés; qu'il a, dans les combats, fait mordre la pouſſiere à vos ennemis. Quelle valeur n'a-t-il pas montrée dans

la dernière action? Que de ſang a fait couler ſon épée!

I. SÉNATEUR.

Il s'en eſt trop payé ſur le butin. C'eſt un débauché déterminé; il eſt ſujet à un vice qui noie ſa raiſon, & enchaîne ſa valeur. Sans autres ennemis, ce vice ſeul ſuffit pour le dompter & le perdre. On l'a vu, dans cette paſſion brutale, commettre mille outrages, & ſuſciter les querelles: on nous a informés que ſes jours ſont ſouillés d'excès honteux, & que ſon ivreſſe eſt dangereuſe pour l'État.

I. SÉNATEUR.

Il mourra.

ALCIBIADE.

O ſort barbare! Il auroit pu mourir avec honneur dans les combats! — Seigneurs, ſi vous êtes inſenſibles à ſes qualités perſonnelles, quoiqu'il pût réclamer le ſalaire des exploits de ſon bras, ſans rien devoir à perſonne, prenez, s'il le faut, pour vous fléchir, mes ſervices, & joignez-les aux ſiens. Comme je ſais qu'il eſt de la prudence de votre âge, de s'aſſurer des garants, je vous engage, moi, mes victoires & mes honneurs, & j'oſe vous répondre de toute ſa reconnaiſſance. Si, pour ſon crime, il doit ſa vie à la loi, laiſſez-le la donner avec ſon ſang noblement verſé ſur le champ

de bataille. Car la loi eſt ſevère, & la guerre ne l'eſt pas davantage.

I. SÉNATEUR.

Nous tenons pour la loi ; il mourra : Alcibiade, n'inſiſte pas davantage, ſi tu ne veux encourir notre diſgrace ; ami ou frère, qui répand le ſang d'autrui, doit le ſien à la loi.

ALCIBIADE.

Il faut donc qu'il meure ! Non, Seigneurs, cela ne peut être : je vous en conjure, connoiſſez-moi.

II. SÉNATEUR.

Comment ?

ALCIBIADE.

Rappellez-vous qui je ſuis.

III. SÉNATEUR.

Comment, quoi ?

ALCIBIADE.

J'ai peine à croire que le grand âge & les années n'aient pas effacé Alcibiade de votre mémoire : autrement on ne me verroit pas ici abaiſſé à vos pieds, ſuppliant pour une grace auſſi vulgaire, &

qu'on me refuſe encore. Vous rouvrez mes anciennes plaies.

I. SÉNATEUR.

Oſes-tu provoquer notre colère? Écoute, ce n'eſt qu'un mot, mais ſon effet eſt vaſte : nous te banniſſons pour jamais.

ALCIBIADE.

Me bannir ? Moi ! .... Banniſſez plutôt votre démence, banniſſez l'uſure qui déshonore le Sénat.

I. SÉNATEUR.

Si après deux ſoleils, Athènes te voit encore, attends de nous le jugement le plus rigoureux.

II. SÉNATEUR.

Et pour braver encore plus ta vaine menace, il va être exécuté ſur l'heure (†). (*Ils ſortent*).

ALCIBIADE.

Puiſſent les Dieux vous faire vieillir aſſez, pour n'offrir que des ſquelettes décharnés & odieux à tous les regards ! Ma rage eſt au comble. — Je faiſois fuir leurs ennemis, tandis qu'ils étoient ici occupés à

(†) *Autre Leçon* : Et ſans nous échauffer davantage, il va être exécuté à l'inſtant.

compter un argent qu'ils prêtoient à groſſe uſure. — Et moi, je ne ſuis riche, qu'en larges bleſſures. — En voilà donc le ſalaire ? Eſt-ce là le baume que cet avare Sénat verſe dans les plaies des guerriers ? Quoi, l'exil ! — Je n'en ſuis pas fâché : je ne hais pas d'être exilé ; c'eſt un affront fait pour allumer toute mon indignation, & pouſſer mon bras à frapper ſes coups ſur Athènes. Je vais ranimer le courage de mes troupes mécontentes, & gagner leurs cœurs. Il y a de la gloire à combattre de nombreux ennemis. Les guerriers ne doivent pas plus que les Dieux, ſouffrir qu'on les offenſe impunément. (*Il ſort*).

SCÈNE VII.

La Maiſon de Timon, & pluſieurs Sénateurs.

I. SÉNATEUR.

JE vous ſalue.

II. SÉNATEUR.

Je vous rends le ſalut. Je penſe que l'honorable Timon n'a fait que nous éprouver l'autre jour.

I. SÉNATEUR.

C'étoit la réflexion qui m'occupoit, lorſque nous

nous ſommes rencontrés. Je me flatte qu'il n'en eſt pas à cette extrêmité; & ce qu'il a fait, n'étoit qu'une épreuve de ſes amis.

II. SÉNATEUR.

Sans doute, & ce qui le prouve aſſez, c'eſt le nouveau feſtin qu'il donne encore.

I. SÉNATEUR.

Je le crois ainſi. Il m'a fait une invitation très-preſſante; quelques affaires urgentes m'ont forcé de me dégager d'abord; mais il a tant prié, qu'il a fallu me rendre.

II. SÉNATEUR.

Je me devois auſſi moi-même à des affaires indiſpenſables, mais il n'a pas voulu recevoir mes excuſes. Je ſuis fâché de m'être trouvé dénué de fonds, lorſqu'il envoya m'emprunter de l'argent.

I. SÉNATEUR.

Moi, j'en ſuis inconſolable, ſachant, comme je le ſais, le cours que prennent les choſes.

II. SÉNATEUR.

Chacun ici en dit autant. — Combien vouloit-il emprunter de vous?

I. SÉNATEUR.

Mille pieces d'or.

II. SÉNATEUR.

Mille piéces !

I. SÉNATEUR.

Et vous ?

III. SÉNATEUR.

Il m'avoit envoyé demander... — Mais le voilà, il vient.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES. TIMON. *Suite.*

TIMON.

DE tout mon cœur, dignes Sénateurs. Comment vous portez-vous ?

I. SÉNATEUR.

A merveille, Seigneur, quand nous apprenons que vous jouiſſez auſſi d'une heureuſe ſanté.

II. SÉNATEUR.

L'hirondelle ne ſuit pas l'Été avec plus de plaiſir, que nous votre Grandeur.

TIMON, *à part.*

Et ne fuit pas plus promptement l'hyver ; les hommes reſſemblent à ces oiſeaux de paſſage. — Seigneurs, notre dîné vous dédommagera du temps que vous avez perdu à m'attendre ſi long-tems. Egayez-vous un peu à entendre cette muſique. (*On entend des inſtrumens.*) Si votre oreille n'en eſt pas plus flattée que du ſon rauque de la trompette, nous irons auſſitôt nous mettre à table.

I. SÉNATEUR.

Je me flatte que votre Grandeur ne conſerve aucun reſſentiment de ce que j'ai renvoyé votre meſſager les mains vuides.

TIMON.

Ah ! ne ſongez donc pas à cela.

II. SÉNATEUR.

Noble Seigneur.

TIMON.

Ah, mon digne ami, comment vous en va ?

II. SÉNATEUR.

Très-honoré Seigneur, je ſuis tout confus de m'être trouvé ſi pauvre, lorſque votre Grandeur envoya l'autre jour chez moi.

TIMON.

Eh ! oubliez donc cela.

II. SÉNATEUR.

Si vous euſſiez envoyé ſeulement deux heures plutôt...—

TIMON.

Que ce ſouvenir n'éloigne pas de vous des idées plus agréables. — (*A ſes Serviteurs.*) Allons, qu'on apporte tout à la fois.

II. SÉNATEUR.

Quoi, tous les plats couverts ?

I. SÉNATEUR.

Feſtin royal ! J'en réponds.

III. SÉNATEUR.

N'en doutez pas ; tout ce que l'argent & la ſaiſon peuvent procurer.

I. SÉNATEUR.

Comment vous portez-vous ? Quelles nouvelles ?

III. SÉNATEUR.

Alcibiade eſt exilé, le ſavez-vous ?

I & II. SÉNATEURS.

Alcibiade exilé !

III. SÉNATEUR.

Oui, ſoyez-en sûrs.

I. SENATEUR.

Comment? Comment?

II. SÉNATEUR.

Et le ſujet, je vous prie?

TIMON.

Mes bons & dignes amis, voulez-vous bien approcher?

III. SÉNATEUR.

Je vous en dirai davantage tantôt: voilà un ſplendide repas ſous nos yeux!

II. SÉNATEUR.

Le Patron eſt toujours ce qu'il étoit, toujours auſſi bon.

III. SÉNATEUR.

Cela durera-t-il? Cela durera-t-il?

II. SÉNATEUR.

A préſent, bon; mais un tems viendra, où—

III. SÉNATEUR.

Je vous entends.

TIMON.

Allons, que chacun prenne ſa place, avec l'ardeur dont l'Amant ſe penche ſur les lèvres de ſa Maîtreſſe : vous ſerez également bien ſervis en quelque lieu que vous vous placiez. Ne faites point de cérémonie & ne laiſſez point refroidir le dîner, en diſputant ſur le choix & la prééminence des places. Aſſeyez-vous, aſſeyez-vous. Rendons d'abord graces aux Dieux.

« O vous, grands bienfaiteurs du monde, inſ-
» pirez à notre ſociété la reconnoiſſance. Faites-vous
» payer de vos dons par des louanges ; mais réſervez
» toujours quelques bienfaits, ſi vous ne voulez
» pas voir vos divinités mépriſées. Prêtez à chaque
» homme aſſez, pour qu'aucun n'ait beſoin d'em-
» prunter d'un autre. Si vos Divinités étoient ré-
» duites à emprunter des hommes, les hommes
» abandonneroient les Dieux. Faites que le feſtin
» ſoit plus aimé que l'hôte qui le donne ; qu'il ne
» ſe forme jamais une aſſemblée de vingt convives,
» ſans qu'il y ait une vingtaine de fripons. S'il ſe
» trouve douze femmes à table, qu'elles ſoient....
» ce qu'elles ſont déjà. Et le reſte de vos ennemis (†),
» ô Dieux, les Sénateurs d'Athènes, avec toute la
» lie du peuple Athénien, hâtez leur deſtruction
» entière. — Quant à tous ces amis qui m'environ-

(†) *Autre leçon.* Pour le reſte de vos dons.

» nent, ſoyez pour eux, ce qu'ils ſont pour moi.....
» & que vos dons ſoient comme le feſtin auquel ils
» ſont invités.... un néant. (*Découvrant les plats.*)
Découvrez, meute affamée, & dévorez. (*Tous les plats ſont vuides.*)

QUELQUES SÉNATEURS.

Que veut dire ſa Grandeur?

QUELQUES AUTRES.

Je n'en ſais rien.

TIMON.

Beau cercle d'amis de bouche, puiſſiez-vous ne voir jamais une meilleure fête! La fumée & l'eau ſont votre parfaite image. Voilà le dernier don de Timon, qui, tout couvert de vos louanges & de vos flateries dorées, s'en lave aujourd'hui, & vous rejette au viſage vos lâches & dégoûtans menſonges: allez, puiſſiez-vous traîner une longue vieilleſſe abhorrée! Doucereux flatteurs, déteſtables paraſites, qui dévorez en ſouriant, loups affables, ours careſſans, vils amans de la fortune & de la bonne chère, oiſeaux de paſſage, bas eſclaves à la tête inclinée, au genou proſterné, vains fantômes ſans ſolidité, ridicules automates attachés au palais du riche; (†) que tous

(†) *Minute-Jacks.* C'eſt ce qu'on appelle ordinairement. *A*

les fléaux qui déſolent l'homme & la brute, réunis ſur vous, vous couvrent d'une lepre univerſelle. — Eh bien, où allez-vous? Attendez.—Toi, prends d'abord ta potion, — & toi auſſi, & toi encore. — (*Il leur jette les plats à la tête & les chaſſe*). Arrête, je veux te prêter de l'argent & non t'en emprunter. Quoi, tous en alarmes ? — Qu'il ne ſe faſſe plus déſormais de fête où les fripons ne ſoient les biens reçus! Fatale maiſon, que le feu te conſume ! Péris, Athènes, péris ; & que déſormais l'homme & tout ce qui portera la figure humaine, ſoit haï de Timon. (*Il ſort.*)

LES SÉNATEURS *rentrent en tumulte.*

I. SÉNATEUR.

Eh bien, Seigneur ?

II. SÉNATEUR.

Pouvez-vous expliquer qu'elle eſt cette fureur du Seigneur Timon ?

III. SÉNATEUR.

Avez-vous vu ma toque ?

Jack of the clock-houſe, une petite figure ſur une horloge, qui montre les heures & les minutes. Ou bien, *Jack with à lanthorn* : Jacques à la lanterne : feux folets, qu'un inſtant voit paroître & diſparoître.

IV. SÉNATEUR.

J'ai perdu ma robe.

I. SÉNATEUR.

Ce n'eſt qu'un fou; il ne ſe laiſſe gouverner que par le caprice; l'autre jour il m'a donné un diamant, & aujourd'hui il me le fait ſauter de mon chapeau... L'avez-vous vu, mon diamant?

II. SÉNATEUR.

Avez-vous vu mon chapeau?

III. SÉNATEUR.

Le voilà.

IV. SÉNATEUR.

Ah, voici ma robe.

I. SÉNATEUR.

Hâtons-nous de ſortir d'ici.

II. SÉNATEUR.

Le Seigneur Timon eſt fou.

III. SÉNATEUR.

Je le ſens bien vraiment à mes épaules.

IV. SÉNATEUR.

Il nous donne des diamans un jour, & l'autre des pierres.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente une Place hors des murs d'Athènes qu'on apperçoit encore.

TIMON.

Que je vous regarde encore, ô murs, dont l'enceinte renferme ces loups dévorans ; abîmez-vous ſous la terre & ne défendez plus Athènes ! Chaſteté, ſors du cœur des épouſes ; obéiſſance, péris dans le cœur des enfans. Que les eſclaves & les fous arrachent de leurs ſièges vos graves Sénateurs, & jugent à leur place. Jeunes Vierges, pures encore, plongez-vous dans tous les excès de la débauche, commettez le crime ſous les yeux de vos parens. Dépoſitaires banqueroutiers, ne lâchez pas la main, & plutôt que de rendre l'argent, tirez vos poignards, & coupez la gorge aux créanciers qui vous l'ont confié. Serviteurs, volez avec adreſſe ; vos graves maîtres ſont des brigands à la large main, qui pillent

au nom des loix. Jeune eſclave, entre ſans pudeur au lit de ton maître; ta maîtreſſe ſe proſtitue dans un lieu infame. Jeune fils de ſeize ans, arrache des mains de ton vieux père ſa béquille veloutée, ſoutien de ſes pas chancelans, & d'un coup parricide briſe ſa tête chauve. Crainte, reſpect, amour des Dieux, paix, juſtice, bonne-foi, ſubordination domeſtique, tranquille repos des nuits, union des concitoyens, éducation, mœurs, Religion, commerce ſocial, reſpect mutuel, loix, uſages, bienſéances, ſoyez anéantis & remplacés par tous les vices & les déſordres contraires. Que par-tout la confuſion regne ſeule; & vous, tyrans des mortels, cruelles maladies, ſoufflez, amaſſez ſur Athènes vos ardeurs contagieuſes; elle eſt mûre pour la ruine; voici l'inſtant de la frapper. Froide ſciatique, eſtropie nos Sénateurs, & que leurs membres difformes & contrefaits deviennent l'image de leurs mœurs! Débauche effrénée, gliſſe-toi dans les cœurs, & pénetre toutes les fibres de la jeuneſſe. Qu'elle lutte avec ſuccès contre le frein de la vertu, & qu'elle aille s'abîmer, ſe perdre dans les gouffres de la volupté. Que la corruption fermente en ſecret dans le ſang Athénien, & produiſe tout-à-coup la moiſſon d'une lépre univerſelle; que l'haleine infecte l'haleine; que leur ſociété ſoit, comme leur amitié, un poiſon! Cité déteſtable, je n'emporte rien de toi, que

ce corps nud : arrache-le moi auſſi, en multipliant les proſcriptions. Timon te fuit & ſe retire dans le fond des forêts, où les bêtes les plus féroces ſeront pour lui plus humaines que les hommes. O Dieux bienfaiſans, exaucez-moi, je vous invoque tous; exterminez les Athéniens au dedans & au dehors de leurs murs. Accordez à Timon de voir croître, avec ſes années, ſa haine pour la race des hommes, grands ou peuple !

SCENE II.

La Maiſon de Timon.

FLAVIUS, DEUX DOMESTIQUES.

UN DOMESTIQUE.

PARLEZ, honnête Intendant, où eſt notre maître ? Tout eſt-il perdu, déſeſpéré ? Ne reſte-t-il rien ?

FLAVIUS.

Hélas ! mes amis, que voulez-vous que je vous diſe ? — Que les juſtes Dieux daignent ſe ſouvenir de moi ; je ſuis auſſi pauvre que vous.

UN DOMESTIQUE.

Une pareille maiſon renverſée ? Un ſi généreux

maître ruiné, précipité dans la misere ? Tout perdu ! Et pas un seul ami qui tende les bras à son infortune (†), & qui l'accompagne dans son malheur !

UN SECOND DOMESTIQUE.

De même que nous tournous le dos à notre camarade dès qu'il est jetté dans la fosse, ainsi ses amis, en voyant sa fortune ensévelie, s'échappent tous loin de lui, ne lui laissant que leurs vœux trompeurs, comme des bourses vuides; l'infortuné, dévoué à la mendicité; sans autre bien que l'air; atteint de la lépre de la pauvreté, que tout le monde fuit, marche comme le mépris, seul. (*Entrent quelques autres Domestiques de Timon.*) Voici encore quelques-uns de nos camarades.

FLAVIUS.

Tous, débris malheureux d'une maison renversée!

UN TROISIÈME DOMESTIQUE.

Nos cœurs n'en portent pas moins la livrée de Timon. Je le lis sur nos visages. Nous sommes tous compagnons encore, servant tous ensemble sous le malheur. Notre barque fait eau, & nous, pauvres mousses, nous sommes sur le tillac, écoutant le bruit des vagues qui menacent notre vie; il faut que nous

(†) *Qui prenne sa fortune par le bras,*

nous ſéparions tous, diſperſés dans l'immenſe océan de l'air.

FLAVIUS.

Braves amis, je veux partager avec vous tout ce qui me reſte. En quelque lieu que nous puiſſions nous revoir; pour l'amour de Timon, reſtons toujours camarades; faites tous un ſigne de tête, & en ſignal funèbre du bonheur trépaſſé de Timon, diſons tous enſemble: *Nous avons vu des jours plus heureux*! — Tenez, que chacun prenne ſa part; allons, tendez vos mains. — Pas un mot de plus: c'eſt ainſi que nous nous ſéparons, pauvres de fortune, mais riches en douleur.

(Il leur donne de l'argent, les embraſſe, & tous ſe retirent de différens côtés.) (†)

FLAVIUS *continue.*

Oh! dans quelle affreuſe détreſſe la proſpérité nous a précipités! Qui ne deſirera pas d'être préſervé des richeſſes, puiſque l'opulence aboutit à cet état de misère & de mépris? Quel homme voudroit ſe laiſſer tromper par l'éclat de la proſpérité,

(†) Rien ne fait mieux connoître le caractère de Timon, que la fidélité de ſes domeſtiques. Cette eſpèce n'honore que la vraie vertu. Il n'y a qu'une bienfaiſance impartiale, qui puiſſe gagner l'amour de ceux qui dépendent d'un autre. *Johnſon.*

pour ne jouir que d'un ſonge d'amitié? Qui voudroit de tous les biens que peut donner la fortune, & de la pompe qui l'environne, pour ne les poſſéder qu'en vaines peintures, telles que ſont les faux amis de Timon? O, mon bon maître, ſi honnête & ſi malheureux! Voilà où ſon bon cœur l'a réduit; c'eſt ſa bienfaiſance qui l'a ruiné! C'eſt un être bien étrange & bien nouveau, que l'homme, dont le plus grand crime eſt d'avoir fait trop de bien! Qui oſera déſormais être la moitié auſſi bon, puiſque la bonté qui fait les Dieux, détruit l'homme? O mon cher Maître, adoré autrefois, pour être maudit aujourd'hui; riche ſeulement pour devenir miſérable! Ta grande opulence eſt devenue ta grande calamité. Hélas, le bon Seigneur! dans ſa rage, il a fui cette ville odieuſe, repaire de ſes monſtrueux amis. Il n'a rien avec lui pour ſubſtanter ſa vie, & ſe procurer le néceſſaire. Je veux le chercher & le ſuivre. Je ſervirai toujours ſa belle ame avec le plus tendre dévouement; & tant qu'il me reſtera de l'or, je veux reſter ſon Intendant.

(*Il ſort.*)

SCÈNE III.

TIMON *ſeul.*

O Soleil, père de tous les biens, pompe les plus impures vapeurs de la terre; infecte l'air depuis la ſphère de ta ſœur, juſqu'à notre globe. — (†) Deux frères jumeaux, ſortis du même ſein, conçus, formés & nés preſque au même inſtant, éprouvent des deſtinées bien contraires! Le plus grand mépriſe le plus petit. L'homme, malgré tous les maux qui l'aſſiégent & lui rappellent ſon origine, ne peut ſupporter une grande fortune, ſans méconnoître ſa nature, & mépriſer ſon ſemblable. (*a*) Qu'on élève ce mendiant, & qu'on dépouille ce Sénateur; le premier va jouir des honneurs d'une naiſſance illuſtre, & le ſecond traînera un mépris héréditaire. C'eſt l'opulence qui (*b*) enfle l'exiſtence, & fait les beaux jours de l'homme; c'eſt la pauvreté

(†) Il pourroit y avoir ici quelque lacune.

(*a*) Warburton penſe que Shakeſpéar a ici en vue Alexandre, qui ne put ſupporter la proſpérité, & qui mépriſant ſon origine humaine & mortelle, eut la folie de ſe croire un Dieu.

[*b*] *It is the paſture lards the Weather's ſides,*
The want that makes him lean.

C'eſt la pâture qui engraiſſe les ſaiſons de la vie,
Et c'eſt le beſoin qui les rend maigres.

Cet endroit eſt très-obſcur dans l'original. La correction de Warburton eſt trop haſardée, & ne donne même pas un ſens paſſable. Selon lui, le ſens ſeroit : « C'eſt le pâturage qui » engraiſſe les flancs du bélier; mais la diſette les maigrit. »

qui amaigrit ſon bonheur, & décharne ſa vie. Quel homme, dans la fierté d'une ame droite & pure, oſera dire: voici un flatteur? S'il en eſt un ſeul, ils le ſont tous; car ils ſe ſuivent tous comme un troupeau: chaque degré de la fortune eſt applani par celui qui deſcend. La tête ſavante s'incline devant l'imbécile vêtu d'or: tout eſt oblique & faux dans l'homme: rien de vrai dans notre nature maudite que le vice & la perverſité. Maudites ſoient donc les fêtes, les ſociétés & les aſſemblées des hommes! Timon hait & mépriſe ſon ſemblable; il ſe hait lui-même. Que la deſtruction anéantiſſe le genre humain! — O terre, cede-moi quelques racines. (*Il creuſe la terre.*) Que l'homme qui te demande quelque choſe de plus, reçoive de toi, dans ſa bouche, les plus violens poiſons! — Que vois-je? de l'or? Quoi, ce jaune, ce brillant & précieux métal? Non, Dieux, (†) je ne

Johnſon s'efforce de donner un ſens à l'ancienne leçon; mais on n'eſt pas plus ſatisfait. Peut-être faut-il lire *Paſture*, dit M. Eſchenburg, & laiſſer le reſte ſans y rien changer, & alors voici quel ſeroit le ſens. « Beaucoup de nourriture engraiſſe les flancs » de notre prochain; c'eſt-à-dire, le fait environner d'un eſſaim » d'amis, mais le beſoin les écarte. »

J'ai préféré le ſens que donne le mot *Weather*, *tempête*, *temps*, *circonſtance*, *ſaiſon*.

(†) *O ſi*
Sub raſtro crepet argenti mihi ſeria dextro
Hercule! Perſe.

vous demande rien de ſuperflu. — Des racines, juſtes Dieux ! — Seulement cette doſe de cette brillante pouſſière peut blanchir ce qui eſt noir, embellir un monſtre, innocenter le coupable, ennoblir la baſſeſſe, rajeunir la vieilleſſe, & couronner le front du lâche des lauriers du brave. — Oh, pourquoi cela, grands Dieux, pourquoi cela ? — Oui, cet or peut faire déſerter de vos autels, vos Prêtres (†) & vos plus zélés ſerviteurs ; il arrache l'oreiller (*a*) où le malade, encore plein de vie, repoſe ſa tête défaillante. Ce brillant & ſervile métal unit ou rompt les nœuds des pactes les plus religieux, ſanctifie & fait benir ce qui doit être maudit : il fait adorer le plus impur, le plus hideux ſquelette ; il place auprès du Sénateur, ſur le ſiège de Juſtice, un fripon, lui donne la nobleſſe, le reſpect & l'approbation publique. C'eſt lui qui ſéche les larmes de la veuve (*b*),

(†) Ariſtophane, dans ſon Plutus, Acte V, Scène II, introduit un Prêtre de Jupiter, qui abandonne ſon culte & ſes autels pour aller ſervir Plutus.

[*a*] Alluſion à une ancienne coutume d'ôter l'oreiller de deſſous la tête des mourans dans leur agonie, pour rendre leur mort plus douce. Shakeſpéar prête ici une intention toute oppoſée.

(*b*) *Wapen'd* ou *Waped* ſignifie à la fois triſte & effrayée de la perte d'un bon mari, & des traitemens d'un mauvais ; mais l'or, dit-il, ſurmonte ſa tendreſſe & ſes craintes. Suivant Steevens, la Veuve *dont la curioſité & les paſſions ſont contentées.*

& la rengage dans de nouveaux liens. La plus affreuſe créature, que les infirmités dévorent dans l'obſcurité de ſon réduit honteux, il l'embaume & la parfume, & elle reprend toute la fraîcheur de ſon Avril. (†) Vile idole, à qui tout le genre humain ſe proſtitue, qui ſèmes le trouble parmi la foule bruyante des nations, je veux à l'inſtant te faire reprendre la place que t'aſſigna la Nature.—(*Une marche militaire.*) Un tambour! — Tu es bien ſubtil & bien remuant; mais je veux t'enſévelir: va, le plus fort des brigands, rentre aux lieux où tes ſatellites avares ne peuvent te ſuivre; mais gardons-en un peu, pour ſervir d'échantillon.

(*Il prend un peu d'or, & enfouit le reſte*).

SCÈNE IV.

TIMON, PHRYNIA, TIMANDRA, ALCIBIADE, *en habit de Guerrier, avec des Tambours &c.*

ALCIBIADE à TIMON.

Qui es-tu? Parle.

(†) Du jour de ſes nôces. *M. Eſchenburg.*

TIMON.

Une bête ſauvage comme toi. Qu'une vipère te ronge le cœur, pour venir m'offrir encore les yeux d'un homme !

ALCIBIADE.

Quel eſt ton nom ? L'homme eſt-il donc haï de toi, qui, toi-même, es un homme ?

TIMON.

Je ſuis le (†) *Miſantrope*, & je hais le genre humain. — Pour toi, je voudrois que tu fuſſes chien; je pourrois t'aimer un peu.

ALCIBIADE.

Oh, je te connois, mais non pas tes malheurs; j'ignore tout.

TIMON.

Je te connois bien auſſi moi, & cela me ſuffit; je ne deſire point en ſavoir davantage; ſuis tes tambours : rougis, abreuve la terre du ſang des hommes. Les Loix Religieuſes, les Loix Civiles, toutes ſont cruelles! Que doit donc être la guerre? — Cette courtiſane, que tu mènes avec toi, cruelle, malgré la douceur de ſes yeux céleſtes, porte en elle une deſtruction plus fatale que ton épée.

(†) Le mot grec a bien plus d'énergie, que celle que nous y attachons actuellement.

TIMON.

Promets-moi tes ſervices, & ne m'en rends aucun. Si tu ne le promets pas, que les Dieux te puniſſent; car alors tu es un homme: ſi tu tiens ta promeſſe, qu'ils te puniſſent encore; car alors encore tu es un homme!

ALCIBIADE.

J'ai bien ouï dire quelque choſe de tes malheurs.

TIMON.

Tu vis mes malheurs dans le temps de ma proſpérité.

ALCIBIADE.

C'eſt aujourd'hui que je les vois; alors c'étoit le temps de ton bonheur.

TIMON.

Oui, comme il eſt aujourd'hui le tien; à préſent que tu es entouré par ce couple de proſtituées.

TIMANDRA.

Eſt-ce donc-là cet Adonis d'Athènes, dont tous les échos répétoient les louanges?

TIMON.

Es-tu Timandra?

TIMANDRA.

Oui.

TIMON.

Sois toujours proſtituée. Ceux qui jouiſſent de toi, ne t'aiment point. Verſe dans leurs veines, en échange de leurs laſcives ardeurs, un poiſon qui éteigne les feux de leur lubricité; emploie bien tes heures diſſolues; envoie tous tes amans au Médecin, & condamne tes jeunes adorateurs aux joues de roſe, à la diette & au lait.

TIMANDRA.

Va aux enfers, monſtre.

ALCIBIADE.

Pardonne-lui, chere Timandra; ſes grandes calamités ont égaré ſa raiſon. — Brave Timon, il ne me reſte qu'un peu d'or, dont la diſette excite tous les jours quelques révoltes parmi mes ſoldats indigens. J'ai appris avec douleur comment l'ingrate Athènes, oubliant ton mérite & tes grands exploits, qui la ſauvèrent lorſque les États voiſins alloient l'écraſer ſans ton épée & tes heureuſes victoires.....

TIMON.

Je te prie, fais battre tes tambours, & va-t-en.

ALCIBIADE.

Mon cher Timon, je ſuis ton ami, je te plains.

TIMON.

Et quelle marque de pitié me donnes-tu, toi dont la préſence m'importune & m'offenſe? J'aimerois mieux être ſeul.

ALCIBIADE.

Eh bien, adieu; voilà de l'or pour toi.

TIMON.

Garde ton or, je ne peux pas le manger.

ALCIBIADE.

Quand j'aurai fait de la ſuperbe Athènes un monceau de.....

TIMON.

Tu fais donc la guerre aux Athéniens?

ALCIBIADE.

Oui, Timon, & j'en ai ſujet.

TIMON.

Que les Dieux les exterminent par ton épée victorieuſe, & qu'ils t'exterminent enſuite toi-même après ta victoire!

ALCIBIADE.

Moi, Timon, & pourquoi ?

TIMON.

Parce qu'en égorgeant ces lâches, tu ſeras né pour conquérir ma patrie. — Reprends ton or : en voilà pour toi, pars : ſois fatal comme un aſtre malfaiſant, lorſque Jupiter ſuſpend ſur une ville criminelle ſes nuages empeſtés dans l'air corrompu. Va : que ton glaive n'en épargne pas un ſeul ; n'aie aucune pitié du vieillard, malgré ſes cheveux blancs ; c'eſt un avare uſurier : frappe-moi la matrone, en dépit de ſa pudeur ; rien n'eſt honnête en elle que ſon vêtement ; ſon cœur eſt proſtitué. Que les joues de roſe de la jeune vierge, n'adouciſſent pas le tranchant de ton épée furieuſe : ce ſein d'albâtre qui, au travers de la gaze tranſparente, enchante les yeux de l'homme, n'eſt point marqué pour la clémence dans le livre de la pitié ; perce-le, comme traître & perfide : n'épargne pas même l'enfant dont le gracieux ſourire fait tomber les armes des mains des plus forcenés ; ne vois en lui qu'un enfant du crime, un aſſaſſin futur, dont un oracle équivoque a menacé ta vie ; écraſe-le ſans remords. Jure de les exterminer tous ; arme tes oreilles & tes yeux ; ſois de fer, inexorable aux cris des mères, des filles, des enfans,

à la

à la vue des Prêtres baignans de leur ſang leurs vêtemens ſacrés. Tiens, voilà de l'or pour payer tes ſoldats ; marche au carnage ; & quand ta fureur ſera aſſouvie, ſois exterminé toi-même ! — Pas un ſeul mot de plus : va-t'en.

ALCIBIADE.

As-tu encore de l'or ? Je le prendrai ; mais non pas tes avis.

TIMON.

Suis-les, ou ne les ſuis pas ; que le ciel te confonde !

TIMANDRA & PHRYNIA.

Donne-nous de l'or, bon Timon : en as-tu encore ?

TIMON.

Aſſez pour faire abjurer à une proſtituée ſon infâme métier (†), & lui rendre tous les honneurs de la vertu. Viles créatures, tendez & empliſſez vos tabliers. Ce n'eſt pas à vous qu'il faut demander des ſermens qui vous enchaînent ; non que vous ne ſoyez prêtes à jurer ; & je le ſais, vos ſermens exécrables feroient trembler le ciel d'horreur, & friſſonner les Dieux immortels dans le ſein de l'Olympe. Épargnez les

[†] Autre leçon : *Aſſez pour en multiplier l'eſpèce.*

parjures ; je vous abandonne à votre penchant ; ſoyez toujours ce que vous avez été. Que celui qui tentera de vous convertir à la vertu, ſoit lui-même entraîné par vous dans le crime ; attirez-le dans vos filets, & embraſez-le du feu caché qui vous dévore. Ne déſertez jamais votre profeſſion ; ſeulement éprouvez ſix mois de l'année, les douleurs & les peines méritées qui expient vos plaiſirs. Ornez votre front d'une chevelure étrangère (†), & couvrez votre tête chauve de la dépouille des morts ; ſi elle appartînt à des ſcélérats expirés ſur le gibet, n'importe ; portez-la, & que ſes treſſes ſoient autant de piéges pour trahir. Continuez vos proſtitutions ; peignez votre viſage juſqu'à le rendre luiſant comme une glace, & comblez de fard les rides de l'âge.

TIMANDRA & PHRYNIA.

Fort bien : allons, encore de l'or. — Sois perſuadé que nous ferons tout pour de l'or.

TIMON.

Abreuvez de venin les plus purs eſprits du ſang des

[†] Vers l'an 1595, lorſque la mode de porter plus de cheveux ſur la tête que n'en fait croître la Nature, s'introduiſit en Angleterre, il étoit dangereux de laiſſer ſortir les enfans. De méchantes femmes attiroient ceux qui avoient une belle chevelure dans des rues détournées, & les leur coupoient. *Steevens.*

hommes ; briſez leurs jambes atrophiées ; anéantiſſez leur force & leur courage. Étouffez la voix du Légiſte ; qu'on n'entende plus ſon fauſſet perçant & chicanneur défendre la mauvaiſe cauſe. Couvrez d'une lèpre honteuſe le Pontife qui déclame contre les aiguillons de la volupté, & qui ne ſe croit pas lui-même. Faites tomber le nez gangrené de l'homme, qui ne cherche qu'à éventer ſon bien particulier au milieu de l'intérêt général. Dépouillez ces jeunes ſuborneurs de la chevelure dont ils ſont idolâtres ; & que les fanfarons de la guerre, échappés ſans bleſſure au fer des combats, puiſent dans votre ſein les maux & les douleurs ! Frappez tous les hommes du même fléau. Que vos impudiques ardeurs deſsèchent les ſources de la volupté, & anéantiſſent pour jamais les germes de la population ! Voilà encore de l'or ; allez, perdez les autres, & que cet or vous perde à votre tour, & que les foſſés de la voie publique vous ſervent à tous de tombeau !

TIMANDRA & PHRYNIA.

Encore des avis & de l'argent, charitable & généreux Timon.

TIMON.

Plus il y aura de proſtituées & plus il y aura de maux. Commencez votre tâche ; je vous en ai payé le ſalaire.

ALCIBIADE.

Sonnez, trompettes. Marchons vers Athènes. — Adieu, Timon; ſi je proſpère à mon gré, je reviendrai te revoir.

TIMON.

Et moi, ſi mon eſpoir veut ne me pas tromper, je ne te reverrai jamais.

ALCIBIADE.

Je ne t'ai jamais offenſé.

TIMON.

Tu as dit du bien de moi.

ALCIBIADE.

Appelles-tu cela une offenſe ?

TIMON.

Oui, les hommes l'éprouvent tous les jours. — Sors d'ici, pars & emmène ces deux peſtes avec toi.

ALCIBIADE.

Nous ne faiſons ici que l'aigrir. — Partons.

SCÈNE V.

TIMON.

Se peut-il que la Nature ſouffrante & laſſée de l'ingratitude de l'homme, ſoit encore ſi prodigue pour lui ! O mere commune (†), toi dont le ſein immenſe & fécond enfante & nourrit tout ; toi, qui de la même ſubſtance dont tu formes le plus vain de tes enfans, l'homme ſuperbe, engendres le noir crapaud, la couleuvre bleuâtre, le léſard doré, le ſerpent vénimeux (*a*), & mille autres créatures abhorrées ſous la voûte du ciel, où brillent les feux vivifians du ſoleil ; (*b*), ouvre à Timon, qui déteſte la race humaine, ton ſein libéral & fertile ; accorde-lui une pauvre racine ; & après, referme ton ſein. Ne produis plus rien pour l'homme

(†) Cette image eſt priſe des anciennes ſtatues de la Diane d'Ephèſe, *Multi mammia, à pluſieurs mammelles*, appellée παναίολος φύσις πάντων μήτηρ. Héſiode faiſant alluſion à la même Statue, appelle la Terre γαῖα εὐρύστερνος. *Terre au vaſte ſein. Warburton.*

(*a*) L'aveugle, eſpèce de ſerpent.

(*b*) *De l'Hypérion.* Ce mot ſignifie ici le ſoleil, que quelques-uns appellent le frère de Saturne, qui gouverne le cours des Planètes, & eſt appellé pour cette raiſon le *père du Soleil, de la Lune & des Etoiles.*

ingrat ; ne ſois plus enceinte que de tigres, de loups, de dragons, d'ours & d'autres monſtres nouveaux, s'il en eſt que ta ſurface n'ait point encore montrés à la face pure du firmament qui t'environne. — O une racine ! — (*Il bêche & il en trouve une.*) Je te remercie. — Ferme tes veines, taris tes ruiſſeaux, deſſèche tes vignobles, tes prairies & les ſillons de tes guêrets, & toutes les plantes dont l'homme ingrat tire ces ſucs onctueux, ces liqueurs nourriſſantes, qui, ſous l'embonpoint d'un corps fleuri, étouffent l'ame, & offuſquent la lumière pure de la raiſon.

SCÈNE VI.

TIMON, APEMANTUS.

TIMON.

ENCORE un homme ! Malédiction, malédiction.

APEMANTUS.

On m'a indiqué ta demeure. On m'a rapporté que tu affectes mes mœurs, que tu veux m'imiter.

TIMON.

C'eſt parce que tu n'as point de chien que je puiſſe imiter. Que la peſte te conſume !

APEMANTUS.

Tout cela n'eſt pas naturel en toi; pure affectation; ce n'eſt qu'une mélancolie indigne de l'homme, & qui eſt née du changement de ta fortune. Que ſignifient cette bêche, cette habitation, ce vêtement d'eſclave, & ces regards où l'inquiétude eſt peinte? Et cependant tes flatteurs portent la ſoie, boivent le nectar & dorment ſur le duvet, hument leurs parfums pernicieux, & ils ont oublié, s'il exiſta jamais un Timon. Va, ne déshonore pas ce manteau, en uſurpant le rôle hypocrite de cenſeur des hommes. Fais-toi flatteur à ton tour; cherche à relever ta fortune par le moyen qui t'a ruiné; apprends à courber les genoux; que le plus léger ſouffle du riche qui recevra ton hommage, faſſe voler ton bonnet de deſſus ta tête; préconiſe ſes plus grands vices, & érige-les en vertus. C'eſt ainſi qu'on te traitoit; ton oreille ouverte à l'adulation, étoit comme l'appât qui attiroit autour de toi une troupe de fripons & de paraſites; il eſt juſte que tu deviennes un fripon toi-même. Si tu étois encore opulent, tu ne le ſerois qu'au profit des fripons. Va, ne cherche pas à contrefaire mon rôle, & à me reſſembler.

TIMON.

Si je te reſſemblois; je m'anéantirois moi-même.

APEMANTUS.

Jadis insensé, sot aujourd'hui, toujours semblable à toi, il y a long-temps que tu t'es anéanti toi-même. — Quoi ! attends-tu que cet air froid & impétueux viendra, comme ton page, t'apporter ton vêtement pénétré d'une douce chaleur ? Ces arbres vêtus de mousse, & plus vieux que l'aigle, suivront-ils tes pas ; iront-ils se planter & couvrir de leur ombrage le rendez-vous que tu leur assigneras? L'onde du ruisseau glacé changera-t-elle de nature pour laver & réparer tes organes fatigués des excès de la nuit? Appelle toutes les créatures qui vivent exposées à l'inclémence de l'air : ces arbres dont les troncs nuds & sans abri, en butte au choc des élémens, subissent la nature, ses loix & ses rigueurs ; dis-leur de te flatter. — Oh, tu connoîtras.....

TIMON.

Toi, pour un insensé ; sors d'ici.

APEMANTUS.

A présent, je t'aime plus que jamais.

TIMON.

Et moi, je te hais davantage.

APEMANTUS.

Pourquoi ?

TIMON.

Tu flattes juſqu'à la misère.

APEMANTUS.

Je ne te flatte pas; je te dis ſeulement que tu es un miſérable.

TIMON.

Pourquoi m'es-tu venu chercher?

APEMANTUS.

Pour te vexér.

TIMON.

C'eſt toujours le rôle d'un homme vil ou d'un fou; te plais-tu dans ce rôle?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Tu es un lâche ſcélérat.

APEMANTUS.

Si tu avois revêtu ces froids & groſſiers haillons pour châtier ton orgueil, je t'approuverois; mais tu ne l'as fait que par force. Tu ſerois un courtiſan, ſi tu n'étois pas un gueux. — L'indigent volontaire

eſt Roi en comparaiſon de l'opulent qui ne ſait pas borner ſes deſirs ; celui-ci les remplit ſans ceſſe, & ne les comble jamais ; l'autre ſatisfait, eſt toujours au comble de ſes vœux. La fortune la plus brillante, privée du contentement, eſt un état de peine & de misère, cent fois au-deſſous de la plus extrême indigence que le contentement accompagne. Tu devrois déſirer de mourir, puiſque tu es miſérable.

TIMON.

(†) Je ne le ſuis pas, pour en recevoir le nom de la bouche d'un homme qui eſt bien plus miſérable que moi. Toi, tu n'es qu'une vile créature, que jamais la fortune ne preſſa dans ſes bras careſſans ; elle t'a traité comme l'homme traite le chien. Si tu avois, comme moi, dès mon berceau, paſſé ſucceſſivement par toutes les douceurs que le monde prodigue à ceux qui peuvent d'un coup d'œil appeller tous ſes plaiſirs autour d'eux, tu te ſerois plongé tout entier dans la

(†) Shakeſpéar avoit du talent pour la ſatyre. Il en donne ici une preuve dans une ligne pleine d'amertume, où Timon fait entendre à Apemantus, qu'il n'a pas même eu aſſez de vertu pour être capable des crimes & des vices contre leſquels il ſe déchaîne. J'ai entendu louer à Burke la fineſſe de la nuance avec laquelle Shakeſpéar ſépare & diſtingue le caractère actuel de Timon de celui d'Apemantus, que des yeux vulgaires pourroient voir comme entiérement reſſemblans. *Johnſon.*

débauche ; ta jeuneſſe ſe ſeroit uſée dans tous les excès divers de la molleſſe & de la volupté : uniquement occupé de la pourſuite des illuſions brillantes qui t'auroient attiré, tu n'aurois jamais appris les froides & auſtères leçons de la modération & de la décence.— Mais moi, qui avois le monde entier pour tributaire, je régnois ſur la langue, le cœur & les yeux de plus de ſerviteurs que je n'en pouvois employer ; ils étoient attachés à moi comme les feuilles innombrables le ſont au chêne qu'elles couvrent : mais le ſouffle d'un ſeul hiver les a toutes ſecouées des rameaux où elles étoient attachées, & m'a laiſſé nud expoſé à toutes les fureurs de la tempête. Si cet état eſt un pénible fardeau pour moi qui n'avois jamais connu que le bonheur ; pour toi, ton exiſtence a commencé dans le malheur, & le temps t'a néceſſairement endurci à la ſouffrance. Pourquoi haïrois-tu les hommes ? Ils ne t'ont pas flatté. Quels dons leur as-tu fait ? Va, ſi tu veux maudire, maudis ton père ; fais tomber tes imprécations ſur le miſérable qui, dans ſon dépit, s'unit à quelque malheureuſe errante, & forma en toi l'héritier de ſa misère & de ſa baſſeſſe. — Hors d'ici, va-t'en ; ſi tu n'étois pas né le plus miſérable des hommes, tu n'aurois été qu'un fripon & un flatteur.

APEMANTUS.

Et tu fais donc encore le fier?

TIMON.

Oui, de n'être pas toi.

APEMANTUS.

Et moi, de n'avoir pas été un prodigue!

TIMON.

Et moi d'en être encore un à préſent. Si tous les tréſors de l'univers étoient renfermés en toi, je te dirois: Tréſors & toi, aux enfers.—Que la vie de tous les Athéniens enſemble n'eſt-elle dans cette racine! Vois comme je la dévore. (*Il mange une racine.*) (*)

APEMANTUS.

Qui voudrois-tu envoyer à Athènes?

TIMON.

Toi, emporté par un ouragan. Si tu veux, va dire aux Athéniens que j'ai de l'or ici: vois, j'en ai.

APEMANTUS.

L'or n'eſt ici d'aucun uſage.

TIMON.

Il n'en eſt que meilleur & que plus innocent; car ici il dort, & ne fait point de mal.

APEMANTUS.

Timon, où passes-tu la nuit?

TIMON.

Sous ce dais que tu vois au-dessus de moi. Apemantus, où manges-tu le jour?

APEMANTUS.

Où je trouve de quoi manger.

TIMON.

Oh, si le poison connoissoit ma volonté, & vouloit lui obéir.

APEMANTUS.

Où l'enverrois-tu?

TIMON.

Assaisonner tes alimens.

APEMANTUS.

Va, tu n'as jamais connu les justes tempéramens de l'humanité; tu es toujours tombé dans l'un ou l'autre extrême. Au milieu de ton or & de tes parfums, on se moquoit de toi pour ton excès de bonté. Maintenant, sous tes haillons, il n'est personne qui ne te méprise pour ton indigence. (*)

APEMANTUS.

Que trouves-tu dans le monde de plus ressemblant à un flatteur?

TIMON.

La femme en approche le plus ; mais l'homme eſt la flatterie elle-même. — Apemantus, que ferois-tu de l'univers, ſi tu le tenois ſous ta puiſſance ?

APEMANTUS.

Je l'abandonnerois aux bêtes féroces, pour me délivrer des hommes.

TIMON.

Voudrois-tu périr toi-même dans la deſtruction générale de l'eſpèce humaine ? Ou bien voudrois-tu reſter brute avec les brutes ?

APEMANTUS.

Oui, Timon.

TIMON.

Brutale ambition ! Que les Dieux t'accordent ton deſir. Si tu étois lion, le renard te duperoit ; agneau, le renard te dévoreroit : renard, le lion te ſuſpecteroit, ſi par haſard l'âne venoit à t'accuſer : âne, ta ſtupidité feroit ton tourment, & tu ne vivrois que pour devenir la proie du loup : loup, ta voracité ſeroit ton ſupplice, & tu expoſerois ta vie pour aſſouvir ta faim. Licorne, ta fureur ſeroit un piége pour toi ; tu périrois victime de ta colère (†). Ours, tu ſerois

(†) Voici ce qu'on rapporte de la licorne : « Quand le lion, » qui eſt ſon ennemi, l'apperçoit, il ſe tient appuyé ſur le tronc

tué par le cheval ; cheval, tu ſerois la proie du léopard ; léopard, tu ſerois parent du lion, & ta peau mouchetée ſeroit fatale à ta vie ; tu n'aurois d'aſyle que dans ta fuite, & ton abſence ſeroit ton unique défenſe. Quel animal pourrois-tu être, qui ne fût ſoumis à quelqu'autre animal ? Tu en es un déjà, de ne pas voir combien tu perdrois à la métamorphoſe.

APEMANTUS.

Si ta converſation avoit pu me plaire, ce ſeroit ſur-tout en ce moment. La République d'Athènes eſt devenue un repaire de bêtes féroces.

TIMON.

Pourquoi donc es-tu ſorti ?

APEMANTUS.

Tu es la lie des inſenſés.

TIMON.

Je te mépriſe trop pour te cracher au viſage.—Va-t'en aux enfers.

APEMANTUS.

Tu es trop vil, pour qu'on daigne te maudire.

» d'un arbre, la licorne furieuſe vole vers lui pour le percer, » le lion ſe retire, ſon ennemi enfonce ſa corne dans l'arbre, & devient ainſi la proie du lion. *Gesner, Hiſtoire des Animaux.*

TIMON.

Il n'eſt point de fripon qui ne ſoit honnête, comparé à toi.

APEMANTUS.

Il n'eſt point de peſte pareille à ton langage.

TIMON.

Oui, ſi je te nommois. — Si je ne craignois de ſouiller mes mains, je te....

APEMANTUS.

Je voudrois qu'une de mes paroles pût te les trancher.

TIMON.

Hors d'ici, chien lépreux (†), la colère me tranſporte de te voir vivant; ta vue me ſoulève le cœur.

APEMANTUS.

Je voudrois te voir expirant.

TIMON.

Retire-toi, ennuyeux importun; je ne veux pas perdre une pierre après toi (*a*).

(†) Timon tire ſur Apemantus comme ſur un cynique, quoique tous les Cyniques ne fuſſent pas de ce caractère. Tel n'étoit pas Déméa, qui voyant que les Athéniens vouloient introduire les combats des Gladiateurs qui étoient en vogue à Rome, leur cria : *Chiens que vous êtes, ne ſouffrez pas cette cruauté, ou démoliſſez le Temple de la Pitié.*

(*a*) Alluſion au Proverbe : *Tout homme a une pierre pour jetter à un chien.*

APEMANTUS.

APEMANTUS.

Bête ſauvage !

TIMON.

Vil eſclave !

APEMANTUS.

Objet d'horreur !

TIMON.

Odieux Scélérat !

(*Apemantus s'éloigne comme pour s'en aller.*)

Je ſuis malade de dégoût de ce monde pervers ; je n'en veux rien aimer, que les racines qui croiſſent ſur ſa ſurface. — Allons, Timon, prépare ta tombe à l'heure même ; repoſe dans un lieu où l'écume légère de la mer puiſſe chaque jour en baigner la pierre : compoſe ton épitaphe, & que ta mort ſoit la ſatyre de la vie des autres. (*Il regarde ſon or.*) O toi, doux régicide, cher & précieux tranchant, qui romps les nœuds dont ſont unis le fils & le père ; toi, brillant corrupteur de la pureté du lit nuptial ; Dieu plus audacieux que Mars ; agent d'amour, toujours jeune, toujours frais & ſéduiſant, toujours aimé, dont l'éclat peut corrompre l'innocence & ſalir la neige pure du chaſte ſein de Diane (†) : toi,

(†) Alluſion à l'Hiſtoire de Danaë & de Jupiter en pluie d'or, & de l'uſage de conſacrer aux Dieux la choſe qu'on préſumoit que chacun d'eux eſtimoit le plus, & qui avoit quelque rapport avec le caractère & les penchans qu'on leur prêtoit. *Warburton.*

Dieu visible, qui rends possible l'impossible, associes l'insociable, & forces à se joindre les êtres les plus contraires; toi, qui parles & assortis tous les langages à tous les desseins: ô toi, aimant des cœurs, suppose que l'homme, ton esclave, se révolte, &, par ta puissance, allume la discorde dans son espèce & détruis-la. Puisse l'empire du monde rester à la brute!

APEMANTUS.

Que ton vœu s'exauce! Mais je voudrois mourir auparavant. —Je vais publier que tu as de l'or; tu te verras encore investi d'une foule d'hommes.

TIMON.

D'une foule?

APEMANTUS.

Oui.

TIMON.

Tourne moi le dos, je t'en conjure.

APEMANTUS.

Vis & chéris ta misère.

TIMON.

Vis ou meurs, mais avec elle, & je suis content. — Encore des visages humains? Mange tes racines, Timon; & déteste les hommes. (*Il voit des Maraudeurs.*)

APEMANTUS.

Que leur fureur tombe ſur toi ; je crains de m'y voir expoſé ; allons-nous-en ; je viendrai te revoir, quand je n'aurai rien autre choſe à faire.

TIMON.

Quand il ne reſtera plus rien de vivant ſur la terre que toi, tu ſeras le bien venu.— J'aimerois mieux être le chien affamé d'un mendiant vagabond, que d'être Apemantus.

(*Apemantus ſort.*)

SCÈNE VII.

TIMON, DES SOLDATS MARAUDEURS.

UN MARAUDEUR.

Où peut-il avoir trouvé cet or ? Sans doute ce ſont quelques miſérables reſtes, quelques débris de ſa fortune. La diſette d'argent, l'abandon de ſes amis, l'auront jetté dans cette mélancolie.

II. MARAUDEUR.

Il court un bruit, qu'il poſsède un tréſor immenſe;

III. MARAUDEUR.

Faiſons une tentative ſur lui ; s'il ne ſe ſoucie plus de l'or, il nous l'abandonnera facilement ; mais s'il eſt jaloux de le conſerver, comment l'aurons-nous ?

II. MARAUDEUR.

Tu as raiſon ; car il ne le porte pas ſur lui ; ſon tréſor eſt caché.

I. MARAUDEUR.

N'eſt-ce pas là lui ?

LES AUTRES.

Oui.

II. MARAUDEUR.

Le voilà tel qu'on nous le peint.

III. MARAUDEUR.

Lui-même ; je le reconnois.

TOUS DEUX.

Dieu te garde, Timon.

TIMON.

Eh bien, Voleurs !

TOUS DEUX.

Soldats & non Voleurs.

TIMON.

Tous les deux à la fois, &, qui pis eſt, nés des femmes.

TOUS DEUX.

Nous ne ſommes point des Voleurs, mais des hommes que la faim tourmente.

TIMON.

C'eſt d'hommes que vous êtes le plus affamés. Hé pourquoi cette faim ? Voyez, la terre a des racines ; autour de ce vaſte eſpace, cent ruiſſeaux d'eau vive jailliſſent de ſon ſein ; ces chênes produiſent du gland ; ces bruyères ſont couvertes de graines vermeilles ; la nature, cette nourrice bienfaiſante, vous ſert ſur chaque buiſſon une moiſſon abondante. La faim? Et pourquoi avez vous faim ?

I. MARAUDEUR.

Nous ne pouvons vivre d'herbes, de fruits ſauvages & d'eau, comme les poiſſons, les oiſeaux & les bêtes de ces forêts.

TIMON.

Vous ne pouvez pas même vivre ſur les bêtes, les oiſeaux & les poiſſons : il faut que vous dévoriez les hommes. Je dois vous rendre graces ; du moins vous vous annoncez ouvertement pour des voleurs ;

pour faire votre métier, vous ne prenez point le maſque des vertus. C'eſt dans les profeſſions légitimes de la ſociété, que la rapacité n'a point de bornes. Brigands, tenez, voici de l'or. Allez, buvez le ſang de la grappe, juſqu'à ce qu'il coagule le vôtre, & qu'il allume dans vos veines une fièvre brûlante qui vous ſauve du gibet! Ne vous confiez pas au Médecin; ſon antidote eſt un poiſon; il commet plus d'aſſaſſinats que vous de vols; il vole la bourſe & la vie à la fois. Votre profeſſion, c'eſt la ſcélérateſſe; exercez-la, comme les artiſans exercent la leur. Je veux vous montrer par-tout l'exemple du brigandage. Tout vole dans la nature; le ſoleil, par ſa puiſſante attraction, vole le vaſte océan; la lune, ſans pudeur, vole au ſoleil la pâle lumiere dont elle brille. La mer envahit ſes rivages & leur enlève leurs digues qu'elle délaie & convertit en flots. La terre vole ſa nourriture à toutes les ſubſtances animales, & ne produit qu'à force de larçins. Tout eſt brigand; les loix, dont le joug vous opprime, dont la verge vous châtie, ſont elles-mêmes, par leur pouvoir tyrannique, le plus effréné des brigands. Point d'amitié entre vous; allez, volez-vous l'un l'autre; voilà encore de l'or. Egorgez ſans pitié; tout ce que vous rencontrerez, vous reſſemble & vole. Allez à Athènes, briſez, ouvrez les atteliers; vous ne pouvez rien voler qu'à des voleurs. Que cet or que je vous donne, ne vous empêche pas

de voler encore : qu'il vous perde vous-mêmes, & vous confonde : voilà mon vœu!

(*Il les quitte & ſe retire.*)

III. MARAUDEUR.

En voulant me faire aimer mon métier, le charme de ſon diſcours m'en a dégoûté.

Ier. MARAUDEUR.

Ce n'eſt pas le deſir que nous proſpérions dans notre art, c'eſt la haine pour les hommes, qui lui a dicté ces conſeils (†).

II. MARAUDEUR.

Je le croirai comme un ennemi; & je dis adieu à ma profeſſion.

Ier. MARAUDEUR.

Attendons que nous revoyons la paix dans Athènes.

II. MARAUDEUR.

Il n'eſt point de tems ſi miſérable, où l'homme ne puiſſe être honnête.

(†) Autre ſens : il eſt dans la malignité du cœur humain de donner aux autres des conſeils qui doivent leur être funeſtes.

Fin du quatrième Acte.

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

Le Théâtre repréſente une Caverne au milieu des Bois.

FLAVIUS, TIMON.

FLAVIUS.

O Dieux ! Eſt-ce bien là mon Maître ? Dans cet état de ruine & d'opprobre ! Image de la misère vivante & de l'abandon univerſel ! O monument étonnant de bienfaits mal prodigués aux méchans ! Quel changement d'humeur ont produit l'indigence & le déſeſpoir ! — Quoi de plus vil ſur la terre que les amis, s'ils conduiſent ainſi les ames les plus nobles à la plus honteuſe & à la plus déplorable fin ? Quel ſiécle que celui où l'homme eſt réduit à l'étrange vœu d'aimer ſes ennemis ! Puiſſai-je n'accorder ma tendreſſe qu'à celui qui me veut du mal, plutôt qu'à celui qui me careſſe ! — Son œil m'a apperçu ; je vais lui préſenter mon honnête douleur, & je veux le

ſervir, comme mon maître, aux dépens de ma vie. — Mon cher Maître.

TIMON.

Loin d'ici, qui es-tu?

FLAVIUS.

Quoi! m'avez-vous oublié?

TIMON.

Pourquoi fais-tu cette queſtion? J'ai oublié tous les hommes: ſi tu t'avoues un homme, je t'ai oublié auſſi.

FLAVIUS.

Votre honnête Serviteur....

TIMON.

Je ne te connois donc point. Je n'eus jamais un honnête homme autour de moi; je n'avois que des fripons qui en ſervoient d'autres (†).

FLAVIUS.

Les Dieux me ſont témoins, que jamais honnête Serviteur ne verſa ſur l'infortune de ſon Maître de larmes plus ſincères, que n'en ont verſé mes yeux ſur la vôtre.

(†) Autre ſens: je n'avois que des fripons à ſervir à de lâches coquins.

TIMON.

Quoi ! Tu pleures ! Approche, approche ; maintenant, je t'aime, puiſque tu montres la foibleſſe d'une femme, & que tu déſavoues le cœur de pierre des hommes. Les cruels ne pleurent jamais que de débauche ou de folle joie !—Siécle pervers, où la pitié aſſoupie dans les cœurs, ne fait jamais couler les larmes !

FLAVIUS.

Reconnoiſſez-moi, mon cher Maître, je vous en conjure ; agréez ma ſincère douleur, & tant que ce foible tréſor durera, (*il lui préſente ce qu'il a d'or,*) ſouffrez que je ſois votre Intendant ; (†) regardez-moi toujours comme votre Serviteur.

TIMON.

Quoi, j'avois un Intendant ſi honnête, ſi juſte, & aujourd'hui ſi compatiſſant ! Ceci change preſque mon caractère ſauvage, & adoucit ma haine.—Voyons ton viſage. (*Il l'enviſage.*) Cet homme pourtant nâquit sûrement d'une femme.—Dieux immortels & juſtes, pardonnez-moi l'anathême téméraire dans lequel j'ai enveloppé tous les hommes ; je proclame celui-ci pour honnête : mais ne vous y trompez pas ; il n'y a que

(†) Deſtouches a bien profité de cette Scène dans le cinquiéme Acte de ſon Diſſipateur.

lui ; retenez bien ; il eſt le ſeul, & c'eſt un Intendant ! Oh ! que j'aurois aimé à déteſter tout le genre humain ; mais tu te rachètes toi-même de ma malédiction ; en ce moment, je la donne à tous, excepté à toi. — Il me ſemble que tu es plus honnête que ſage. Car en trahiſſant, en opprimant ton Maître, tu en aurois trouvé plus facilement un autre ; tant de tes pareils arrivent au ſervice d'un ſecond Maître, en marchant ſur le corps du premier. Mais, dis-moi la vérité ; car je douterai toujours, malgré ma certitude ; cette tendreſſe n'eſt-elle point feinte, intéreſſée, uſuraire comme celle du riche qui fait des préſens dans l'eſpérance de recevoir vingt fois plus qu'il ne donne ?

FLAVIUS.

Non, mon digne Maître ; je vois que la défiance & le ſoupçon ſont entrés, hélas, trop tard ! dans votre cœur. C'étoit dans les jours de votre proſpérité, au milieu de vos feſtins, que vous deviez être défiant ; mais le ſoupçon ne vient, que quand la fortune eſt ruinée. Ma démarche, le Ciel m'en eſt témoin, eſt pur amour : c'eſt mon attachement à votre ame incomparable ; c'eſt un zèle déſintéreſſé, qui m'amènent auprès de vous, pour prendre ſoin de vos jours & de votre ſubſiſtance ; &, ſoyez-en perſuadé, tout ce que je poſsède, & tout ce que je puis eſpérer dans l'avenir, je le donnerois pour remplir l'unique vœu de mon

cœur; c'eſt que vous redeveniez riche & opulent : le plaiſir de vous revoir heureux ſeroit ma récompenſe.

TIMON.

Vois, ton vœu eſt accompli, homme honnête & le ſeul. Tiens, prends, (*Il lui donne de l'or.*) Les Dieux, du fonds de ma misère, t'envoient un tréſor. Va, vis riche & heureux; mais à condition que tu iras bâtir loin des hommes; haïs les tous, maudis-les tous; ne montre de pitié pour aucun; plutôt que de ſecourir le mendiant, laiſſe ſa chair exténuée par la faim, ſe détacher de ſes os; donne aux chiens, ce que tu refuſeras aux hommes; que les cachots les engloutiſſent, que les dettes les accablent, qu'ils ſe flétriſſent & meurent comme les arbres décrépits, & que toutes les maladies dévorent leur ſang! — Adieu, ſois heureux.

FLAVIUS.

O mon Maître, ſouffrez que je reſte avec vous; & que je vous conſole.

TIMON.

Si tu crains les malédictions, fuis : ne t'arrête pas, tandis que tu es libre & heureux. Ne vois jamais les hommes, & que je ne te voie jamais!

Timon ſort d'un côté, & Flavius à regret de l'autre.

SCÈNE II.

LE PEINTRE ET LE POETE.

LE PEINTRE.

Si je me ſuis bien informé du lieu, ſa demeure ne doit pas être éloignée.

LE POETE.

Que devons-nous penſer de lui ? En croirons-nous le bruit que l'on fait courir, qu'il regorge d'or ?

LE PEINTRE.

Cela eſt certain, Alcibiade le dit ; Phrynia & Timandra ont reçu de l'or de lui ; il a auſſi enrichi quelques Soldats maraudeurs. On dit même qu'il a fait un préſent conſidérable à ſon Intendant.

LE POETE.

Ainſi, ſa banqueroute n'étoit qu'un artifice pour éprouver la fidélité de ſes amis.

LE PEINTRE.

Rien de plus : vous le verrez encore fleurir dans Athènes, & briller parmi les plus opulens ; ainſi, il ne ſera pas mal-à-propos d'aller lui offrir nos hommages dans ſon infortune apparente. Ce ſera de

notre part un procédé honnête, & il ne faut pas ſur-tout oublier l'objet de notre viſite; c'eſt de ſavoir, s'il eſt auſſi riche qu'on le dit.

LE POETE.

Qu'avez-vous à lui préſenter maintenant?

LE PEINTRE.

Rien, quant à préſent, que ma perſonne; mais je lui promettrai quelque chef-d'œuvre.

LE POETE.

J'ai envie de lui ſervir le même plat, & de lui dire que je prépare certain ouvrage pour lui.

LE PEINTRE.

C'eſt tout ce qu'il faut: promettre eſt le ton du ſiècle. La promeſſe tient éveillée l'eſpérance, qu'engourdit & tue l'accompliſſement de ſa parole. Tenir, n'eſt plus en uſage que parmi les gens du peuple. Promettre eſt plus poli, plus à la mode; tenir ſa promeſſe, c'eſt faire ſon teſtament; cela annonce toujours une grande maladie dans le jugement.

SCÈNE III.

LES MÊMES, TIMON, *qui ſort de la caverne, & les entend, ſans être vu.*

TIMON, *à part.*

FORT bien ! excellent Artiſte; tu ne pourrois pas peindre un homme auſſi méchant que toi.

LE POETE.

Je rêve à l'ouvrage que je lui dirai avoir préparé pour lui. Il faut qu'il en ſoit lui-même le ſujet. Ce ſera une ſatyre contre la moleſſe de la proſpérité, contre la fortune, & un détail des flateries qui obſé-dent la jeuneſſe opulente.

TIMON, *à part.*

Faut-il auſſi que tu faſſes le rôle de fripon dans ta propre pièce ? Feras-tu la ſatyre de tes vices & de toi-même ſous le nom des autres ? Va, écris, j'ai de l'or pour toi.

LE PEINTRE.

Mais cherchons-le : nous péchons contre notre fortune, ſi nous manquons l'occaſion de faire quelque profit, en tardant trop à le joindre.

LE POETE.

Vous avez raiſon; tandis qu'il fait jour & que la lumière nous offre ſes dons, profitons-en, pour trouver l'or qui nous manque, avant que la nuit vienne tout remplir de ſes noires ombres : venez.

TIMON, *à part.*

Je vais vous joindre dans un moment. — Quel Dieu eſt donc cet or, pour être adoré dans des Temples plus vils & plus abjects, que les lieux où l'on nourrit les plus immondes animaux ? C'eſt toi qui équipes les flottes dont la mer écumante eſt ſillonnée ; toi qui attaches l'hommage & le reſpect au plus vil eſclave. Sois donc adorée des mortels, vile idole, & que tous les hommes dévoués à ton culte en ſoient récompenſés par tous les fléaux ! — Il eſt tems que je les aborde.

LE POETE.

Salut, noble Timon.

LE PEINTRE.

Notre ancien & digne Maître !

TIMON.

Aurois-je aſſez vécu, pour voir enfin deux honnêtes gens ?

LE POETE.

LE POETE.

Nous qui avons ſouvent éprouvé vos bontés, ayant appris votre retraite & la déſertion de vos amis..... Oh, les ames déteſtables ! le Ciel n'a pas aſſez de châtimens pour punir ces cœurs ingrats. Quoi, envers vous! Vous, dont la généroſité, comme l'aſtre du Ciel, donnoit la vie à tout leur être ; je me ſens hors de moi ; je ne connois point d'expreſſions aſſez fortes, aſſez énergiques, pour revêtir de ſes vraies couleurs, leur énorme ingratitude.

TIMON.

Laiſſe la nue ; elle n'en ſera que plus viſible aux yeux des hommes. — Vous, qui êtes honnêtes, le contraſte de votre probité ſert à faire ſortir davantage leur infamie.

LE PEINTRE.

Lui & moi, nous avons voyagé dans la vie ſous la céleſte roſée de vos bienfaits ; elle a pénétré nos cœurs du doux ſentiment de la reconnoiſſance.

TIMON.

Oh, vous êtes d'honnêtes gens.

LE PEINTRE.

Nous ſommes venus ici vous offrir nos ſervices.

TIMON.

Ames honnêtes ! comment reconnoîtrai-je votre attachement ? — Pouvez-vous manger des racines & boire de l'eau ? Non.

LE POETE.

Tout ce que nous pourrons faire, nous le ferons pour vous.

TIMON.

Vous êtes de braves gens; vous avez appris que j'avois de l'or, je le fais : avouez-le moi, ſi vous êtes d'honnêtes gens !

LE PEINTRE.

On le dit, noble Timon ; mais ce n'eſt pas là le motif qui amène mon ami, ni moi.

TIMON, *au Peintre*

Homme de bien, il n'eſt perſonne dans Athènes qui ſoit capable de faire un portrait au naturel comme toi. De tous les Artiſtes, tu es celui qui contrefais le mieux la vie & la vérité.

LE PEINTRE.

Vous me flattez trop, Seigneur.

TIMON.

Je le penſe comme je le dis. — (*Au Poëte.*) Et toi, dans tes fictions, ton vers coule avec tant de grace & de douceur, que l'art y reſſemble à la nature. Cependant, mes dignes amis, il faut que je vous le diſe. Vous avez un défaut, mais un défaut des plus légers, & je ne veux pas que vous vous tourmentiez beaucoup pour vous en corriger.

LE POETE & LE PEINTRE.

Nous prions votre Grandeur de nous le faire connoître.

TIMON.

Vous le prendrez mal.

LE POETE & LE PEINTRE.

Non Seigneur; avec la plus vive reconnoiſſance.

TIMON.

Parlez-vous ſérieuſement?

LE POETE & LE PEINTRE.

N'en doutez pas, Seigneur.

TIMON.

C'eſt qu'il n'y en a pas un de vous qui ne ſe confie à un coquin qui le trompe.

LE POETE & LE PEINTRE.

Nous, Seigneur ?

TIMON.

Oui : vous entendez l'impoſteur vous flatter ; vous le voyez ſe contrefaire ; vous connoiſſez ſon artifice groſſier, & cependant vous l'aimez, vous le nourriſſez, vous le rechauffez dans votre ſein. Soyez pourtant bien ſûrs, que c'eſt un parfait ſcélérat.

LE PEINTRE.

Je ne connois perſonne de ce caractère, Seigneur.

LE POETE.

Ni moi non plus.

TIMON.

Ecoutez, je vous aime tendrement, je vous donnerai de l'or ; mais chaſſez-moi de votre compagnie ces fourbes hypocrites ; étranglez-les, poignardez-les, noyez-les ; exterminez-les enfin par quelque moyen : & venez enſuite me trouver, & je vous donnerai de l'or libéralement.

LE POETE & LE PEINTRE.

Nommez-les, Seigneur ; que nous les connoiſſions.

TIMON.

Placez-vous ici, vous; & vous, là : chacun de vous ſéparément, tout ſeul ſans compagnon : hé bien; un maître fripon tient encore compagnie à chacun de vous. (*Au Peintre.*) Si là où tu es, tu ne veux pas qu'il ſe trouve deux coquins, ne te laiſſe pas approcher de lui. (*Au Poëte.*) Et toi, ſi tu ne veux pas habiter auprès d'un coquin, fuis loin de cet homme.

(*Timon prend un bâton, & les chaſſe.*

Hors d'ici, couple de fripons; voilà de l'or : ah; vous en voulez de l'or, miſérables ? — Vous avez travaillé pour moi ? Vous voilà payés. — Hors d'ici : tu es un Alchymiſte, toi, convertis cela en or. Loin d'ici, vile engeance.

(*Timon rentre dans la caverne.*)

SCÈNE IV.

FLAVIUS, DEUX SÉNATEURS.

FLAVIUS.

C'est en vain que vous cherchez à parler à Timon. Il s'eſt tellement concentré en lui-même, que de tous ceux qui ont la figure humaine, il eſt le ſeul qu'il puiſſe aimer.

Ier. SÉNATEUR.

Conduis-nous à ſa caverne; nous avons promis aux Athéniens de lui parler, & nous voulons acquitter notre engagement.

II. SÉNATEUR.

Dans des circonſtances toutes ſemblables, les hommes ne ſont pas toujours ſemblables à eux-mêmes. C'eſt le tems & le chagrin qui ont produit en lui ce changement; le temps, en lui offrant d'une main plus fortunée le bonheur de ſes premiers jours, peut reſſuſciter en lui l'homme d'autres fois. Conduis-nous vers lui, au haſard de ce qui pourra en arriver.

FLAVIUS.

Voilà ſa caverne. — Que la paix & le contente-

ment règnent en ce lieu, Seigneur Timon! Timon, reparoiſſez, parlez à vos amis; les Athéniens, repréſentés par ces deux Membres de leur reſpectable Sénat, viennent vous ſaluer; parlez-leur, noble Timon.

SCÈNE V.

TIMON, *ſortant de ſa caverne.*

TIMON.

Soleil, au lieu d'échauffer, brûle. (*Aux Sénateurs.*) Parlez: que chaque vérité qui ſortira de votre bouche, enfle ſur vous une puſtule envenimée & qu'à chaque menſonge, un feu contagieux conſume votre langue juſqu'à la racine!

Ier. SÉNATEUR.

Digne Timon!

TIMON.

Pas plus digne des hommes qui te reſſemblent, que toi de Timon.

II. SÉNATEUR.

Les Sénateurs d'Athènes vous ſaluent.

TIMON.

Je les remercie, & je voudrois, en retour, leur envoyer une ſeconde peſte (†), ſi ce fléau étoit en ma puiſſance.

Ier. SÉNATEUR.

Oubliez une injure dont nous-mêmes nous ſommes affligés pour vous. Le Sénat, d'un conſentement & d'un cœur unanime, vous rappelle à Athènes, & vous deſtine certaines dignités qui ſont vacantes. Elles ſont à vous.

II. SÉNATEUR.

Ils confeſſent que leur ingratitude envers vous fut trop grande & pouſſée trop loin; ils en font l'aveu. Le Peuple même, qui rarement revient ſur ſes injuſtices pour les réparer, ſent, avec le beſoin qu'il a du ſecours de Timon, l'indignité de ſon procédé, & implore votre aſſiſtance; c'eſt lui qui nous envoie vous témoigner ſon tendre repentir, & vous offrir des avantages beaucoup plus grands que ne fut l'offenſe. A force d'amour, de biens & d'honneurs accumulés ſur votre perſonne, ils effaceront toutes les traces de leur injuſtice paſſée; leur amitié vous

(†) Alluſion à la fameuſe peſte d'Athènes dont parle Thucydide.

couvrira de ſes dons, & vous deviendrez tout entier un monument éclatant de leur reconnoiſſance.

TIMON, *avec ironie.*

Vos offres m'enchantent, me ſurprennent délicieuſement; je ſuis prêt à pleurer de joie : donnez-moi le cœur d'un fol & les yeux d'une femme, & ces offres brillantes, dignes Sénateurs, vont faire couler mes pleurs.

Ier. SÉNATEUR.

Daignez donc revenir parmi nous. Reprenez l'autorité dans Athènes, votre chere Patrie & la mienne; vous y ſerez reçu avec tranſport, & revêtu, au milieu de nos hommages, du pouvoir abſolu. Votre nom révéré y régnera en ſouverain, &, avec votre ſecours, nous aurons bientôt repouſſé les féroces attaques du cruel Alcibiade, qui, comme le ſanglier des forêts, cherche à déraciner la paix dans le ſein de ſa patrie.

II. SÉNATEUR.

Et déjà ſon épée menaçante étincèle devant nos murs.

Ier. SÉNATEUR.

Ainſi, Timon....

TIMON.

Oui, Sénateurs, je le veux bien; oui, je le veux

bien.—Si Alcibiade tue mes Concitoyens, dites-lui de la part de Timon, que Timon ne s'en embarraſſe guère; s'il livre Athènes au pillage, s'il inſulte les cheveux blancs & reſpectables des Vieillards; s'il abandonne les Vierges ſacrées aux derniers outrages & à l'inſolence effrénée de la guerre furieuſe, qu'il apprenne par votre bouche ce que dit Timon : « par pitié pour notre jeuneſſe & pour nos vieillards, je ne puis m'empêcher de lui dire, que je ne m'en inquiéte point...Qu'il déploie toute ſa fureur, qu'il ſéviſſe à ſon gré.» —Hé quoi! moquez-vous de leurs glaives, tant que vous aurez des gorges à couper. Quant à moi, il n'eſt point de poignard dans le camp le plus déſordonné, que je ne préfère à la tête la plus reſpectable d'Athènes. Je vous abandonne donc à la garde des Dieux juſtes, comme des voleurs à leurs géoliers.

FLAVIUS.

Ne vous arrêtez pas plus long-temps : tous vos efforts ſeront inutiles.

TIMON.

Tenez, j'étois occupé à faire mon épitaphe : on la verra demain. Je commence à me rétablir de cette longue maladie de la vie : je retrouve tout dans le néant de tout. Allez, vivez, qu'Alcibiade ſoit votre fléau, & vous le ſien, & vivez long-temps les fléaux les uns des autres !

Ier. SÉNATEUR.

Nous parlons envain.

TIMON.

Cependant, j'aime ma patrie, & je ne ſuis point homme à me réjouir du malheur public, comme on en fait courir le bruit.

Ier. SÉNATEUR.

Bien parlé.

TIMON.

Recommandez-moi à mes chers compatriotes.

Ier. SÉNATEUR.

Voilà les paroles ſeules dignes de paſſer par vos levres.

II. SÉNATEUR.

Elles ſont reçues dans nos oreilles avec la joie & les acclamations qui accueillent les guerriers triomphans aux portes de la ville.

TIMON.

Recommandez-leur Timon : dites-leur que, pour les conſoler de leurs peines, de leurs craintes des ravages ennemis, de leurs maux, de leurs pertes,

de leurs amours infortunés, & généralement de tous les accidens qui peuvent aſſaillir le frêle vaiſſeau de la nature dans le voyage incertain de la vie, j'ai à leur donner, par pure amitié, un conſeil ſalutaire qui préviendra la fureur d'Alcibiade.

II. SÉNATEUR.

Ceci me plaît aſſez; il ſe rendra.

TIMON.

J'ai ici, dans mon jardin, un arbre que je veux abbattre pour mon uſage, & je ne tarderai pas à le couper. Allez à Athènes, mes amis : dites à tous les Habitans, grands & petits, que ſi quelqu'un veut terminer ſon affliction, il ſe hâte de venir ici ſe pendre à mon arbre, avant que la coignée s'attache à lui; recommandez-moi à leur ſouvenir.

FLAVIUS.

Ne l'aigriſſez pas davantage : vous le verrez toujours le même.

TIMON.

Ne revenez jamais me voir : dites ſeulement aux Athéniens, que Timon a bâti ſa dernière demeure ſur les bords du rivage de la mer, qui vient une fois par jour la couvrir de ſon onde écumante. Venez dans ce lieu, & que la pierre de mon tombeau ſoit votre

oracle! O ma bouche, prononce des paroles amères, & après que ma voix s'éteigne : que la peſte réforme les abus qui demandent à être corrigés; que les hommes ne travaillent qu'à creuſer leurs tombeaux, & que la mort en ſoit le ſalaire!—Soleil, cache tes rayons; le règne de Timon eſt paſſé!

(*Il ſe retire.*)

Ier. SÉNATEUR.

Sa haine incorporée, pour ainſi dire, avec ſa ſubſtance, en eſt devenue inſéparable.

II. SÉNATEUR.

Toute notre eſpérance en lui eſt morte; retournons, & tentons quelque autre moyen d'écarter l'affreux danger qui nous menace.

Ier. SÉNATEUR.

Ce danger demande un prompt ſecours.

SCÈNE VI.

Le Théâtre repréſente les murs d'Athènes.

DEUX SÉNATEURS, UN COURIER.

Ier. SÉNATEUR *au* COURIER.

Tu as bien pris de la peine pour le ſavoir ; ſon armée eſt-elle auſſi nombreuſe qu'on le dit ?

LE COURIER.

Ce que je vous ai dit, n'eſt rien encore ; les préparatifs qu'il a faits, annoncent qu'il va bientôt être près de nos murs.

II. SÉNATEUR.

Nous courons un grand péril, s'il n'amène pas Timon.

LE COURIER.

J'ai trouvé en chemin un courier de mes anciens amis, & quoiqu'il allât d'un côté tout oppoſé à la route que je tenois, cependant nous avons cédé au penchant de notre vieille amitié, & nous nous ſommes arrêtés pour converſer amicalement enſemble.

Il venoit du camp d'Alcibiade, chargé de lettres pour Timon, qu'il alloit voir dans ſa caverne. Alcibiade le prie de s'unir avec lui contre votre ville, dans une guerre entrepriſe, dit-il, en partie pour le venger.

(*Arrivent d'autres Sénateurs.*)

II. SÉNATEUR.

Voici nos Collégues.

III. SÉNATEUR.

Ne parlez plus de Timon, n'attendez rien de lui. —Déjà les Tambours des ennemis ſe font entendre, & leur marche redoutable obſcurcit les airs d'une nuée de pouſſiere. Rentrons & préparons-nous : je crains bien que la chaſſe ne ſe faſſe au profit de nos ennemis, & que nous ne ſoyons la proie.

SCÈNE VII.

Le bord de la mer ; un tertre de gaſon & deſſus une pierre.

UN SOLDAT, *cherchant Timon.*

Selon la deſcription qu'on m'a faite, ce doit être ici la place. (*Il appelle.*) Y a-t-il quelqu'un ici ? Hola ! Parlez. — Perſonne ne répond. — Que veut

dire ce ſilence? — Ah! Timon eſt mort. Il a terminé ſa carrière; quelque bête ſauvage a élevé ce terre. Point d'homme vivant ici. — Sûrement il eſt mort. Et voilà ſon tombeau. Mais que vois-je ſur la pierre? Je ne ſais point lire. — Je vais enlever cette inſcription moulée ſur la cire, & je la donnerai à notre Général; il connoît tous les caractères. Quoique jeune d'années, il a la ſcience des Vieillards. — S'il a mis le ſiége devant les murs de l'orgueilleuſe Athènes, ce n'eſt que pour venger cet homme. La mort de Timon eſt le terme de l'ambition d'Alcibiade.

SCÈNE VIII.

Les remparts d'Athènes.

ALCIBIADE *paroît à la tête de ſes troupes; on entend les inſtrumens de guerre.*

ALCIBIADE.

Que la trompette annonce à cette ville efféminée & à ſes lâches habitans, l'approche terrible de notre armée.

(*Un Pourparler; les Sénateurs paroiſſent ſur les murs; Alcibiade leur adreſſe la parole.*

Juſqu'à préſent vous avez toujours avancé dans

vos

vos déſordres ; vous avez rempli vos jours d'abus d'autorité, prenant pour loix vos injuſtes caprices. Juſqu'à préſent moi, & ceux qui dormoient à l'ombre de votre pouvoir, nous avons erré, tenant nos armes repoſées ſur nos bras oiſifs, nous avons exhalé en vain nos ſouffrances dans nos ſoupirs. Enfin le moment eſt venu, où nos genoux trop long-temps (†) courbés ſous le pôids de votre oppreſſion, ſe relèvent indignés & crient : « C'eſt aſſez. La vengeance, laſſée d'égorger, irá s'aſſeoir & ſe repoſer ſur ces ſiéges où la molleſſe reſpiroit avec vous ; & la guerre, au viſage bouffi de fureur, va s'élancer dans vos murs, & ſemer la terreur & le carnage ».

I. SÉNATEUR.

Jeune & noble guerrier, quand tes premiers griefs n'étoient qu'imaginaires, avant que tu euſſes la force en main, & que tu puſſes nous inſpirer de la crainte, nous avons envoyé vers toi, pour calmer ta fureur, & réparer notre ingratitude par des marques d'amour qui devoient en effacer le ſouvenir.

II. SÉNATEUR.

Nous avons tenté auſſi, par une humble députation,

(†) Image priſe du chameau, qui les genoux fléchis pour recevoir le fardeau, ſe relève, s'il le ſent trop lourd.

de réveiller, dans le cœur de Timon dénaturé, l'amour d'Athènes, en lui promettant d'effacer l'injure qu'il en avoit reçue. Nous n'avons pas tous été cruels, nous ne méritons pas tous d'être enveloppés dans la ruine générale.

I. SÉNATEUR.

Ces murs n'ont point été élevés par les mains de ceux qui t'ont offensé; & ton injure n'est pas si grave, qu'il faille détruire ces tours superbes, ces brillans trophées, & ces illustres Académies, pour punir leur faute personnelle.

II. SÉNATEUR.

Les Auteurs de ton exil ne vivent plus; la honte & le désespoir d'avoir manqué de prudence, a brisé leurs cœurs. Noble Alcibiade, entre dans notre Cité tes enseignes déployées; & si la soif de la vengeance t'acharne sur une pâture que la nature abhorre, prends sur les Habitans la dîme de la mort, & que le malheureux marqué par le sort périsse.

I. SÉNATEUR.

Nous n'avons pas tous été tes ennemis; il n'est pas juste de venger sur les vivans le crime des morts: le crime n'est pas héréditaire comme un champ. Ainsi, cher Concitoyen, fais entrer tes troupes; mais

laiſſe ta colère hors des remparts ; épargne Athènes, ton berceau ; épargne tes parens ; ils vont périr avec ceux qui t'ont offenſé, ſi tu n'écoutes que ta fureur. Entre, comme le berger, dans le parc, ſépare les brebis ſaines, & tue les brebis infectées ; mais n'égorge pas tout le troupeau.

II. SÉNATEUR.

Quel que ſoit ton but, tu y parviendras plutôt par la douceur que par l'épée.

I. SÉNATEUR.

Frappe ſeulement du pied nos portes fortifiées ; elles vont s'ouvrir. Envoie ton noble cœur devant tes pas annoncer que tu entres au nom de l'amitié.

II. SÉNATEUR.

Jette ton gantelet, ou quelqu'autre gage de ta foi, qui nous aſsûre que tu n'as pris les armes que pour te relever, & non pour nous renverſer ; ton armée entière reſtera dans la ville, juſqu'au moment où nous aurons rempli tes déſirs.

ALCIBIADE.

Tenez, voilà mon gage ; deſcendez ; ouvrez vos portes ; vous me livrerez les ennemis de Timon & les miens. Eux ſeuls périront ; &, pour diſſiper vos

frayeurs, en vous déclarant mes nobles ſentimens, pas un de mes ſoldats ne paſſera le poſte que je lui aurai aſſigné. Si quelqu'un d'eux oſe s'écarter des regles & du bon ordre dans l'enceinte de cette ville, les Loix en feront une juſtice ſévère.

II. SÉNATEUR.

Sentimens généreux!

ALCIBIADE.

Deſcendez, & tenez votre promeſſe.

(*Un Soldat entre.*)

LE SOLDAT.

Noble Général, Timon eſt mort; il eſt enterré ſur le rivage, tout près des flots. J'ai trouvé ſur ſon tombeau cette inſcription que je vous apporte moulée ſur la cire. Ces caractères atteſtent ma triſte ignorance.

ALCIBIADE *lit l'Epitaphe.*

« Ci gît un corps malheureux, ſéparé d'une ame mal-» heureuſe. Ne cherche pas à ſavoir mon nom. Que la » peſte vous dévore tous, miſérables humains qui reſtez après » moi! Ci gît Timon, qui déteſta tous les hommes vivans. » Paſſe & maudis à ton gré; mais n'arrête point ici tes pas.

Ces mots, Timon, expriment bien tes derniers

ſentimens. Tu avois en horreur la pitié des humains, & tu mépriſois ces larmes ſtériles que la nature fait tomber de nos yeux ; & cependant une ſublime idée t'inſpira de faire pleurer à jamais le grand Neptune ſur ta tombe, pour des fautes pardonnées : puiſque Timon eſt mort, lui dont la mémoire, plus illuſtre dans l'avenir..... Conduiſez-moi dans votre ville, j'y vais porter l'olive & l'épée. La guerre enfantera la paix : la paix contiendra la guerre ; toutes deux marcheront unies, & ſe commanderont mutuellement : allez, battez, tambours.

Fin du cinquième & dernier Acte.

NOTES.

ACTE PREMIER.

Scène IV, page 57.

Timon. SI tu mangeois les grands Seigneurs, tu fâcherois nos Dames.

Apemantus. Oh! elles mangent les grands Seigneurs : & voilà pourquoi leur ventre prend tant d'embonpoint.

Timon. C'eſt là une idée bien libertine.

Apemantus. C'eſt vous qui l'interprétez ainſi : prenez-la pour votre peine.

Ibid. page 25.

Timon. Hé que ferois-tu, ſi tu étois un grand Seigneur ?

Apemantus. Ce que je fais à préſent : je haïrois un grand Seigneur de toute mon ame.

Timon. Quoi ! toi-même ?

Apemantus. Oui.

Timon. Pourquoi ?

Apemantus. Pour avoir formé le ſot déſir, d'être un grand Seigneur.

ACTE II.

Scène IV, page 57.

(*) *Varron.* Comment te portes-tu, Fol ?

Apemantus. Parles-tu à ton ombre ?

Varron. Je ne parle pas avec toi.

Apemantus. Non, c'eſt avec toi-même que tu parles. (*Au Fol.*) Allons-nous-en, viens.

Iſidor à Varron. Voici le Fol qui déjà s'attache à ton dos.

Apemantus. Non, tu n'y es pas encore : tu es encore ſeul.

(*) *Ibidem, page* 58.

Le Fol. Meſſieurs, comment vous portez-vous ?

Tous. Grand merci, l'ami ; que fait ta Maîtreſſe ?

Le Fol. Elle eſt occupée à échauder (†) des animaux comme vous : Je voudrois vous voir à Corinthe (*a*).

Apemantus. Bon ! Courage.

(†) Alluſion à un Mal honteux.

(*a*) Nom général pour déſigner un lieu de proſtitution. Corinthe étoit une des Villes de la Grèce les plus diſſolues. *Corinthi ſuper mille proſtitutæ in Templo Veneris aſſiduæ degere, & inflammatâ libidine quæſtui meretricio operam dare, & velut ſacrorum Miniſtræ Deæ famulari ſolebant.* Alexander ab Alexandro.

ACTE III.

Scène III, page 83.

(*) Le Diable ne ſavoit ce qu'il faiſoit quand il fit un Intrigant : il s'eſt fait tort à ſoi même ; & je ne puis croire qu'à la fin les crimes de l'homme ne le faſſent abſoudre des ſiens.

ACTE IV.

Scène VI, page 140.

Apemantus. Je veux améliorer ton feſtin.

Timon. Commence par améliorer ma ſociété, en t'ôtant de ma vue.

Apemantus. Ce ſeroit améliorer la mienne, en n'ayant plus la tienne.

Timon Elle ne ſeroit pas améliorée; elle n'en ſeroit que plus gâtée.

Ibid. page 141.

(*) *Apemantus.* Voilà une néfle (†); mange-la, Timon.

Timon. Je ne mange point ce que je hais.

Apemantus. Tu hais donc une nefle?

Timon. Oui, quoiqu'elle te reſſemble.

Apemantus. Si tu avois haï les (*néfles*), flatteurs plutôt, tu m'aimerois mieux aujourd'hui. Quel prodigue as-tu connu qui ait jamais été aimé à proportion de ſes moyens (richeſſes?) *ou*, après qu'il a perdu ſes richeſſes.

Timon. Et quel homme ſans ces moyens (richeſſes) as-tu jamais vu être aimé?

(†) Jeu de mots entre *Medlar*; *Neſle*, & *Medler*, un homme qui ſe mêle de tout, un flatteur.

Fin des Notes.

De l'Imprimerie de VALADE, rue des Noyers.

AVIS

AUX SOUSCRIPTEURS.

AVANT de donner la ſuite des Pièces Hiſtoriques ou Nationales de Shakeſpéar, qui ont encore un degré d'intérêt, ſupérieur aux premières, par la qualité des Perſonnages, & par la proximité des temps, j'ai cru à propos de réunir, au commencement du VIIe Volume, les remarques de M. Eſchenberg ſur les onze Pièces qui précèdent. Ce ſavant Profeſſeur de Zurich vient de donner à l'Allemagne une Traduction complette des Œuvres de Shakeſpéar. Il a revu & perfectionné les Pièces déjà traduites par le célèbre M. Vieland, & completté l'Ouvrage qu'il avoit laiſſé imparfait. Il a orné ſa Traduction de Remarques & de Notes ſur chaque Pièce.

Les Notes renferment le travail des Commentateurs Anglois pour l'intelligence du ſens, ou celle des alluſions aux uſages des tems & des lieux; il en a ajouté pluſieurs de ſon propre fonds. Les Remarques contiennent des détails hiſtoriques, plus ou moins vraiſemblables, s'ils ne ſont pas certains, ſur les ſources où Shakeſpéar a pu puiſer, ſoit les ſujets, ſoit l'idée de pluſieurs ſcènes; & auſſi ſur les imitations plus ou moins heureuſes que d'autres Auteurs Anglois ou Étran-

gers ont enſuite haſardées d'après ce *grand Original*, pour me ſervir de l'expreſſion littérale de M. Eſchenberg, que je ne crains pas que l'équivoque du mot en françois, puiſſe jamais faire appliquer à Shakeſpéare dans une acception ridicule. M. Eſchenberg cite auſſi quelquefois M. de Voltaire parmi les Imitateurs de Shakeſpéare, ſoit pour les ſujets, ſoit pour les ſcènes & les détails de quelques Pièces. La liberté de juger les Étrangers, ne peut pas nous appartenir excluſivement; il faut bien leur pardonner le même uſage de la liberté de penſer & d'écrire dans des matières où les opinions doivent être ſouverainement indépendantes. D'autres Écrivains encore vivans & diſtingués parmi nous, y ſubiſſent auſſi la critique purement littéraire du Traducteur Allemand: s'il ſe trompe, il leur eſt permis de compter pour rien ſon opinion. Pour moi, Traducteur fidèle & indifférent à ces diſcuſſions, mon objet eſt de raſſembler ce qui peut éclaircir & intéreſſer l'Ouvrage que j'ai entrepris de faire paſſer dans notre langue.

Il faut que les Libraires Suiſſes aient eu une opinion bien avantageuſe de ces Notes de M. Eſchenberg, puiſque, dans un Proſpectus répandu il y a trois ans, ils les préſentoient à l'Europe comme un appât déterminant pour ſouſcrire à la contrefaçon qu'ils propoſoient de cette Traduction naiſſante, &

dont il n'y avoit encore que trois Piéces d'imprimées. Pour déſintéreſſer, s'il eſt poſſible, ces Libraires ſi matineux, qui ſe propoſoient très-innocemment de moiſſonner mon champ, à meſure que je le ſémerois, je prends les devans, j'enrichis moi-même ma Traduction des Notes de M. Eſchenberg, & je m'empare légitimement de l'ornement inſidieux dont ils vouloient décorer leur uſurpation ſi prématurée. Peut-être, pour glaner ſur moi, attendront-ils à préſent, que j'aie recueilli l'honnête & modique fruit d'une entrepriſe laborieuſe, innocente dans ſes motifs & dans ſon but, néceſſairement utile aux Gens de Lettres, & dont, ceux mêmes qui ont pu chercher à la traverſer, ont profité, & profiteront encore.

Les VII & VIIIe Volumes paroîtront au commencement de l'année prochaine, & contiendront les premières Pièces du Théâtre national de Shakeſpéare.

On trouve auſſi chez l'Auteur, *les*
Poéſies d'Oſſian,
Vue de l'Évidence de la Religion,
Nuits d'Young,
Méditations d'Hervey,
Éloge de M. le Maréchal du Muy.